



POËTIQUE FRANÇOISE,

A L'USAGE DES DAMES.

AVEC DES EXEMPLES.

TOME II.



A PARIS,

Chez HUART & MOREAU, Libraires-Imprimeurs de Monſeigneur le Dauphin, & de la Reine, rue S. Jacques, à la Juſtice.

M. DCC. XLIX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.


INSTYTUT BADAŃ LITERACKICH
BIBLIOTEKA

TABLE

Des Chapitres & des Matieres contenus dans ce ſecond Volume.

LIVRE SECOND.

SUITE DU CHAPITRE IV.

LIVRE TROISIE'ME.

LIVRE QUATRIE'ME.

Fin de la Table du second Volume.



POËTIQUE FRANÇOISE, A L'USAGE DES DAMES.

Avec des Exemples.

LIVRE SECOND.

SUITE DU CHAPITRE IV.

SECTION III.

Du Théâtre des Grecs & des Romains.

NOus avons vû quelle a été la naissance de la Tragédie chez les Grecs. Voyons maintenant quels furent ses progrès.

Eschyle, Euripide & Sophocle la por-

terent au plus haut dégré de perfection qu'elle pût atteindre dans un tems où l'étude du cœur humain n'étoit pas encore approfondie, comme elle l'a été depuis. Alors on puisoit, il est vrai, dans la Nature; mais on ne connoissoit que ce qu'elle a de plus simple, & ses plus riches thrésors étoient ignorés; cependant quelle obligation n'avons-nous point à ces illustres Maîtres, puisque c'est en marchant sur leurs traces qu'on a découvert les vraies sources des beautés tragiques?

Les Tragédies des Grecs ne nous plairoient pas beaucoup aujourd'hui; les tems sont changés; ce qui étoit beau & vraisemblable alors nous paroîtroit souvent insipide & extravagant.

Ne méprisons point pour cela le goût de la célébre Athenes qui admiroit ces Tragédies; songeons que rien n'est à l'épreuve du changement; que l'usage a toujours été le tyran du goût aussi bien que des Langues, & que lui-même a toujours été l'esclave du caprice des hommes.

Ne nous étonnons point de ce qu'on a regardé ces Piéces comme des Chefs-d'œuvre; étonnons-nous plûtôt de ce qu'après tant de siécles, après tant de variations dans les modes & dans les sentimens,

il y a si peu de difference entre le goût des Grecs & le nôtre, que la plûpart de nos excellens tragiques n'ont reüssi qu'en les imitant.

S'il y a des beautés & des défauts qui dépendent de l'opinion & de la coutume, il y en a aussi qui sont de tous les tems & de tous les lieux; & voilà ce qui rapproche Sophocle & Euripide de Corneille & de Racine, voilà ce qui fait qu'Eschyle & Homere paroissent plus voisins de nous que Théophile & Chapelain.

Je vais citer quelques Scénes fort touchantes d'une Tragédie d'Euripide, intitulée *Alceste*.

Le sujet en est un peu singulier, & n'a par rapport à nous aucune vraisemblance; c'étoit autre chose par rapport aux Grecs. Le Pere Brumoi dit fort sensément :

» Si nous nous sentons révoltés, disons » qu'Euripide auroit réformé ses idées pour » nous plaire, & que nous devons aussi » changer les nôtres pour le goûter.

Apollon ayant été chassé du Ciel pour avoir tué les Ciclopes, s'étoit réfugié chez Admete Roi de Thessalie qui se faisoit un devoir & un plaisir d'exercer l'hospitalité.

Ce Prince accablé d'une violente maladie, touchoit à son heure derniere;

Apollon, pour récompenſer ſa piété, eſſaya de fléchir les Parques en ſa faveur, il y réüſſit. Les Parques lui accorderent la vie d'Admete à une condition.

» Admete, dirent-elles, ne verra point
» les ſombres bords, ſi quelque autre
» prend volontairement ſa place au tom-
» beau.

Mais ce Prince infortuné ne trouva perſonne parmi ſes amis & ſes proches qui voulût le racheter à ce prix; il n'y eût que ſa chere Alceſte qui ſe dévoua généreuſement pour lui.

Admete eût conſenti plus volontiers à ſouffrir le trépas, qu'à être privé d'une ſi tendre & ſi fidelle épouſe. Mais l'échange étoit accepté; il n'étoit plus tems, Admete ne pouvoit plus mourir & Alceſte ne pouvoit plus vivre. Les Parques vendent bien cher leurs trompeuſes faveurs; on ne gagne rien à compoſer avec elles.

Le Recit que fait une des Femmes d'Alceſte au Chœur des Vieillards de Theſſalie, ſenſibles au malheur du Roi & de la Reine, eſt fort beau & fort touchant.

„ Dès qu'Alceſte s'eſt apperçuë que
„ l'heure fatale approchoit, elle s'eſt la-
„ vée dans l'eau pure d'un fleuve, & après
„ avoir déployé ſes plus riches habits, elle

„ s'est parée avec beaucoup de grace ;
„ puis s'arrêtant en présence de Vesta.
„ *Déesse*, a-t'elle dit, *je vais descendre*
„ *dans les Enfers. Je viens donc me pros-*
„ *terner à vos pieds pour la derniere fois.*
„ *L'unique faveur que j'ose vous deman-*
„ *der, c'est de tenir lieu de Mere à mes*
„ *enfans orphelins, donnez à l'un une épou-*
„ *se qu'il aime, & à l'autre un époux di-*
„ *gne d'elle. Puissent-ils joüir d'un sort plus*
„ *heureux que n'a fait leur Mere, & ne pas*
„ *mourir comme elle d'une mort préma-*
„ *turée. Qu'ils remplissent au contraire tou-*
„ *te la mesure de leurs jours fortunés dans*
„ *leur Terre natale.* Après ce peu de pa-
„ roles, elle visite tour à tour les Autels
„ élevés dans le Palais d'Admete. Elle les
„ couronne de fleurs, elle les parseme de
„ feuilles de myrthe, elle prie, tout cela
„ sans jetter un cri, sans pousser un sou-
„ pir. Sa beauté même n'étoit point ter-
„ nie par les approches de la mort qui la
„ menaçoit. A peine a-t'elle fini ses prie-
„ res, qu'elle passe tout-à-coup dans son
„ appartement, & se jette sur sa cou-
„ che nuptiale. Là, commençant à laisser
„ un cours libre à ses pleurs, elle exhale
„ sa douleur en ces mots :

„ *Chaste dépositaire de ma tendresse en-*

„ *vers un époux pour qui je meurs aujour-*
„ *d'hui , écoute mes derniers regrets ; car*
„ *je ne puis te haïr, quoique tu m'ayes été*
„ *funeste. Oui , c'est toi qui me causes la*
„ *mort ; la seule crainte que j'ai eû de tra-*
„ *hir la foi que j'ai crû te devoir ainsi qu'à*
„ *mon époux , me coûte enfin la vie. N'im-*
„ *porte. Je meurs contente. Si tu reçois une*
„ *autre épouse en ma place , peut-être sera-*
„ *t'elle plus heureuse ; mais elle ne sera ni*
„ *plus chaste , ni plus fidéle que moi.*

„ En disant ces mots , elle se courboit
„ sur sa couche , la baisoit tendrement ,
„ & l'arrosoit d'un torrent de larmes.
„ Après avoir soulagé sa douleur en cette
„ maniere , elle quitte enfin ce lit témoin
„ de ses adieux & sort de son apparte-
„ ment ; mais sa tendresse l'y rappellant
„ aussi-tôt, elle rentre , elle sort sans cesse ,
„ & retournant toujours sur ses pas , elle
„ ne peut se lasser de réiterer ses tendres
„ regrets. Cependant ses enfans tout bai-
„ gnés de larmes , s'attachoient aux ha-
„ bits de leur mere , qui prenant tantôt
„ l'un , tantôt l'autre , leur prodiguoit ses
„ dernieres caresses , comme une Mere
„ prête à expirer. Tous les Esclaves er-
„ roient çà & là dans le Palais , & pleu-
„ roient sur la destinée de leur Reine.

„ Elle les appelle tous par leur nom ; elle
„ leur présente la main ; enfin il n'en est
„ aucun , quelque vil , quelque méprisable
„ qu'il soit , qu'elle n'ait consolé & dont
„ elle n'ait reçu les adieux. Voilà le triste
„ spectacle que présente la Maison d'Ad-
„ mete. En mourant lui-même , il n'auroit
„ perdu que la vie ; mais dérobé à la mort
„ en perdant Alceste , il ressent une dou-
„ leur plus cruelle que la mort même , &
„ dont rien ne pourra lui faire perdre le
„ souvenir. Déja livré à la plus amere dou-
„ leur , il tient entre ses bras sa chere
„ épouse , & il la conjure de ne pas l'a-
„ bandonner. Un feu secret la consume &
„ la dévore insensiblement. Déja ses froi-
„ des mains ont perdu leur force & leur
„ usage. Mais quoiqu'elle respire à peine ,
„ elle veut encore dérober quelques re-
„ gards à la mort qui la presse. Elle veut
„ qu'on l'amene en ces lieux pour voir la
„ lumiere du Soleil qu'elle ne reverra plus
„ désormais.

Le Chœur fait de tristes plaintes sur la mort prochaine d'Alceste , & sur la douleur de son déplorable époux.

Il n'y a peut-être rien de si beau dans tous les Tragiques anciens & modernes , que la Scéne où Alceste expire à la vûe de

son époux & de ses enfans ; la tendresse qu'elle leur témoigne dans ce moment fatal, les frayeurs dont elle est saisie, lorsqu'elle sent les atteintes de la mort, les images qui se présentent à ses yeux ; tout cela est peint avec une force & une douceur admirables.

La générosité n'exclud point les foiblesses de la Nature & l'horreur que tout Etre vivant a de sa destruction.

Alceste paroît toute foible & toute chancelante entre les bras de ses femmes qui la soûtiennent, accompagnée d'Admete & entourée de ses enfans qui fondent en larmes.

ALCESTE *d'une voix mourante.*

„ O soleil ! ô lumiere du jour ! ô nuages
„ qui roulez sur nos têtes . . . . .

ADMETE.

„ Ce soleil nous voit, chere épouse,
„ innocens tous les deux & tous deux ac-
„ cablés de malheurs, sans avoir offensé
„ les Dieux, ni rien fait qui pût vous mé-
„ riter le trépas.

ALCESTE.

„ O terre ! ô Palais ! ô lit nuptial
„ d'Iolcos ma Patrie ! . . . . . .

Admete.

„ Ne cedez point à votre foibleſſe ;
„ Alceſte, ne me quittez pas. Priez de-
„ rechef les Dieux, ils peuvent encore
„ nous ſecourir.

Alceste.

Je vois déja la rame & la Barque fatale :
J'entends le vieux Nocher ſur la rive infernale ;
Impatient il crie, on t'attend ici-bas ;
Tout eſt prêt, deſcends, viens, ne me retarde pas.

Admete.

„ Cruelle navigation ! ah ! malheureu-
„ ſe épouſe, dans quel gouffre de maux
„ ſommes-nous tombés !

Alceste.

„ On m'entraîne, Admete, on m'entraî-
„ ne à la Cour infernale ; ne le voyez-vous
„ pas ? c'eſt Pluton lui-même ; il vole au-
„ tour de moi ; il jette ſur moi des re-
„ gards effroyables...... Dieu barbare,
„ que voulez-vous ? quittez-moi.......
„ malheureux, dans quelle Region incon-
„ nue commençai-je d'entrer ?

Admete.

„ Voyage fatal pour vos amis, mais
„ ſur-tout pour un époux & pour des en-

„ ſans que vous enveloppez dans votre
„ malheur !

ALCESTE *à ſes femmes.*

„ Laiſſez-moi, vous autres, *laiſſez-moi*,
„ vous dis-je. Qu'on m'étende ſur ce lit ;
„ je ne me ſoutiens plus : la pâle mort ſe
„ ſaiſit de moi : un nuage ſombre ſe ré-
„ pand ſur mes yeux : ô mes enfans, mes
„ chers enfans, vous n'avez plus de mere !
„ puiſſiez-vous toujours heureux jouir de
„ la clarté du jour !

ADMETE.

„ Ciel ! Pourquoi ſuis-je contraint d'en-
„ tendre des paroles qui me déchirent,
„ qui me ſont plus cruelles que mille morts !
„ au nom des Dieux, Alceſte, ne m'aban-
„ donnez point, ne vous abandonnez pas
„ vous-même. Je meurs ſi vous mourez ;
„ ma vie & ma mort ſont entre vos mains,
„ & la tendreſſe qui nous lie ne fait qu'un
„ cœur du votre & du mien.

Racine lui-même s'eſt-il jamais exprimé avec plus de tendreſſe !

ALCESTE.

„ Vous voyez, cher Admete, à quel
„ état votre épouſe eſt réduite. Ma gé-
„ néreuſe tendreſſe pour un époux que

„ j'ai préféré à la vie, me conduit en ce
„ jour au tombeau. Oui, Admete, c'eſt
„ pour vous que je meurs. Il n'a tenu
„ qu'à moi, vous le ſçavez, de vivre &
„ de regner heureuſe. Mais je n'ai pû ſup-
„ porter la douleur de vivre ſéparée de
„ vous. Quoique je puiſſe compter encore
„ ſur des jours ſerains & nombreux, je me
„ ſuis ſacrifiée moi-même . . . .
„ Je vivrois, vous rempliriez votre car-
„ riere, & vous ne ſeriez pas réduit à
„ pleurer une épouſe & à voir croître ſous
„ vos yeux des enfans trop-tôt orphelins.
„ Les Dieux en ont ordonné autrement.
„ J'ai voulu mourir pour vous, je ne m'en
„ repens pas. Mais pour prix d'un bien-
„ fait ſi grand, j'exige de vous un retour
„ de tendreſſe, non pas égal, (rien peut-
„ il égaler le ſacrifice de la vie?) mais
„ au moins ſi légitime que vous ne pour-
„ rez vous-même en diſconvenir. Votre
„ équité & votre amour pour ces chers
„ enfans m'en répondent. C'eſt pour eux
„ que je vous parle. Souffrez que maî-
„ tres de mon Palais, ils y conſervent le
„ rang qui leur eſt dû. Ne leur donnez
„ point une Marâtre envieuſe. C'eſt l'u-
„ nique faveur que j'attens de vous. On
„ ſçait les jalouſies ordinaires d'une fe-

„ conde épouſe & les traitemens qu'elle
„ deſtine aux fruits d'un premier hime-
„ née. Un ſerpent dans ſa fureur eſt moins
„ redoutable & moins dangereux . . . . . .

. . . .

„ L'heure eſt venue ; un moment encore ,
„ & me voilà au nombre des morts. Adieu :
„ vivez tous heureux & jouiſſez de la gloi-
„ re , vous cher époux , d'avoir eû la
„ meilleure des femmes , & vous mes
„ enfans , d'être nés d'une telle mere.

ADMETE.

„ Oui , chere Alceſte , vous ſerez ſa-
„ tisfaite. Comptez ſur mon amour. Vous
„ fûtes mon épouſe durant votre vie. Seu-
„ le vous la ſerez même au-delà du tré-
„ pas. Nulle autre Theſſalienne ne m'ap-
„ pellera déſormais ſon époux , fût-ce une
„ Princeſſe diſtinguée par la plus illuſtre
„ naiſſance , ou par la plus rare beauté.
„ C'en eſt aſſez pour moi des gages que je
„ tiens de notre hymen. Daignent ſeu-
„ lement les Dieux me les conſerver
„ quand j'ai le malheur de vous perdre . . . .
„ Mes regrets dureront autant que ma vie ,
„ autant que mon amour pour vous. C'eſt
„ vous , Alceſte , oüi , c'eſt vous ſeule ,
„ qui prodiguant pour moi le plus cher des

„ biens, m'avez ſauvé le jour. En perdant „ une telle épouſe, pourrois-je ne me pas „ condamner à des gemiſſemens éternels? „ C'en eſt fait, je renonce pour toujours „ aux feſtins, aux aſſemblées de plaiſir, „ aux fêtes & aux chants dont mon „ Palais a retenti juſqu'à preſent. Toutes „ les délices de ma vie périront avec vous. „ Je m'entretiendrai uniquement de ma „ chere Alceſte; je croirai la voir encore „ & lui parler. Froide conſolation! ſtéri- „ le erreur, propre toutefois à ſoulager „ mes ennuis. Du moins les ſonges legers „ offriront ſouvent votre ombre à mon eſ- „ prit. Il eſt doux à un ami de revoir une „ perſonne aimée, ne fût-ce qu'à la faveur „ d'un ſommeil trompeur. Que ne puis-je „ imiter, hélas! les accords & la voix „ d'Orphée! que mon amour ſçauroit bien „ toucher par d'heureux chants la fille de „ Cerès, & ſon inéxorable époux, pour „ vous ramener des rives du Cocyte!

Cet Orphée eſt encore un grand exemple de conſtance & d'amour conjugal; il me ſemble que la Fable en fournit bien autant, pour le moins que l'Hiſtoire.

Alceſte charmée du ſerment de ſon époux, s'écrie en s'adreſſant à ſes enfans.

„ Conſolons-nous, mes chers enfans;

„ vous l'avez entendu. Sensible à vos in-
„ térêts & aux miens, votre Pere me jure
„ une fidélité éternelle. Il renonce pour
„ toujours à l'himen.

ADMETE.

„ Oüi, je l'ai promis, je le promets
„ encore, & je tiendrai parole.

ALCESTE.

„ A ce prix recevez de mes mains
„ ces chers enfans que je vous confie.

ADMETE.

„ Oüi, je les reçois comme un don
„ précieux d'une bien chere main.

ALCESTE.

„ Prenez donc ma place & servez leur
„ de mere.

ADMETE.

„ Trop cruelle nécessité qui m'y con-
„ traint, puisqu'ils ne vous auront plus!

ALCESTE.

„ Chers enfans, je devrois vivre en-
„ core, & je meurs.

ADMETE.

„ Que vais-je devenir sans vous!

Alceste.

„ Le tems adoucira vos douleurs. Les „ Morts ne ſont plus rien pour les Vivans.

Admete *tout en pleurs.*

„ Entraînez-moi, Alceſte, au nom des „ Dieux, entraînez-moi avec vous aux „ Enfers . . . . . .

Alceste.

„ C'eſt aſſez, Admete, que je meure ; „ & que je meure pour vous.

Admete.

„ Deſtins cruels, de quel thréſor vous „ allez me priver ?

Alceste.

„ Déja mes yeux s'appeſantiſſent. ; ; ; „ ils ſe couvrent d'un nuage ténébreux.

Admete.

„ Me voilà donc perdu . . . . . . Al- „ ceſte, vous m'abandonnez !

Alceste.

„ *Je ne ſuis plus.* Regardez-moi com- „ me ſi jamais je n'avois été.

Admete.

„ Alceſte . . . . levez les yeux ; „ ne quittez pas vos enfans.

ALCESTE.

„ Eh bien, qu'ils reçoivent pour la der-
„ niere fois mes adieux.

ADMETE.

„ Tournez donc vos regards vers
„ eux..... daignez les regarder encore.
„ Hélas!

ALCESTE.

„ Ah! je ne reſpire plus ....
„ c'en eſt fait .....

ADMETE.

„ Que faites-vous, cruelle? helas nous
„ abandonnez-vous?

ALCESTE *expirant.*

„ Adieu.

Il y a encore une autre *Scéne* comparable à celle-ci pour la beauté & pour la tendreſſe.

C'eſt celle où Admete au retour des funérailles de ſa chere Epouſe, exprime ſi éloquemment ſes juſtes regrets.

„ O Palais où je ne verrai plus Alceſte,
„ qu'il m'eſt dur de vous revoir ſans elle!
„ funeſte retour pour un époux déſeſpéré!
„ hélas! où dois-je me retirer? où m'arrê-
„ ter?

„ ter ? que dire ? que faire ? qui me pro-
„ curera la mort ? non, je ne ſuis ſorti
„ des entrailles de ma mere, que pour
„ être à l'Univers un modéle accompli de
„ malheur. Heureux morts, que j'envie
„ votre deſtinée ! qu'elle me paroît douce !
„ La demeure du tombeau eſt déſormais
„ l'unique objet de mes vœux ardens. La
„ lumiere du jour m'eſt devenue inſuppor-
„ table, & je ſuis las de ramper ici-bas
„ avec les foibles humains. O Mort ! quel
„ ôtage as-tu livré pour moi au Dieu des
„ Enfers !

Le Chœur tâche envain de le conſoler.

ADMETE.

„ Vous ne faites qu'aigrir la plaie mor-
„ telle dont mon cœur eſt atteint. Quel
„ coup plus funeſte pour un époux heu-
„ reux, que de perdre une tendre épouſe ?
„ que n'ai-je pû, ſans prendre de ſi chers
„ *engagemens*, vivre avec elle en frere
„ dans ce Palais ? heureux ceux qui ſeuls,
„ ſans enfans, ſans épouſe, ne connoiſſent
„ ni l'Himen, ni les maux qu'il traîne
„ après lui ! Je pleure une femme chérie,
„ & pour ſurcroît de douleur, il faut que

„ je ſupporte encore l'infortune de mes „ enfans abbatus par le renverſement de „ mon himénée ; ſpectacle inſupportable „ pour le Pere & pour l'Epoux ! Hélas ! „ il m'étoit libre de n'être ni l'un ni l'au- „ tre.

Le Chœur continue toujours ſes inutiles & ennuyeuſes conſolations ; mais Admete, ſans y avoir égard, s'entretient conſtamment de ſa douleur.

„ O tendreſſe enſevelie ſous la terre ! „ ô douleur éternelle ! ô regrets ſans fin ! „ pourquoi cruels que vous êtes (*en s'ad-* „ *dreſſant au Chœur*) m'avez-vous prêté „ un funeſte ſecours pour me ravir le plai- „ ſir de m'enterrer tout vivant avec elle ? „ Je ſerois à préſent avec la meilleure des „ épouſes ; avec elle j'aurois paſſé l'Onde „ infernale. Pluton auroit eû une double „ victime, & ce Dieu, tout impitoyable „ qu'il eſt, n'auroit pas eû la cruauté de „ ſéparer deux cœurs qu'un ſi tendre amour „ avoit joints.

Encore un coup, dans quel endroit Racine s'exprime-t'il avec plus de tendreſſe & de douceur ?

Admete *continue.*

„ O Palais ! ô appartement nuptial !
„ comment puis-je vous accepter pour ma
„ retraite ? ma fortune eſt changée & vous
„ êtes changé pour moi ! Quelle différen-
„ ce, grands Dieux ! entre ma ſituation
„ préſente & ma félicité paſſée ! j'entrai,
„ il m'en ſouvient, j'entrai dans cette ai-
„ mable demeure, conduiſant par la main
„ mon épouſe, au bruit des inſtrumens &
„ des acclamations, précédé par des flam-
„ beaux, & ſuivi d'une troupe de convi-
„ ves qui chantoient à l'envi des hymnes.
„ Dans ces charmants concerts on n'en-
„ tendoit que les noms de l'amante & de
„ l'amant ; on y relevoit le bonheur de
„ celle que je pleure, & le mien. Illuſ-
„ tre & heureux couple, s'écrioient-ils !
„ helas ! à ces chants d'allégreſſe ſucce-
„ dent de lugubres lamentations. De longs
„ voiles noirs ont pris la place des vête-
„ mens blancs dont le Dieu d'himen m'a-
„ voit paré, & au lieu d'une pompe d'hi-
„ ménée, c'eſt le deuil qui me ramene
„ dans la triſte demeure où Alceſte n'eſt
„ plus . . . .
„ Croyez-moi, chers amis, quoiqu'on en
„ puiſſe dire, le ſort de mon épouſe eſt

„ mille fois plus heureux que le mien.
„ Comblée de gloire, & hors d'atteinte
„ à la douleur, elle ne ſentira plus déſor-
„ mais les maux qui nous aſſiégent ; tandis
„ que l'infortuné Admete qui étoit dû à
„ la Mort, contraint de ſurvivre à ſon
„ deſtin, va traîner une vie moins ſup-
„ portable que la mort même. Je ne l'ai
„ déja que trop éprouvé. Hé, comment
„ ſoûtiendrai-je la vûe de ces murs ? Al-
„ ceſte n'y eſt plus pour m'en rendre l'en-
„ trée agréable & charmante. Je ne pour-
„ rai ni lui parler ni l'entendre. De quel
„ côté mon amour inquiet tournera-t'il
„ ſes regards ? hélas ! il ne trouvera par-
„ tout qu'une ſolitude qui me fera ſécher
„ de douleur. Quel ſupplice pour un amant
„ de voir autour de moi ces lits, ces ſié-
„ ges où je la vis autrefois & où je ne la
„ reverrai plus ! cet appareil lugubre, cet
„ appartement obſcur, cet air funébre &
„ négligé de mon Palais, tout me rappel-
„ lera ſans ceſſe une idée ſi chere. Que
„ ſera-ce quand mes triſtes enfans tout
„ baignés de leurs larmes embraſſeront
„ mes genoux & me redemanderont leur
„ Mere ? quand j'entendrai les longs gé-
„ miſſemens & les regrets éternels des
„ Eſclaves ! Dieux ! s'écrieront-ils, de

„ quelle Souveraine nous avez-vous pri-
„ vez ! voilà , voilà les horribles tour-
„ mens que me prépare ce Palais. En
„ ſortirai-je pour être le témoin des hi-
„ mens de Theſſalie ? les riantes Aſſem-
„ blées des jeunes Epouſes ſeront pour
„ moi le ſujet de la plus cuiſante douleur.
„ Hé de quel œil verrai-je briller l'aima-
„ ble troupe des compagnes d'Alceſte ?
„ ce ſpectacle par un affreux retour ſur
„ moi-même me fera mourir de déſeſpoir.
„ Mais que n'inventera point la jalouſe
„ malignité de mes ennemis ? je crois dé-
„ jà les entendre ſe dire mutuellement :
„ Voyez , voyez cet Epoux ſans gloire.
„ N'a-t'il pas honte de vivre encore ?
„ trop lâche pour mourir , il s'eſt ſouſtrait
„ au trépas en livrant ſa femme. Qu'il
„ nous vante après cela ſon grand cœur.

. . . .

„ Ah Dieux ! voilà le dernier coup que vous
„ m'avez réſervé. Comment donc , chers
„ amis , comment puis-je ſouhaiter de vivre
„ perdu d'honneur & privé d'Alceſte ?

La douleur & le déſeſpoir ne parlent aſſûrément pas aujourd'hui un autre langage. La Nature eſt le point où ſe rencontrent les grands génies de tous les pays &

de tous les tems. La plûpart des beautés que nous admirons dans notre illuſtre Racine, ſont puiſées dans Euripide.

Le reſte de cette Piéce eſt, ſur-tout par rapport à nous, un peu tragi-comique.

L'affliction qui déſoloit Admete, ne l'empêchoit point d'être pieux, humain & obligeant. Hercule étant arrivé chez lui, il lui rendit généreuſement tous les devoirs de l'hoſpitalité, & craignant que ce Héros ne refuſât d'entrer dans ſon Palais, s'il ſçavoit le deuil dont il étoit rempli, il lui en fit myſtere. Un Officier de ſa Maiſon, moins diſcret que lui, inſtruiſit Hercule du malheur d'Admete.

Hercule pénétré de reconnoiſſance & de douleur de s'être livré à la joie dans la Maiſon d'un ami au déſeſpoir, prend la réſolution d'arracher Alceſte des bras de la Mort, & de la rendre à ſon Epoux.

„ Que ne dois-je point, dit-il, à un „ ami, qui frappé d'un ſi terrible coup, „ loin de m'alléguer cette excuſe trop lé- „ gitime pour ne me pas recevoir, a reſ- „ pecté l'amitié au point de me cacher „ ſon déſeſpoir par la plus héroïque fer- „ meté? Eſt-il dans la Theſſalie, eſt-il „ même dans toute la Gréce un ami plus

„ généreux, un ami plus religieux observa-
„ teur de l'hospitalité sacrée ? non, je ne
„ souffrirai pas qu'on puisse me reprocher
„ qu'il ait obligé un ingrat, & qu'Admete
„ ait pû surpasser Hercule en générosité.

Dans le cinquiéme Acte, Hercule accompagné d'une femme voilée paroît devant Admete à qui il fait de tendres reproches sur le peu de confiance qu'il a eû en lui; il le console de sa perte, & lui témoigne combien il est sensible à sa douleur. En même tems il lui présente cette femme & le prie de la conserver dans son Palais jusqu'à ce qu'il soit revenu triomphant d'une expédition contre le Tyran des Bistoniens;

Cette femme, dit-il, est le prix d'une Victoire que j'ai remportée dans un combat d'Athlétes. Il faut, Seigneur, que vous en preniez soin, & que vous la receviez de ma main comme la conquête précieuse d'un combattant couronné.

Admete se justifie d'abord des reproches de son ami.

„ Seigneur, dit-il, si je vous ai celé la
„ mort de mon épouse, c'est uniquement
„ parce que j'eusse été doublement affligé

„ de voir d'autres amis me ravir l'avan-
„ tage de vous recevoir.

Mais il ſe deffend de recevoir chez lui cette inconnue. Il a juré qu'aucune autre qu'Alceſte ne regneroit déſormais dans ſon Palais, & quand il n'en auroit pas fait le ſerment, il ne veut pas avoir devant les yeux un objet qui lui rappellera ſans ceſſe le triſte ſouvenir de ſa chere Alceſte; il prie Hercule de l'en diſpenſer & de pardonner ce refus à ſa douleur.

Cependant en jettant les yeux ſur cette femme, il ſe ſent tout agité, il ne ſe connoît plus, il pleure, il croit voir ſon Alceſte.

„ O vous qui que vous ſoyez, plus j'é-
„ xamine votre démarche & votre port,
„ plus vous me paroiſſez reſſembler à ma
„ chere Alceſte. Au nom des Dieux,
„ Seigneur, ôtez-moi cet objet qui me
„ trouble. Epargnez un amant déſeſpéré.
„ Oui, plus je la vois, plus je crois voir
„ mon épouſe. Mon cœur en eſt tout agi-
„ té, & les larmes coulent malgré moi de
„ mes yeux. Malheureux que je ſuis, c'eſt
„ bien en ce moment que je goute à longs
„ traits toute l'amertume de mon infortune.

Hercule

Hercule touché d'une si vive tendresse, lui dit tout ce qu'il peut pour le consoler, mais persiste toujours à le presser de recevoir cette femme.

Admete après bien des combats, cede enfin à son importunité, & ordonne à ceux de sa suite de la conduire dans le Palais; Hercule veut que ce soit Admete lui-même qui l'y introduise & qui lui donne la main. Admete a beau s'en défendre; il faut qu'il se rende aux pressantes sollicitations de son ami. Il exécute donc cet ordre qui lui étoit si dur.

M'avez-vous obéi? s'écrie alors Hercule. *Oüi*, répond Admete. *Eh bien*, ajoute Hercule; *vous allez voir que le Fils de Jupiter sçait être reconnoissant.* (Il leve le voile) *Reconnoissez Alceste, & calmez pour toujours vos regrets.*

Que ce coup de Théâtre seroit admirable, s'il étoit fondé en raison & en vraisemblance! je vous laisse à penser l'étonnement, la joie & les transports d'Admete, *lorsqu'il* vit que ce *n*'étoit point un vain songe, que sa chere Alceste lui étoit véritablement rendue, & qu'il alloit désormais la posseder sans crainte & sans allarmes; par quels remerciemens il signala & sa tendresse pour elle & sa reconnoissance

pour le généreux Hercule. Tout cela eſt charmant & manié de la façon du monde la plus intéreſſante.

Mais devineriez-vous bien comment s'y prit Hercule pour rendre Alceſte à la vie? il alla trouver la Mort qui ſe régaloit au tombeau de cette Princeſſe, & qui ſavouroit délicieuſement les gâteaux arroſés de ſang; il ſe mit en embuſcade pour la ſurprendre, il la regarda faire, & ayant trouvé le moment favorable, il ſe jetta ſur elle, & l'étreignit ſi fort & la roſſa ſi proprement qu'il la mit ſur les dents, & lui enleva ſa proie en dépit de ſa faulx, & de ſes grimaces & de ſes hurlemens.

On voit par-là que la Mort, les Parques, Pluton, Proſerpine & autres Créatures de cette eſpéce, ſont gens à coups de poings & d'étrivieres dont on n'obtient rien que le bâton à la main.

Le doux Apollon avec ſes paroles emmiellées & ſes prieres & ſes ſoumiſſions, n'avoit rien gagné du tout, & avoit au contraire été leur dupe; mais le robuſte Hercule qui parloit bien & battoit encore mieux, en tira tout ce qu'il voulut.

Il y a encore dans cette Piéce quelque choſe qui peut nous paroître fort burleſque. C'eſt le reproche que fait Admete à

Pherès son pere, de ce qu'il n'a pas eû le courage de se livrer à la mort pour lui, & de ce qu'il a mieux aimé voir tomber la florissante jeunesse d'Alceste, que de sacrifier quelques jours d'une vieillesse languissante. Le bon-homme lui répond naïvement que la lumiere du jour lui est bien douce, & que tout vieux qu'il est, il ne se sent nullement pressé de mourir pour qui que ce puisse être. Avoit-il tort? & Admete n'est-il pas ridicule quand là-dessus il s'emporte jusqu'à dire cent injures à son pere, & jusquà lui déclarer tout résolument qu'il ne veut plus avoir de commerce avec lui?

Ce reproche d'Admete qui nous paroît si extravagant, est fondé sur un usage établi chez les Grecs.

S'il s'agissoit de faire perir une jeune personne ou une autre avancée en âge, on ne balançoit point; le vieillard étoit immolé. C'étoit, (à ce qu'ils croyoient) la raison qui leur dictoit cette décision bizarre, elle conclurroit peut-être aujourd'hui le contraire. Tout change.

Quoi qu'il en soit, les Grecs sont les premiers qui ayent puisé dans les sources du beau, du vrai, du naturel & du pathétique.

Sophocle s'est particulierement distingué par le sublime & le ravissant, Euripide

par le tendre & le touchant, *Eschyle* par le terrible.

Eschyle est le premier & le plus ancien de ces trois. Ainsi Melpomene a inspiré la terreur avant d'inspirer la pitié; tel est assez le systême des hommes; ils sont redoutables tant qu'ils peuvent, & ils ne font pitié que le plus tard qu'il leur est possible.

Les personnes qui ont le bonheur d'aimer la lecture autant pour leur instruction que pour leur amusement, ne sçauroient mieux faire que de lire avec beaucoup d'attention l'excellent *Livre du Théâtre des Grecs par le Pere Brumoi.*

Sénéque qui est le seul des Romains dont il nous reste des Tragédies (car il ne nous en reste point d'Ovide, qui cependant en a fait, dit-on,) ce Sénéque qui a tant embarrassé d'honnêtes Sçavans, curieux de démêler s'il étoit simple ou double; s'il étoit ou Philosophe ou Tragique, ou tous les deux à la fois; ce Senéque enfin, puisque c'est par lui seul qu'il faut juger du génie tragique des Romains, ne nous en donne pas une bien haute idée.

Ce Poete substitue presque par tout l'esprit au sentiment, la déclamation au sublime, le puérile au pathetique.

Ecoutons parler son Hercule sur le Mont

Œta lorſqu'il ſe préſente ſur la Scéne au commencement d'une de ſes Tragédies, & voyons de quel air il apoſtrophe Jupiter ſon pere.

„ Pere des Dieux, tu peux à préſent „ régner en ſureté. Ce bras t'a procuré la „ paix. Il n'eſt plus beſoin de lancer la „ foudre ſur la Terre. Rois perfides, Ty-„ rans cruels, j'ai exterminé tout ce qui „ méritoit le Tonnerre, & toutefois on me „ refuſe le Ciel ! mon obéiſſance m'a „ montré tel que je ſuis, digne fils de Ju-„ piter. Junon même, cette implacable „ marâtre m'a reconnu pour ton fils. Que „ tardes-tu donc à me récompenſer ? „ *Craint-on qu'Atlas ne ſuccombe ſous le* „ *faix, en portant Hercule avec le Ciel ?*

Ne voilà-t'il pas une penſée bien tragique, bien funeſte & bien touchante ?

Il fait enſuite une longue & faſtueuſe énumération de tous ſes travaux, & le reſte de cette *Scéne n'eſt* qu'un tiſſu de rodomontades empoulées ; il a tout tué, tout ſaccagé ; il ne parle que de faire du Monde entier un vaſte cimetiere ; enfin il fait pitié à force d'être terrible.

Il me ſemble qu'il eſt bien plus aimable

dans Alceste, même lorsqu'il se bat avec la Mort.

Dans la Tragédie de Thyeste, Mégere tire des Enfers l'Ombre de Tantale. Pourquoi faire? on n'en sçait rien, Tantale n'en sçait rien non plus. Pourquoi, dit-il, me fait-on sortir de ces lieux où ma bouche est le joüet des viandes fugitives qu'elle veut saisir? est-ce qu'on va changer mon supplice? va-t'on me faire tourner la Roüe d'Ixion? va t'on m'étendre sur le Mont Caucase à la place de Promethée & faire dévorer par un Vautour mes entrailles toujours renaissantes? Enfin que veut-on de moi?

Mégere lui répond qu'il faut qu'il aille semer la haine & la discorde parmi ses tristes enfans, qu'il aille leur inspirer le noir courage d'enfanter des crimes nouveaux.

On voit ici la plus pompeuse & la plus effrayante déclamation du monde.

Que le meurtre & le deüil regnent dans ta maison; que le frere épouvante le frere, que le pere & le fils soient l'un à l'autre des objets d'horreur, que les Princes de ta race périssent misérablement, & que de leurs cendres détestables naissent des monstres dévoués aux Enfers. Que le festin im-

pie s'apprête ; nous t'avons donné ce jour libre & nous avons bien voulu que tu fusses délivré de ta faim enragée pour venir à cette table. Viens-t'y dédommager de tes longs jeûnes. On y boira en ta présence du sang mêlé avec le vin, enfin, j'ai trouvé des viandes que tu fuirois de toi-même.

Rare & précieuse découverte pour Megere !

Tantale épouvanté de ce discours, s'enfuit sans rien dire.

Megere qui s'en apperçoit, s'écrie :
Arrête ? arrête ; où vas-tu si vîte ?

Tantale la paye de mauvaises raisons & dit qu'il veut retourner à ces eaux & à ces mêts qui lui échappent sans cesse.

L'impitoyable Furie lui dit qu'il n'est pas question de cela, & qu'il faut aller de ce pas porter le trouble dans sa maison. Il est juste, dit Tantale, que je souffre les supplices que j'ai mérités, mais il est injuste que je serve moi-même de supplice aux autres.

On voit par-là que Tantale n'étoit point de ces cruels Vampires qui se plaisent à suçer le sang des Vivans, ni de ces malins Revenans, qui sous prétexte de demander des Prieres, vont traînant des chaînes &

renverſant tous les meubles dans l'appartement d'une bonne vieille.

Il déclare hautement à Megere que s'il voit ſes enfans commettre les abominations dont elle vient de parler, il les en empêchera, il leur dira de n'en rien faire.

Megere pour le faire parler d'un autre ton, redouble ſa faim & ſa ſoif.

TANTALE.

„ Pourquoi me fais-tu la grimace, pour „ m'épouvanter de tes coups? pourquoi me „ menaces-tu de tes ſerpens affreux? pourquoi me répans-tu la faim juſques au fond „ des moëlles? ah! je me ſens brûler d'une „ ſoif exceſſive. Allons donc, je te ſuis.

MEGERE.

„ Epans cette fureur par toute la Maiſon. „ Qu'elle y ſoit portée avec une altération „ auſſi grande de ſon propre ſang, que la „ tienne l'eſt des eaux qui *te fuyent*. Déja „ le Palais ſe ſent de ton arrivée, & il a „ été tout émû de ton abominable attouchement. En voilà bien aſſez. Retourne „ aux Enfers & ſur les rivages mornes qui „ te ſont connus. La Terre déſormais a de

„ la peine à te souffrir. Vois-tu comme les „ eaux des fontaines remontent vers leur „ source, comme les rives des Fleuves ne „ sont plus moüillées, & comme un vent „ de feu écarte les nuées? tout arbre pâlit, „ & les branches des Fruitiers demeurent „ toutes nues; il n'y a plus de fruits, & la „ terre de l'Isthme qui de deux côtés op- „ posés, sépare deux Mers dans un espace „ étroit, n'entend plus que de loin le bruit „ des Flots qui se sont retirés. Les sources „ de Lerne tarissent, elles rehument leurs „ eaux, Alphée n'expose plus au jour son „ onde sacrée, & les croupes de Citheron „ ne sont plus couvertes de neige;

Enfin cette excursion de Tantale sur la Terre auroit fait merveille dans une grande inondation.

Une Scéne plus folle que ce beau Dialogue de Tantale & de Megere seroit assurément quelque chose de fort curieux.

On apperçoit beaucoup de feu & de fougue dans l'imagination de Seneque, beaucoup d'harmonie dans ses vers, beaucoup de force dans ses expressions, & beaucoup d'enflure & d'extravagance dans ses idées.

Ajoutons à cela que ses Héros, lorsqu'ils doivent être accablés de douleur, s'amu-

ſent à moraliſer & à dire de jolies choſes ; & concluons que cet Auteur, malgré quelques beautés ſemées çà & là dans ſes ouvrages, n'eſt nullement un modéle à ſuivre.

SECTION VI.

Du Théâtre des Anglois.

NOUS le connoiſſons enfin aujourd'hui par la traduction de M. de la Place.

Le grand Shakeſpear & Otwai, Auteur de la Veniſe ſauvée, ſont les deux arcsboutans de ce fameux Théâtre, où nous avons le plaiſir d'admirer un nombre infini de beautés que le nôtre ne connoiſſoit point.

M. Addiſſon & M. Dryden ont auſſi enrichi la Scéne Angloiſe de pluſieurs belles Tragédies.

Il me ſemble qu'en général les Anglois aiment les idées funeſtes & ſanglantes, & qu'une Piéce dans laquelle il s'agit de conſpiration & de meurtre, pourvû que d'ailleurs le ſujet ſoit bien traité, leur eſt toujours très-agréable.

En effet quoi de plus beau, de plus fort, de plus brillant & de plus ſublime que la

Scéne de la conſpiration dans la Tragédie *de la Mort de Ceſar* par M. de Voltaire, qui eſt toute entiere dans le goût Anglois, & qui eſt en partie imitée de Shakeſpear ?

Cimber après avoir fait aux Conjurés un magnifique récit de ce qui s'eſt paſſé au Temple entre Ceſar & Antoine, ajoute :

Ceſar déja trop Roi veut encor la Couronne :
Le Peuple la refuſe, & le Sénat la donne ;
Que faut-il faire enfin, Héros qui m'écoutés ?

CASSIUS.

Mourir, finir des jours dans l'opprobre comptés.
J'ai traîné les liens de mon indigne vie,
Tant qu'un peu d'eſpérance a flatté ma Patrie ;
Voici ſon dernier jour, & du moins Caſſius
Ne doit plus reſpirer, lorſque l'Etat n'eſt plus.
Pleure qui voudra Rome & lui reſte fidéle ;
Je ne puis la venger, mais j'expire avec elle.
Je vais où ſont nos Dieux ..... Pompée & Scipion,

en regardant leurs Statues.

Il eſt tems de vous ſuivre & d'imiter Caton.

Brutus plus fier & plus entreprenant lui répond :

Non, n'imitons perſonne, & ſervons tous d'exemple.

C'eſt nous, braves amis, que l'Univers contemple;
C'eſt à nous de répondre à l'admiration
Que Rome en expirant conſerve à notre nom.
Si Caton m'avoit crû, plus juſte en ſa furie,
Sur Ceſar expirant il eût perdu la vie.
Mais il tourna ſur ſoi ſes innocentes mains;
Sa mort fut inutile au bonheur des humains:
Faiſant tout pour la gloire, il ne fit rien pour Rome;
Et c'eſt la ſeule faute où tomba ce grand homme.

DECIMUS.

Que veux-tu donc qu'on faſſe en un tel déſeſpoir?

BRUTUS.

Voilà ce qu'on m'écrit, voilà notre devoir.

Il leur montre des Billets qu'il avoit trouvés aux pieds de la Statue de Pompée, & dans leſquels on lui reprochoit ſon inaction & l'inſenſibilité avec laquelle il laiſſoit opprimer la Liberté Romaine.

CASSIUS.

On m'en écrit autant, j'ai reçu ce reproche.

BRUTUS

C'eſt trop le mériter.

CASSIUS.

L'heure fatale approche.

Dans une heure Cesar détruit le nom Romain.

BRUTUS.

Dans une heure à Cesar il faut percer le ſein.

CASSIUS.

Ah ! je te reconnois à cette noble audace.

CASCA.

Ennemi des Tyrans & digne de ta race ;
Voilà les ſentimens que j'avois dans mon cœur.

CASSIUS.

Tu me rends à moi-même & je t'en dois l'honneur.
C'eſt-là ce qu'attendoient ma haine & ma colere,
De la mâle vertu qui fait ton caractere ;
C'eſt Rome qui t'inſpire en des deſſeins ſi grands.
Ton nom ſeul eſt l'Arrêt de la mort des Tyrans,
Lavons, mon cher Brutus, l'opprobre de la Terre,
Vengeons ce Capitole au défaut du tonnere.
Toi Cimber, Toi Cinna, vous, Romains indomptés,
Avez-vous une autre ame & d'autres volontés ?

CIMBER.

Nous penſons comme toi : nous mépriſons la vie :
Nous déteſtons Ceſar, nous aimons la Patrie ;
Nous la vengerons tous. Caſſius & Brutus
De quiconque eſt Romain raniment les vertus.

. . . .

BRUTUS.

. . . .

. . . .

Dans une heure au Sénat le Tyran doit se rendre,
Là, je le punirai, là, je le veux surprendre:
Là, je veux que ce fer enfoncé dans son sein
Venge Caton, Pompée & le Peuple Romain.

. . . .

. . . .

Notre mort, mes amis, paroît inévitable;
Mais qu'une telle mort est noble & désirable!
Qu'il est beau de périr dans des desseins si grands;
De voir couler son sang dans le sang des Tyrans!
Qu'avec plaisir alors on voit sa derniere heure!
Mourons, braves amis, pourvû que Cesar meure,
Et que la liberté qu'oppriment ses forfaits
Renaisse de sa cendre & revive à jamais.

Brutus prend le Serment des Conjurés.

Jurez tous avec moi, jurez sur cette épée,
Par le sang de Caton, par celui de Pompée,
Par les Manes sacrés de tous ces vrais Romains,
Qui dans les champs d'Afrique ont fini leurs destins;
Jurez par tous les Dieux, vengeurs de la Patrie,
Que Cesar sous vos coups va terminer sa vie.

CASSIUS.

Faisons plus, mes amis, jurons d'exterminer

Quiconque, ainſi que lui, prétendra gouverner;
Fuſſent nos propres fils, nos freres ou nos peres,
S'ils ſont Tyrans, Brutus, ils ſont nos adverſaires;
Un vrai Républicain n'a pour Pere & pour Fils
Que la Vertu, les Dieux, les Loix de ſon Pays.

BRUTUS.

Oüi, j'unis pour jamais mon ſang avec le vôtre.
Tous dès ce moment même, adoptés l'un par l'autre,
Le ſalut de l'Etat nous a rendu parens;
Scellons notre union du ſang de nos Tyrans.

Il s'avance vers la Statue de Pompée.

Nous le jurons par vous, Héros, dont les images;
A ce preſſant devoir excitent nos courages.
Nous promettons, Pompée, à tes ſacrés genoux,
De faire tout pour Rome, & jamais rien pour nous,
D'être unis pour l'Etat qui dans nous ſe raſſemble,
De vivre, de combattre & de mourir enſemble.

Ce ſerment a de terribles effets. Brutus reconnu dans la ſuite pour fils de Ceſar, n'en remplit pas moins, quoiqu'en frémiſſant, ce ſerment fatal par lequel il s'étoit lié.

Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus frappant que toute cette Scéne. La gran-

deur d'ame, le mâle courage, la noble fierté de tous ces Conjurés ; l'amitié qui regne entr'eux, leur amour pour la Patrie, leur haine contre le Tyran, tous ces ſentimens ſont exprimés par les traits les plus forts & les plus éclatans.

Les tragiques Anglois réuſſiſſent parfaitement dans le mêlange ſingulier de la plus violente fureur avec l'amour le plus tendre & le plus paſſionné.

On en peut voir un exemple dans la Tragédie du Maure de Veniſe.

Othello, Maure de naiſſance, Général des Armées de la République de Veniſe, aimoit paſſionnément Deſdemona ſon épouſe, qui répondoit de tout ſon cœur à ſa tendreſſe, & qui étoit un modele de vertu & de fidélité.

Un ſcélérat, un perfide, nommé *Jago*, jaloux de la préférence qu'Othello avoit donné à *Caſſio*, en le choiſiſſant pour ſon Lieutenant, réſolut de ſe vanger de tous les deux.

Bientôt par ſa fourbe abominable il détruiſit Caſſio & lui fit ôter ſon Brevet de Lieutenant; Caſſio diſgracié avoit eû recours à *Deſdemona* dont il connoiſſo t la puiſſance ſur le cœur d'Othello. C'étoit

Jago

Jago lui-même qui couvrant sa trahison du voile d'une amitié trompeuse, lui avoit ouvert cette ressource.

Desdemona s'employe innocemment pour *Cassio*. *Jago* qui avoit ses vûes profite de cette bonne volonté ; il s'insinue avec adresse dans la confiance d'*Othello*, il met en usage tout ce que l'artifice & le mensonge peuvent fournir au fourbe le plus consommé, pour persuader à ce malheureux Général que Desdemona le trahit, & qu'elle aime *Cassio*.

Othello naturellement porté à la jalousie, ne panche que trop à le croire ; il livre son cœur à ces affreux soupçons.

Cependant la vertueuse *Desdemona* ne cessoit de lui donner des témoignages de sa tendresse. Mais le sort favorisa le crime & l'injustice. *Desdemona*, par un malheur qui fut la cause de sa perte, laissa tomber un mouchoir dont son époux lui avoit fait présent, & qu'elle conservoit avec soin, comme un gage précieux de son amour. Ce fatal mouchoir qui fait tout le nœud de la piéce, est ramassé par *Emilie* suivante de *Desdemona* & femme de *Jago*. Celui-ci s'en saisit & court le jetter dans l'appartement de *Cassio* ; il va trouver ensuite *Othello*, auquel il confirme son malheur ; il ne manque

pas de lui alléguer ce mouchoir qu'il a vû ; dit-il, entre les mains de *Cassio*.

A ce récit, *Othello* furieux s'abandonne aux mouvemens de sa rage & de son désespoir. *Jago* pour le consoler lui promet, en le quittant, de le défaire de *Cassio*. Le malheureux *Othello* dévoré d'ennuis, ne respire que la vengeance ; il fait venir son épouse, elle approche en tremblant ; en vain son innocence la rassûre ; l'air terrible de son mari, l'indignation & la fureur peintes dans ses yeux, effrayent sa timide douceur.

DESDEMONA.

Qu'ordonnez-vous, Seigneur ?

OTHELLO.

Vous tremblez !

DESDEMONA.

J'en conviens.

OTHELLO.

Levez les yeux, Madame, osez fixer les miens.

DESDEMONA.

Ah ! puissai-je jamais n'en envisager d'autres !...
Quel est votre dessein ?

OTHELLO.

De confondre les vôtres.

. . . .

. . . .

. . . .

Desdemona *se jettant aux pieds d'Othello.*

Seigneur, je dois ainsi paroître,
Moins aux yeux d'un Epoux que d'un Juge & d'un Maître.
Ah! Seigneur, qu'ai-je fait? quel crime ai-je commis?
Vos regards enflammés ont glacé mes esprits.

Othello.

Pourquoi? qui donc es-tu?

Desdemona.

Moi, Seigneur: votre femme;
Et digne de ce nom par l'excès de ma flamme.

Othello.

Digne, dis-tu, perfide? ..... ose donc le jurer.
Si le Ciel de ses dons a voulu te parer,
Pour offrir aux Mortels un objet adorable,
Par ton ame du moins montre-toi détestable;
Ajoute le parjure à tes iniquités.

Desdemona.

Vous connoissez mon cœur, ô Dieu! qui m'écoutez!

Othello.

Ah! le Ciel connoît donc le cœur d'une infidelle;
Que l'impudence rend encor plus criminelle?

Desdemona.

Moi! Seigneur, infidelle? hélas! à qui? parlez.

Daignez rendre le calme à mes ſens déſolés.
Dites un mot ; je vole expier mon offenſe.

OTHELLO.

Le crime emprunte ici le ton de l'innocence ;
Et tu m'attendrirois, ſi j'étois moins . . . . ah Ciel !
Que je ſuis foible encor ! . . . . . .

DESDEMONA.

Jour affreux ! jour cruel !
Quoi, mon époux gémit ? . . . . . ô mortelles allarmes !
Malheureuſe, & c'eſt moi qui fais couler ſes larmes !
Je ne lis dans ſes yeux que le trouble & l'horreur ;
Les miens ne trouvent plus le chemin de ſon cœur.

Quels adorables ſentimens, & qu'une femme de ce caractere eſt aimable ! celles qui font conſiſter la vertu dans un farouche orgueil & celles qui cherchent à plaire par l'artifice & l'afféterie, entendent fort mal leurs intérêts. La candeur, la tendreſſe, la douceur, la modeſtie, voilà les ſeules qualités qui peuvent rendre une perſonne aimable ; (ceci ſoit dit en paſſant à qui il appartiendra.)

Othello continue à attribuer le trouble & l'inquiétude de Deſdemona à ſa diſſimulation & à ſon impudence ; il l'accable d'hor-

ribles imprécations ; il la renvoye ſans lui dire le ſujet qui l'anime contre elle, & ne ſonge plus qu'à ſe vanger. Il entre pendant la nuit dans l'appartement de cette vertueuſe femme, tenant un flambeau d'une main & un poignard de l'autre ; il s'approche de Desdemona endormie ; il leve le bras pour la frapper ; le poignard échappe de ſes mains ; il héſite, il chancelle, il ne ſe connoit plus ; il embraſſe encore cette chere épouſe, il reprend ſa fureur : tantôt l'amour eſt vainqueur, tantôt la rage l'emporte ; il eſt entraîné tour-à-tour par des mouvemens oppoſés de tendreſſe, de vengeance & de déſeſpoir.

Ce tableau tragique eſt vraiment admirable ; il fait friſſonner, il fait verſer des larmes ; le tendre & le terrible y paroiſſent dans tout leur jour.

C'eſt Othello qui parle.

Arrête, malheureux ! c'eſt ici que ton cœur
Va faire triompher ou l'amour ou l'honneur.
Sonde-toi. De l'amour crains les douces amorces,
De ta foibleſſe ſeule il emprunte ſes forces,
Et ſa moindre étincelle allume le flambeau,
Qui de l'honneur d'un homme éclaire le tombeau.
Songes-y. Cet inſtant ou fatal ou propice,

Te conduit à la gloire ou dans le précipice.
Eleve-toi, mon ame ! écarte loin de moi
Tout ce qui peut causer la tendresse ou l'effroi ;
Sois sourde à la pitié, n'écoute que la gloire ;
Songe que l'amour seul balance ta victoire ;
Que le mépris, la honte & l'horreur qui la suit,
De trente ans de vertu vont te ravir le fruit ! ...
Faut-il pour m'affermir rappeller mon injure ?
Ah ! cachons-la plutôt à toute la Nature.
Eh ! qu'importe après tout qu'Othello soit cruel,
Si ses autres vertus le rendent immortel ?
C'en est fait ; approchons ; vengeons-nous .....
ah ! je tremble :
Unîtes-vous jamais tant de graces ensemble,
Grand Dieu ! si vous voulez que j'en sois l'assassin,
Pourquoi m'arrachez-vous ce poignard de la main?

. . . .

. . . .

Que d'attraits ! le sommeil les embellit encore,
Le repos de la Nuit, la fraîcheur de l'Aurore
Sont peints sur son visage, & mon œil enchanté
Voit en elle ou croit voir une Divinité.
Chere Desdemona, pourquoi m'es-tu ravie ?
Pourquoi me forces-tu de t'arracher la vie ?
Ah ! du moins si la mort efface tes attraits,
Dans le cœur d'Othello tu vivras à jamais.
Ce cœur ne brûlera jamais d'une autre flamme ;
J'aimerai ton image en détestant ton ame ;

Et ce fatal baiſer t'aſſure de ſa foi
D'un époux que ta mort rendra digne detoi . . .
Je pleure ! . . . . ah ! c'eſt ainſi que l'arbitre ſuprême
Tonne, quoiqu'à regret, ſur les Mortels qu'il aime.
Mais ma voix la réveille.

DESDEMONA.

Ah ! mon cher Othello ! . . . . .
Cher époux ! . . . .

OTHELLO.

Oüi jadis. Aujourd'hui ton Bourreau ;
Qui t'aime cependant . . . .
. . . .
Offre au Ciel les remords d'un cœur vraiment contrit :
Qu'il pardonne à ton ame, & ton ſang me ſuffit.
Il faut mourir enfin ; prépare-toi . . . . . .

DESDEMONA.

Qu'entens-je ?
Moi, mourir, & par vous ! à ce langage étrange
Je doute ſi je veille, & mes ſens éperdus
Dans ce doute mortel demeurent ſuſpendus.
Moi, mourir ? . . . . . . ah, Seigneur !

OTHELLO.

Oüi, toi-même, parjure.
Ton doute eſt pour mon cœur une nouvelle injure :

Après tant de fermens & de devoirs trahis,
As-tu pû te flatter de les voir impunis ?
Tu me crûs donc bien lâche & digne de ma honte
Perfide ? ah ! ma vengeance auroit été plus prompte,
Si j'eusse été plutôt certain de tes forfaits.

Il lui fait entendre enfin, que *Cassio* est son amant, qu'elle lui a donné son mouchoir pour gage de sa tendresse. Desdemona demande qu'on l'amene en sa présence pour éclaircir tout ce mystere ; mais *Othello* qui croit que *Jago* l'a fait tuer, répond à Desdemona :

Il n'en a que trop dit, & sa langue funeste
Aux Enfers maintenant peut t'apprendre le reste :
Jago m'en a vengé ; ton amant ne vit plus.

Desdemona à qui cette mort ôte tout moyen de se justifier, témoigne son affliction.

Il est mort ? .... ô douleur ! ô regrets superflus !
Il emporte en mourant & ma gloire & ma vie.
Je vois avec horreur d'où part la perfidie :
Il est mort, dites-vous, de la main de *Jago* ?
Il étoit innocent......

Ces

Ces regrets qu'Othello attribue à l'amour de sa femme pour Cassio, redoublent sa fureur.

Suis-je encore Othello ?
Une femme ..... à mes *yeux* ..... sans crainte
du tonnerre,
Ose pleurer l'objet de sa flamme adultere ?
Amour, Dieux, & Mortels, dussiez-vous m'en
punir,
C'en est trop, & mon bras sçaura vous prévenir ! .....
Quel que soit l'avenir que ta mort me prépare,
Indigne Epouse, meurs.

Il l'étrangle.

DESDEMONA.

Ah cruel ! ah barbare !

Cet endroit fait frémir d'horreur. Un pareil spectacle révolteroit assurément tous les yeux François. Quelle brutale façon d'aimer ! quels effets plus cruels la haine pourroit-elle produire ?

L'innocence de la pauvre *Desdemona* se développe dans les Scénes suivantes. On reconnoît la noire perfidie du cruel *Jago*. Ce traitre tue sa femme, parce qu'elle a dévoilé ce mystere d'iniquité. *Othello* tue

Jago & se perce lui-même de son épée. Que de morts ! la Cataſtrophe de la Thébaïde n'eſt pas plus ſanglante ni plus funeſte.

Les Anglois ne ſont pas à beaucoup près auſſi ſcrupuleux que nous ſur l'obſervation des Regles Dramatiques. Ils paroiſſent s'embarraſſer fort peu, par exemple, de l'importance & de la qualité de leurs perſonnages, pourvû que ces perſonnages, par les ſituations où ils ſe trouvent, leur fourniſſent les moyens de peindre de violentes paſſions.

Pour nous, nous n'admettons dans la Tragédie que des Rois & des Demi-Dieux. Les Anglois ſe ſont quelquefois moqué de cet uſage.

Un de leurs Auteurs a oſé faire une Tragédie très-intéreſſante (& qui fut très-applaudie) dont le Héros eſt un garçon-marchand pendu à Londres pour crimes de vol & d'aſſaſſinat.

En quelque honneur que puiſſe être le Commerce parmi les Anglois, ce ſeroit affronter témérairement les ſifflets, que d'expoſer ſur la Scéne Françoiſe un principal perſonnage dont la qualité répondroit à celle de Garçon-Marchand en Angleterre.

Voyons cependant s'il eſt fort étonnant que tous les ſuffrages de la Nation Angloi-

ſe ſe ſoient réunis en faveur de la Piéce en queſtion. En voici le Sujet.

Georges Barnwel qui en eſt le Héros, étoit un jeune homme de mœurs douces & ſimples, ſage, vertueux par inclination & par habitude, très-digne enfin de la confiance dont ſon Maître l'honoroit.

L'amour & l'amitié conſpiroient pour lui faire un ſort heureux dont il ne profita point. Il étoit aimé, ſans le ſçavoir, de Marie, fille unique du Marchand, & les liens de l'amitié la plus tendre l'uniſſoient avec Truman, Garçon de Boutique, comme lui chez Thorowgood leur Maître commun.

Une Courtiſane méchante, artificieuſe & perfide, un de ces monſtres qui deshonorent & leur ſexe & l'humanité, voyoit ſouvent paſſer ſous ſes fenêtres le jeune Barnwel avec des ſacs d'or & d'argent qu'il portoit en divers endroits de la part de ſon Maître, elle le jugea propre à être ſa dupe, & elle réſolut de l'engager dans ſes piéges; elle en fut quitte pour quelques avances accompagnées de grimaces étudiées, qui ne furent que trop bien reçues du malheureux jeune homme. Entraîné par les charmes & les artifices de cette femme, il commença dès le moment de

cette entrevûe fatale, à s'écarter des sentiers de la vertu ; il ne cherchoit plus que sa Courtisane, il négligeoit tout pour elle.

Milwood (c'est le nom de cette femme) l'engage insensiblement à trahir la confiance de son Maître & à lui voler des sommes considérables ; il a peine d'abord à s'y résoudre, il est combattu de remords ; son cœur droit encore & plein d'innocence a horreur du crime.

Ainsi que la vertu le crime a ses dégrés.

Racine, Tragédie de Phédre Acte IV, Scène II.

Enfin Milwood l'emporte & Barnwel lui obéit.

Truman s'apperçoit que son ami est dans une agitation extraordinaire ; il le voit sombre, réveur, inquiet, accablé d'un chagrin dont il cache la cause ; en vain il fait parler la voix de l'amitié, en vain il l'attaque par les plus tendres reproches ; tout ce qu'il découvre, c'est que Barnwel a l'esprit dans une situation violente.

Cependant le tems arrive où il faut rendre compte au Marchand. C'est alors que le malheureux Barnwel effrayé par sa conscience, prend le parti de quitter furtivement la Maison ; en partant il laisse un Bil-

let à ſon ami dans lequel il lui avoue ſon crime & les raiſons de ſa fuite ; ſans lui parler du lieu qu'il prenoit pour aſile, il lui déclare qu'il eſt parti pour ne revenir jamais.

Truman eſt au déſeſpoir du malheur de ſon ami ; la tendre Marie, inquiete de l'abſence de Barnwel, ne peut s'empêcher de faire ſentir à Truman la part qu'elle daigne y prendre ; Truman lui montre ce fatal Billet, & Marie auſſi généreuſe que tendre, pour cacher tout ce déſordre à ſon Pere, fournit elle-même la ſomme que Barnwel avoit volée ; elle ſe flattoit qu'il pourroit rentrer dans ſon devoir, quand il ſeroit aſſuré que ſa faute n'étoit connue que d'elle & de ſon ami ; dans cet eſpoir, elle charge Truman d'employer tous ſes ſoins pour le retrouver promptement.

C'étoit dans la maiſon de ſon indigne Maîtreſſe que Barnwel s'étoit réfugié ; il eſperoit qu'elle lui ſçauroit gré de s'être rendu coupable, & de s'être perdu pour elle, *mais la reconnoiſſance n'eſt* faite que pour les ames généreuſes. Barnwel n'avoit plus rien à donner ; l'exécrable Milwood l'accabla des plus cruels mépris, & affecta de ne le point connoître.

Quels étoient alors les ſentimens de ce

déplorable jeune homme ! quels tourmens ne souffroit-il pas ! quelle désespérante situation ! exprimée avec toute la vigueur du Pinceau Anglois, peut-elle ne pas intéresser ?

Barnwel avoit un Oncle fort riche dont il étoit tendrement aimé, qui lui tenoit lieu de pere, & dont il étoit le présomptif héritier. Milwood après diverses explications, déclare à son Amant qu'elle ne peut le recevoir chez elle, à moins que, secondant jusqu'au bout sa noire fureur, il n'aille lui-même assassiner ce cher oncle pour être plutôt possesseur de son bien.

La seule proposition d'un crime si affreux fait frémir le pauvre Barnwel. Son cœur se refuse avec horreur à ce projet détestable ; il consent plutôt à mourir malheureux qu'à souiller ses mains de ce parricide.

Mais qui peut résister aux artifices de certaines femmes ? Barnwel se voyoit réduit aux dernieres extrémités, Milwood étoit son unique ressource, & une ressource chérie. D'ailleurs il avoit déja commencé à s'enfoncer dans le crime, & quand les premiers pas sont faits, les seconds ne coûtent gueres.

Quelques crimes toujours précedent les grands crimes,

Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
Peut violer enfin les droits les plus ſacrés.

Racine, ibid.

Furieux, déſeſpéré & cedant à l'horreur de ſa deſtinée, Barnwel conſent à tout; il part, il entre dans un bois par où ſon Oncle devoit paſſer. Tel qu'un malheureux tourmenté par les Furies, tout l'agite, tout l'épouvante; il croit voir le jour s'obſcurcir & le Soleil pâliſſant d'indignation & de frayeur, précipiter ſon cours pour ne point éclairer l'attentat qu'il alloit commettre; il ſent la terre trembler ſous ſes pieds. Le doux murmure d'un ruiſſeau paiſible, paroît à ſon imagination égarée un bruit épouventable; mille voix plaintives l'effrayent; tout retentit à ſes côtés des ſons affreux de meurtre & d'aſſaſſinat; à ſes yeux éperdus tout eſt triſte & conſterné dans la Nature. Les Elémens ſont confondus. Ces arbres dont les rameaux entrelaſſés forment autour de lui un ombrage agréable, ſemblent pouſſer de lugubres gémiſſemens & le plonger dans les ténébres de la mort; il avance en frémiſſant dans ces ſombres retraites; il retourne ſur ſes pas, il revient encore, incertain, irréſolu...... quel état! quel tourment! La nature, la raiſon, la con-

ſcience, la vertu, l'horreur du crime, ſa reconnoiſſance & ſa tendreſſe pour un Oncle qui avoit élevé ſon enfance avec tant de bontés, & qui n'avoit des yeux que pour lui; tous ces ſentimens mal étouffés, crient au fond de ſon cœur, & arrêtent ſon bras; mais cet amour forcené, cette fievre ardente, cette fureur, cette rage que Milwood lui inſpire, le pouſſent malgré lui dans l'abîme. Il étouffe ſes remords, ſe couvre le viſage d'un maſque, & ſe cache dans les broſſailles tenant à la main un piſtolet bandé.

Cependant ſon Oncle prêt à s'engager dans ce bois fatal, eſt agité de noirs preſſentimens & appeſanti par une affreuſe mélancolie. Son imagination ne lui repréſente que Phantômes & images de morts; il ſe croit arrivé à la fin de ſes jours: il regarde ce bois comme un tombeau où il va être enſeveli; il croit appercevoir du côté ou Barnwel eſt caché un ſpectre horrible qui l'épouvante; mais comme c'étoit un homme plein de piété & de confiance en la Providence, il remet ſon ſort entre les mains de Dieu, & s'armant de courage, il continue ſa route malgré cette ſecrete frayeur dont il n'étoit pas maître.

Barnwel le voit & frémit; il préſente pluſieurs fois ſon piſtolet à travers les broſ-

ſailles, ſans avoir la force de tirer. Incapable d'achever de ſang-froid un tel crime, il jette ce piſtolet, en s'écriant : *Ah! c'eſt une choſe impoſſible* ; en même tems il paroît ſur le chemin.

Son Oncle voyant un homme maſqué qui vient droit à lui, met l'épée à la main & fond ſur ſon neveu, qui ſe voyant preſſé, tire un poignard & lui perce le ſein.

L'Oncle mortellement bleſſé, tombe, & en expirant prie Dieu de pardonner à ſon meurtrier & de verſer ſur ſon cher neveu ſes plus prétieuſes bénédictions. Cette derniere expreſſion de tendreſſe pénétre Barnwel juſqu'au fond du cœur ; il jette ſon poignard, il arrache ſon maſque, il tombe ſur le corps de ſon cher Oncle, il l'arroſe d'un torrent de larmes, il lui dit avec tranſport les choſes les plus tendres & les plus terribles ; peu s'en faut qu'il ne ſuccombe entiérement à ſa douleur.

Il s'arrache enfin de ce lieu funeſte ; il ne ſçait plus ce qu'il fait ni où il va ; le déſeſpoir alors ſon ſeul guide le ramene chez l'exécrable Milwood, qui voyant ſes mains encore ſanglantes & la terreur imprimée ſur ſon front, juge que le coup eſt fait, & lui demande s'il a eû ſoin de s'aſſûrer du coffre-fort.

Barnwel ne peut plus se contenir ; il fait éclater sa douleur & son repentir ; il accable cette femme indigne de justes reproches ; il maudit le jour où il a eû le malheur de la connoître ; il lui déclare qu'après avoir eû la barbarie de soüiller ses mains dénaturées du sang d'un Oncle si cher & si tendre, il est à lui-même un objet d'horreur, que la vie lui est désormais à charge, & qu'il attend la mort, comme un coup de grace.

Quand Milwood le vit ainsi troublé & déchiré par mille passions, elle comprit bien qu'il n'auroit point assez de présence d'esprit pour pourvoir à sa sûreté. La crainte qu'elle eût d'avoir part au châtiment, comme elle avoit eû part au crime, lui fit prendre la plus affreuse résolution qui pût tomber dans l'esprit d'une Mégere. Elle fait avertir la Justice qu'elle a chez elle un meurtrier qui y est venu chercher un asile. La Garde y accourt. Le malheureux Barnwel est arrêté, chargé de fers & traîné en prison.

Milwood s'applaudissoit de son funeste artifice. Son triomphe fut court ; ses domestiques saisis d'horreur de la conduite de leur Maîtresse, avoient donné avis de tout au Marchand, Maître de Barnwel ; Thorow-

good arrive chez elle avec des Gardes ; elle employe en vain toute son adresse pour lui faire prendre le change ; elle est livrée à la Justice & condamnée à la mort aussi bien que son amant.

Barnwel reçoit dans sa prison la visite de Thorowgood son Maître, celle de son ami Truman, & celle de Marie son amante. Rien n'est plus touchant que ces trois entrevûes. Thorowgood lui parle en pere qui a le cœur brisé de tendresse & de douleur, Truman en ami désespéré qui voudroit mourir pour l'arracher à une mort ignominieuse, & Marie en Amante éperdue qui n'a plus rien à ménager en perdant un homme qu'elle adore.

Tout ce que le plus violent amour réduit au désespoir peut inspirer de plus tendre dans une si affreuse conjoncture, se trouve dans cette Scéne.

Cependant on entend un son de cloche pour avertir les coupables que l'heure d'aller au supplice est arrivée. Barnwel touché d'un sincere repentir & détestant tous ses crimes, meurt dans les sentimens d'un Héros Chrétien ; & son infame Corruptrice, dans des transports de rage & de fureur, blasphemant contre le Ciel, & vomissant d'horribles imprécations.

Quel Monstre que cette Tragédie ! je ne crois pas qu'il soit possible d'en trouver une plus irréguliere. L'autorité d'Aristote y est insolemment bravée, & la triple unité impunément violée.

Je dis impunément ; car en dépit de toutes les régles subalternes, la grande & principale régle qui est de toucher & d'intéresser se trouve parfaitement bien observée. On passe mille fois dans cette Piéce de la terreur à la compassion & de la compassion à la crainte ; toute cette multiplicité de faits ne partageant point trop l'intérêt ne l'affoiblit pas. On les suit tous avec plaisir & avec avidité.

Tous les personnages inspirent les sentimens qu'ils doivent inspirer. On plaint Barnwel, on déteste Milwood, on estime Thorowgood, on aime Truman & Marie ; on conçoit de l'horreur pour le crime, & de l'amour pour la vertu. N'est-ce pas là le but que les Auteurs Tragiques doivent se proposer ?

Il est sûr que la Catastrophe funeste de cette Piéce est une leçon frappante & tout-à-fait propre à faire redouter les dangers du vice & les fruits malheureux de la fréquentation des méchans.

Presque toutes les Piéces Angloises que

nous connoiſſons, ont l'avantage de réünir le touchant & le terrible; mais elles péchent pour la plûpart du côté de la conſtruction & de la vraiſemblance dramatique. Outre ce défaut, qui, comme je l'ai déja dit ailleurs, peut être abondamment compenſé par l'intérêt & les ſentimens, les Auteurs Anglois en ont encore un autre plus conſidérable, c'eſt que ſe livrant trop aux fougueuſes ſaillies de leur imagination, ils manquent ſouvent aux bienſéances, & ne rougiſſent point de coudre aux Scénes les plus pathétiques & les plus théatrales, des farces inſipides & des bouffonneries dignes de la plus vile canaille.

Au commencement de cette Tragédie de Barnwel, il y a une Scéne où Milwood, à ſa toilette, s'entretient avec ſa femme de chambre qui la coëffe, de l'injuſtice des hommes en général, & du deſſein qu'elle a formé de ſéduire le jeune Barnwel: Tout ce que dit cette horrible femme répond parfaitement bien au caractere d'une Courtiſane artificieuſe.

„ Si paroître ce qu'on n'eſt pas (dit-elle „ entre autres choſes) pour faire mieux „ goûter ce que l'on eſt, & dire préciſe- „ ment le contraire de ce que l'on penſe,

„ eſt un effet de l'art dans les femmes, je
„ ne ſçais plus ce que c'eſt que la Nature.

Cette Scéne toute entiere eſt écrite d'un ſtyle bas & familier qui conviendroit tout au plus à la Comédie *; mais c'eſt une ſuite du choix des perſonnages qui, après tout, diſent ce qu'ils doivent dire.

Si le grand Shakeſpear avoit eû autant de goût que de génie, verroit-on dans pluſieurs de ſes piéces ce mélange bizarre du bas Comique avec le Tragique le plus ſublime? mélange auſſi choquant que celui du ſacré avec le profane.

Verroit-on dans la Tragédie de *Hamelet* Prince de Dannemark, des foſſoyeurs creuſer une foſſe en bûvant, en chantant des Vaudevilles & en badinant ſur des têtes de morts?

Verroit-on dans ſon Jules-Cæſar les Cordonniers & les Savetiers Romains introduits ſur la Scéne, mêler leurs impertinentes plaiſanteries aux grands projets &

* Ce n'eſt point que le ſtyle bas convienne à la Comédie; il ne convient à aucun genre de Poeſie; auſſi je ne me ſuis ſervi du terme de bas que relativement à la Tragédie, dont le ſtyle peut être appellé bas, lorſqu'il n'eſt point noble & majeſtueux.

aux ſublimes diſcours de Brutus & de Caſſius ?

Voilà les fautes que de ſages & judicieux Critiques lui ont reprochées. Sont-elles aſſez groſſieres ?

Le Théâtre des Eſpagnols & celui des Italiens ne ſont pas auſſi connus parmi nous que le Théâtre des Anglois.

Il me ſemble qu'en général, ſans admirer chez les Eſpagnols de grandes beautés théâtrales, on leur reproche un ſtyle un peu hidropique, hériſſé de rodomontades & d'hyperboles Aſiatiques.

Les Italiens ſont, me ſemble, un peu plus eſtimés ; ils ont eû d'aſſez bons Auteurs tragiques & comiques que nos François n'ont pas dédaigné de prendre quelquefois pour modéles.

Le reproche qu'on leur fait eſt de courir un peu trop après les *Concetti*, les pointes, les jeux de mots, les penſées fines, les traits ſaillans, les puérilités agréables, en un mot, après ce qu'on appelle ſimplement de l'eſprit & qui doit toujours être banni des Tragédies.

Ce reproche reçoit ſans doute une infinité d'exceptions.

Quoiqu'il en ſoit, nous devons être très-ſatisfaits de notre Théâtre Tragique, &

nous n'avons, je crois, rien à envier de ce côté-là, ni à nos Prédécesseurs ni à nos voisins.

SECTION V.

De la Comédie.

Des succès fortunés du Spectacle tragique,
Dans Athenes nâquit la Comédie antique.
Là, le Grec né moqueur, par mille jeux plaisans,
Distilla le venin de ses *traits médisans.*
Aux accés insolens d'une bouffonne joye,
La sagesse, l'esprit, l'honneur furent en proye.

C'EST toujours à Athenes qu'il faut remonter pour trouver l'origine des Beaux Arts. C'est-là qu'on voit la Nature, pour ainsi-dire au berceau, ne connoissant encore ni frein ni loi, s'abandonner avec simplicité à des saillies innocemment licentieuses.

L'Art est pour le goût ce que la raison est pour les hommes.

La raison retranche aux hommes l'usage de certains amusemens enfantins qu'elle leur fait envisager comme indignes d'eux, & elle

elle leur indique les ſeuls plaiſirs nobles & légitimes.

L'Art retranche ſagement des Ouvrages d'eſprit tous les traits indécens, toutes les puérilités, toutes les ſaillies dereglées d'un enthouſiaſme fougueux, où la Nature impétueuſe ſe laiſſe quelquefois emporter.

La raiſon eſt ſouvent incommode & fâcheuſe.

Souvent auſſi l'art importun fatigue, & reſſerrant l'imagination dans une carriere trop étroite, étouffe bien des beautés.

Quoiqu'il en ſoit, les premiers qui ſe mêlerent de faire des Comédies chez les Grecs, s'abandonnant entierement à la Nature perverſe, divertiſſoient la vile Populace par des traits groſſiers & malins qu'ils décochoient mauſſadement ſur les perſonnes les plus *reſpectables*. Rien n'étoit à l'abri de leurs inſolentes bouffonneries. Ces reptiles impurs ſe plaiſoient à infecter de leur venin tout ce qu'il y avoit de plus ſacré : tous les mauvais Poëtes qui avoient l'heureux talent de plaiſanter aſſez mal pour faire rire *la canaille*, pouvoient en toute ſureté ridiculiſer le plus grand mérite dans leurs farces ſatyriques.

Cette licence effrénée n'épargna pas même le divin Socrate, & pourquoi l'eût-elle

épargné ? elle n'épargnoit pas même les Dieux.

Peut être si on n'eût insulté qu'eux, personne n'auroit-il pris la deffense de leurs intérêts; mais tous les hommes, les Juges même & les Magistrats se sentant personnellement outragés, employerent l'autorité pour faire cesser ce désordre. On deffendit expressément de nommer personne sur le Théâtre.

La licence voyant qu'on lui rognoit les aîles de ce côté-là, se retourna d'un autre côté. Pour éluder la deffense, elle ne nomma plus les personnages, mais elle les représenta au moyen de certains masques ressemblans, dont les Acteurs se couvroient le visage.

Cet abus n'ayant point paru moins répréhensible que le premier, on réduisit enfin les médisans à la seule ressource de tracer des caracteres vrais & reconnoissables, & le Public y gagna un plaisir de plus, ce fut de deviner les noms de ceux dont on lui offroit les portraits.

C'étoit encore un reste de l'ancien abus. On ne parvient au vrai & au beau que par dégrés.

Le but de la Comédie renfermée dans ses légitimes bornes, est de corriger les

mœurs, en préſentant aux hommes des tableaux fideles & agréables de leurs vices. Elle doit être le miroir de nos ridicules & de nos ſottiſes.

A l'égard des caracteres, l'ordre & la bienſéance éxigent qu'ils ſoient tous généraux, & qu'ils ne bleſſent perſonne par des traits particuliers, en ſorte qu'il ſoit libre à chacun de s'y reconnoître ou de s'y méconnoître ſuivant les mouvemens de ſon amour propre.

Ce n'eſt pas qu'un Auteur comique doi- néceſſairement produire des caracteres pure invention; il peut avoir ſon modele en vûe, & je ſuis perſuadé que quand l'inimitable Moliere jouoit avec tant d'art toutes les ſottiſes de l'humanité, il ſçavoit bien à qui il en vouloit, mais les perſonalités ſont toujours odieuſes & doivent être rejettées avec horreur.

Voilà ce que les Grecs ont eû d'abord bien de la peine à comprendre. Ils ont été long-tems bouffons avant d'être plaiſans; ils ſe portoient avec plaiſir à réjouir le vil peuple par des tableaux groſſierement barbouillés, & il a fallu des Edits pour les obliger à amuſer les honnêtes gens par des portraits finement deſſinés. Il faut croire qu'ils y ſont enfin parvenus.

Les Comedies des Grecs doivent nous plaire encore moins que leurs Tragédies. La raison en est bien claire. Les passions dont la Tragedie exprime les transports, sont toujours les mêmes ; mais les ridicules des hommes qui sont joüés dans la Comédie, sont presque toujours dépendans des usages & des modes. Les idées que nous avons aujourd'hui du ridicule, qui nous assûrera qu'elles ne soient pas entierement différentes de celles qu'on s'en formoit chez les Grecs ?

Aristophane, dit-on, étoit mordant & satyrique ; *le fiel couloit à longs flots de sa plume*, chaque trait qu'il lançoit, étoit une vive & ingénieuse critique des mœurs de son tems.

Voilà de ces choses qu'il faut croire sur la foi de ceux qui les disent, sans en avoir d'autre preuve que la vraisemblance, qui, à la vérité est grande.

Mais tous ces traits, toute leur finesse, la justesse de leur application, leur à-propos, tout cela est perdu pour nous ; nous ne pourrions les entendre qu'à la faveur d'un commentaire ; dèslors point de surprise, par conséquent point de plaisir.

Outre ces traits qui ne sont comiques que relativement aux mœurs de ce tems-là, il y

a d'autres plaiſanteries générales, entierement indépendantes des tems & des lieux:

Telle eſt, par exemple, celle-ci dans la Comédie du Ciclope d'Euripide.

Il s'agit de cet épouventable & monſtrueux Polypheme qui mangeoit les hommes tout crûs, & à qui Ulyſſe creva l'œil, aprés l'avoir enyvré. *Ulyſſe lui* avoit dit qu'il ſe nommoit *Perſonne*. Le Ciclope aveuglé & réveillé par la douleur pouſſe d'horribles hurlemens. Le Chœur des Satyres qui triomphoit de ſa diſgrace, affecte perfidement de prendre part à ſa peine & de *vouloir le conſoler.*

Le Chœur.

„ Helas! qu'avez-vous? pourquoi ces
„ cris?

Le Ciclope.

„ Je ſuis perdu.

Le Chœur.

„ *Ah! que* vous êtes défiguré!

Le Ciclope.

„ Et que je ſuis malheureux!

Le Chœur.

„ L'yvreſſe vous a-t'elle fait tomber dans

„ le brasier ? Qui vous a donc si cruelle-
„ ment traité ?

LE CICLOPE.

„ *Personne.*

LE CHŒUR.

„ Quoi personne ! hé de qui donc vous
„ plaignez-vous ?

LE CICLOPE.

„ De *Personne.*

LE CHŒUR.

„ Vous avez donc tort de vous plain-
„ dre, & vous n'êtes pas aveuglé.

LE CICLOPE.

„ Le puissiez-vous être de même, scé-
„ lérats !

LE CHŒUR.

„ Je ne comprends rien à cette énigme.
„ Comment ce qui n'existe pas a-t'il pû
„ vous nuire ?

LE CICLOPE.

„ Vous m'insultez, misérables. Répon-
„ dez. Où est-il ?

LE CHŒUR.

„ Qui ?

LE CICLOPE.

„ *Personne.*

LE CHŒUR.

„ Nulle part.

LE CICLOPE.

„ C'est cet étranger . . . . . . *là* . . . . . .
„ m'entendez-vous à present ?

On voit que c'est l'équivoque du mot *Personne* qui a fourni ici un trait comique à Euripide. Mais j'ai bien peur que ce léger échantillon ne fasse pas concevoir une haute idée du talent des Grecs pour la plaisanterie.

Plaute chez les Romains a été l'imitateur d'*Aristophane*. Ménandre a servi de modéle à Terence. Ces deux derniers Auteurs se sont particulierement distingué par la douceur & la finesse de leurs traits, par la vérité de leurs caracteres & par l'élégance de leur style.

Moliere & Regnard parmi nous ont travaillé d'après ces grands Maîtres, & les ont effacés ; c'est de quoi on convient aujourd'hui assez généralement.

M. Boileau pouvoit balancer entre Te-

rence & Moliere ; ce dernier étoit alors trop moderne pour être estimé son vrai prix. Nul n'est Prophéte dans son Pays, dit-on ; j'ajouterois volontiers, ni dans son Siécle. Jamais nos jaloux Contemporains ne nous rendent justice. C'est à la postérité à marquer aux Auteurs le rang qui leur est dû.

Moliere est un Auteur original & admirable. Il excelloit dans toutes les parties de la Comédie ; invention, conduite, exécution, &c. Il n'y a que ses dénoüemens qu'on trouve quelquefois peu naturels ; encore ce reproche ne peut-il tomber que sur deux ou trois de ses Piéces tout au plus ; & je ne vois point d'Auteur de Comédies à qui on ne puisse faire ce reproche avec plus de justice encore qu'à lui. C'est un défaut qui naît d'une grande perfection. Plus une intrigue est fortement & habilement noüée, plus elle est difficile à dénoüer.

D'ailleurs que Moliere connoissoit bien l'esprit humain! qu'il en exprimoit bien tous les travers ! avec quelle adresse ne manie-t'il pas les passions ? quelle peinture des mœurs ! quelle justesse dans ses portraits ! quelle heureuse fécondité de plaisanteries agréables, de saillies toujours ingénieuses, toujours nouvelles ! quelle délicatesse! quelle bienséance & quelle sage retenue dans ses

traits

traits même les plus ſatyriques.

Que ſes caracteres ſont bien ſoutenus ! remarquez que ſans aucune affectation apparente, ſes perſonnages ne diſent & ne font que des choſes qui ont rapport à leur ridicule dominant, & qui peuvent ſervir à les caracteriſer.

Quand l'Avare paroît ſur la *Scéne*, c'eſt en maltraitant & en chaſſant du logis un domeſtique qu'il ſoupçonne d'avoir intention de le voler. Il fouille très exactement dans toutes ſes poches, & ne ſe fiant pas encore à cet examen, il veut qu'il lui rende ce qu'il lui a pris ; l'autre lui proteſte qu'il n'a rien : enfin il le laiſſe aller en lui diſant:

„ Je te le mets ſur la conſcience au
„ moins.

Eſt-il queſtion de marier ſes enfans ? il deſtine ſon fils à une riche Veuve qui lui eſt inconnue, & veut donner ſa fille malgré elle à un vieillard dont elle n'a jamais entendu parler. Sa raiſon déciſive eſt que ce Vieillard conſent à la prendre ſans dot. L'inégalité d'âge, d'humeur, de ſentimens, de caractere, n'eſt pas un motif capable de le faire balancer un ſeul moment, quand la grande raiſon de *ſans dot* ſe rencontre.

Valere lui représente en vain les inconvéniens d'une pareille alliance, & lui dit tout ce qu'un homme sensé peut penser & dire en pareil cas. Harpagon d'un seul mot renverse tous ses raisonnemens. *Sans dot.* Cela répond à tout. Il n'y a point de replique à *sans dot.*

Ce trait comique est tout-à-fait plaisant, mais ce qu'il y a de plus plaisant encore, c'est que tous les Peres de famille en rient, & que presque tous donnent matiere à la même plaisanterie. Il est tellement du bel air de penser sur cet article comme Harpagon, qu'on passeroit pour ridicule, si on osoit penser autrement.

Voici un autre trait qui caractérise parfaitement Harpagon. Privé de tout par la maudite avarice d'un tel pere, son fils est réduit à emprunter à quelque prix que ce soit; un Courtier zélé & agissant lui ménage une entrevûë avec un honnête Usurier qui veut lui prêter charitablement son argent, environ sur le pied du denier quatre, & qui l'oblige à prendre pour trois mille francs un tas de vieux rogatons qui ne valent pas six cens écus; ce consciencieux usurier se trouve être Harpagon lui-même.

Quelles subtilités, quels raffinemens sur la lézine dans cette Scéne où il distribue

les emplois entre ſes domeſtiques pour le feſtin qu'il veut donner à ſa Maîtreſſe !

Tandis qu'il eſt en compagnie, on vient l'avertir qu'un homme veut lui parler ; il répond qu'il eſt embarraſſé,& qu'on revienne un autre jour. Le Laquais ajoute : *il dit qu'il vous apporte de l'argent.* Harpagon à ce mot n'a plus rien qui le retienne, il quitte précipitamment la compagnie & court recevoir ſon argent.

Enfin on vient à bout de le voler ce vigilant & ſoupçonneux Harpagon ; alors il ne ſe connoît plus ; ſon déſeſpoir lui fait faire & dire mille extravagances ; il veut faire pendre tout le monde & ſe pendre lui-même après.

Cependant ſon fils vient lui annoncer que ſon cher argent lui ſera rendu, pourvû qu'il veuille ſe réſoudre à lui laiſſer épouſer la perſonne qu'il aime & dont il eſt aimé.

„ Où eſt-il, s'écrie Harpagon tout
„ tranſporté ? n'en a t'on rien ôté ?

Il conſent à tout pour recouvrer ſon argent; mais il n'a rien, dit-il, à donner en mariage à ſes enfans ; il charge le beau-pere de ſon fils de tous les frais, il l'oblige de lui faire faire un habit neuf pour les nôces, & il finit en s'écriant :

„ Allons voir ma chere caſſette.

C'eſt ainſi que toutes les actions, toutes les démarches, toutes les paroles, tous les geſtes de l'avare rentrent dans ſon caractere.

C'eſt la même choſe dans l'Impoſteur. Le caractere du perſonnage *eſt peint* d'abord par l'imbécille Orgon & par la vieille Pernelle, qui tous deux ſont enchantés de ſes dévotes grimaces (foibleſſe aſſez ordinaire aux vieillards & aux petits eſprits) tous les autres le déteſtent avec raiſon & chargent ſon portrait *des plus horribles* couleurs.

Mais pour exciter l'indignation du Spectateur, le ſcélérat paroît lui-même ſur la Scéne avec ce viſage compoſé, cette modeſtie affectée, cette douceur hypocrite, ces éclats de vertu fanfaronne *dont le ſot* vulgaire eſt toujours la dupe, & dont les véritables honnêtes gens ſe défient toujours. Il apperçoit une ſuivante de la femme d'Orgon; auſſi-tôt s'adreſſant à *ſon* domeſtique, il lui dit:

Laurent, ſerrez ma haire avec ma diſcipline,
Et priez que toujours le Ciel vous illumine;
Si l'on vient pour me voir, je vais aux Priſonniers,

Des aumônes que j'ai, partager les deniers.

Il tire enſuite un mouchoir de ſa poche qu'il préſente à Dorine en détournant les yeux, & lui diſant:

Couvrez ce ſein que je ne ſçaurois voir,
Par de pareils objets les ames ſont bleſſées,
Et cela fait venir de coupables penſées.

Ce ſaint homme ſi tendre à la tentation & ſi attentif à éviter tout ce qui pourroit l'y induire, ne ſe fait point un ſcrupule de vouloir corrompre la femme de ſon bienfaiteur, dans le tems même que cet ami crédule lui donne ſa fille en mariage & déshérite ſon propre fils, pour faire à ce malheureux donation entiere de tous ſes biens.

Tartuffe ſe réſout à les accepter par un édifiant motif.

Ceux qui me connoitront, (*dit-il*) n'auront pas la penſée
Que ce ſoit un effet d'une ame intéreſſée.
Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appas;
De leur éclat trompeur je ne m'éblouis pas,
Et ſi je me réſous à recevoir du pere
Cette donation qu'il a voulu me faire,

Ce n'eſt, à dire vrai, que parce que je crains,
Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains,
Qu'il ne trouve des gens, qui l'ayant en partage,
En faſſent dans le Monde un criminel uſage,
Et ne s'en ſervent pas, ainſi que j'ai deſſein,
Pour la gloire du Ciel & le bien du prochain.

Le beau-frere d'Orgon auſſi ſage & auſſi raiſonnable que ſon frere eſt foible & ſimple, tâche de faire comprendre à Tartuffe l'injuſtice de ſon procédé; il lui repréſente combien il eſt odieux de dépouiller de ſes biens un légitime héritier, pour s'enrichir à ſes dépens.

Tartuffe qui ſe ſent preſſé par ſes raiſons, s'en débarraſſe habilement, en lui diſant:

Il eſt, Monſieur, trois heures & demie,
Certain devoir pieux me rappelle là-haut,
Et vous m'excuſerez de vous quitter ſi tôt.

Cet hipocrite reparoît encore avec Elmire femme d'Orgon, qui fait ſemblant de répondre à ſa paſſion; il n'a garde de s'en tenir à cet aveu ſi flatteur; il ſçait trop combien il eſt équivoque dans la bouche de certaines femmes; il preſſe donc Elmire de lui donner de ſolides preuves de la tendreſſe qu'elle daigne lui témoigner.

Elmire lui parle du Ciel & s'étonne qu'un dévot puiſſe s'oublier juſqu'à ce point.

C'eſt alors que Tartuffe déployant toute la noirceur de ſon horrible caractere, débite les maximes les plus déteſtables.

Je puis vous diſſiper ces craintes ridicules,
Madame, & je ſçais l'art de lever les ſcrupules.
Le Ciel deffend de vrai, certains contentemens,
Mais on trouve avec lui des accommodemens.
Selon divers beſoins, il eſt une ſcience
D'étendre les liens de cette conſcience,
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention.
De ces ſecrets, Madame, on pourra vous inſtruire;
Vous n'avez ſeulement qu'à vous laiſſer conduire;
Contentez mon déſir, & n'ayez point d'effroi,
Je vous réponds de tout, & prens le mal ſur moi.
. . . .
. . . .
Enfin votre ſcrupule eſt facile à détruire,
Vous êtes aſſûrée ici d'un plein ſecret,
Et le mal n'eſt jamais que dans l'éclat qu'on fait.
Le ſcandale du monde eſt ce qui fait l'offenſe,
Et ce n'eſt pas pécher que pécher en ſilence.

Il ſuffit d'expoſer une pareille Morale pour la faire abhorrer.

Orgon caché ſous une table entendoit toute cette amuſante converſation ; il ſe leve tout d'un coup enflammé de fureur, & arrête Tartuffe au milieu de ſes amoureux empreſſemens ; Tartuffe qui ſçavoit combien le bon-homme étoit aiſé à jouer, eſſaye de lui faire prendre le change ; il n'eſt plus tems : il en a trop vû & trop entendu ; il veut chaſſer Tartuffe, il ne ſonge plus qu'il a les bras liés par la donation imprudente qu'il lui a faite de ſa maiſon & de ſes biens, avantage dont Tartuffe ne manque point de ſe prévaloir.

C'eſt à vous, (*dit-il*) d'en ſortir, vous qui parlez en Maître,
La Maiſon m'appartient, je le ferai connoître,
Et vous montrerai bien qu'en vain on a recours
Pour me chercher querelle, à ces lâches détours,
Qu'on n'eſt pas où l'on penſe en me faiſant injure,
Que j'ai de quoi confondre & punir l'impoſture,
Vanger le Ciel qu'on bleſſe, & faire repentir
Ceux qui parlent ici de me faire ſortir.

Pour peu qu'on ait d'uſage du monde, on ne peut s'empêcher de reconnoître là le perfide langage de tous les faux-monnoyeurs en dévotion, pour me ſervir des termes de Moliere lui-même. Toujours ils

ſont chargés des intérêts du Ciel ; toujours Dieu leur a commis le ſoin de ſa vengeance ; étonnez-vous après cela que dans leurs haines, ils ſoient implacables & ſans retour.

Pour moi ce qui m'étonne, c'eſt que le nombre des Orgons ſoit encore auſſi grand qu'il eſt, & que nous ayons preſque tous l'imbécillité de rendre à des fripons qui ſçavent grimacer à propos les reſpects & les hommages que nous refuſons à la véritable & ſolide piété, parce qu'elle eſt modeſte & qu'elle ne les recherche point.

Que les hipocrites ſont à redouter, & qu'il eſt dangereux de les attaquer ! L'Auteur du Tartuffe, s'il eût eû un peu moins de crédit & de protection, étoit perdu ſans reſſource. Peu s'en eſt fallu que leurs funeſtes cabales ne nous ayent entierement privé de la Piéce du monde la plus excellente & la plus inſtructive.

Moliere avoit pû jouer impunément tous les ridicules de la Cour & de la Ville, & il ne lui auroit pas été permis de démaſquer d'infames ſcélérats, l'horreur & l'opprobre de la ſociété !

Nous admirons avec juſtice l'Amphytrion de Moliere. La meilleure partie de cette admiration retombe ſur Plaute, qui

eſt le véritable Auteur de cette Piéce, dont celle de Moliere n'eſt à proprement parler qu'une traduction ; traduction qui n'a pas à la vérité le ſort des autres : car elle l'emporte de beaucoup ſur l'original. Plaute a eu la gloire de l'invention, & Moliere celle de la perfection.

Pour mettre mes Lecteurs à portée de juger combien l'imitateur a ſçû enchérir ſur le modele, je vais citer un des plus agréables morceaux & de la Piéce latine & de la Piéce françoiſe.

C'eſt la Scéne où *Jupiter déguiſé ſous la figure d'Amphytrion, appaiſe ſa chere* Alcmene juſtement irritée des ſanglans reproches que le véritable Amphytrion lui avoit faits.

Voici la Scéne de Plaute.

JUPITER.

„ Madame, je voulois m'entretenir „ avec vous. D'où vient que vous me „ fuyez ?

ALCMENE.

„ Je n'aime point à voir mes ennemis.

JUPITER.

„ Vos ennemis, bons Dieux !

ALCMENE.

„ Oui, ſans doute mes ennemis.

JUPITER.

„ Ah! Madame, vous prenez les cho-
„ ſes d'une étrange maniere.

Il veut lui prendre la main.

ALCMENE.

„ Ne me touchez pas. En vérité, ſi
„ vous aviez un peu d'honneur, vous vous
„ donneriez bien garde de parler ni en rail-
„ lant ni autrement à une femme dont vous
„ avez ſi mauvaiſe opinion. Et il faut que
„ vous ſoyez le plus lâche de tous les
„ hommes.

JUPITER.

„ Si je vous ai dit quelque choſe qui
„ vous ait choquée, cela ne diminue rien
„ de votre vertu, & ce n'eſt pas que je
„ vous en croye moins honnête femme.
„ Je reviens à préſent pour vous en fai-
„ re *ſatisfaction*. Car jamais rien ne m'a
„ donné tant de douleur que d'appren-
„ dre que vous êtes en colere contre
„ moi. D'où vient donc, me direz-
„ vous, que vous m'avez fait tous ces re-
„ proches? ce n'eſt pas, je le jure par les

„ Dieux, que j'euſſe aucune mauvaiſe opi-
„ nion de votre conduite : mais je voulois
„ vous éprouver & voir de quelle maniere
„ vous prendriez ce que je vous dirois ;
„ & vous ne devez pas prendre ſérieuſe-
„ ment une choſe que je n'ai dite que pour
„ rire.

ALCMENE.

„ Les Dieux ſont témoins de la dou-
„ leur que j'en ai ſentie.

JUPITER.

„ Ma chere Alcmene, je vous conjure
„ par vons-même de me pardonner & de
„ n'être plus en colere.

ALCMENE.

„ Je ſçais que ma vertu eſt au-deſſus de
„ tout ce que vous avez pû dire contre
„ moi ; mais ce n'eſt pas aſſez que vous
„ reconnoiſſiez préſentement mon inno-
„ cence : pourquoi falloit-il avoir un ſi
„ cruel ſoupçon, & me dire des paroles ſi
„ outrageuſes ? Je vous prie de conſentir
„ que nous nous ſéparions. Retenez votre
„ bien, rendez-moi ma dot, & donnez
„ ordre tout-à-l'heure que mes femmes
„ me ſuivent.

JUPITER.

„ Etes-vous ſage ?

ALCMENE.

„ Et ſi vous ne voulez pas qu'elles
„ m'accompagnent, je m'en irai ſuivie ſeu-
„ lement de ma vertu.

Je ſuis ſurpris que cette repartie d'Alcmene n'ait pas fourni à Soſie, qui étoit préſent, quelque plaiſanterie bonne ou mauvaiſe.

JUPITER.

„ Arrêtez, je vous prie, car je ſuis prêt
„ de vous jurer de quelle maniere vous
„ voudrez, que je reconnois que ma fem-
„ me eſt très-ſage, & qu'il n'y a rien à re-
„ dire à ſa conduite; & ſi je n'ai ce ſenti-
„ ment, puiſſes-tu, grand Jupiter, être
„ éternellement irrité contre Amphytrion!

ALCMENE.

„ Ah! que plutôt il lui ſoit toujours favo-
„ rable.

JUPITER.

„ Il le ſera ſans doute : car je ne vous ai
„ point fait de faux ſerment. Hé bien,

„ Madame, à présent êtes-vous encore en
„ colere.

ALCMENE.

„ Non, je n'y suis plus.

JUPITER.

„ Que vous avez de bonté ! dans la vie
„ il arrive mille petites choses semblables ;
„ on a des plaisirs, on a des inquiétudes,
„ on se fâche, on s'appaise, & lorsqu'il
„ est arrivé de ces petites querelles entre
„ un mari & une femme, & qu'ils se sont
„ raccommodés, ils s'aiment mille fois da-
„ vantage.

ALCMENE.

„ Vous n'auriez jamais dû me faire de
„ pareils outrages ; mais puisque vous m'en
„ faites réparation, je veux bien ne m'en
„ pas souvenir.

Pour sauver du ridicule la froide réparation que fait Jupiter à Alcmene, & la trop grande facilité avec laquelle Alcmene la reçoit, il faut sçavoir que chez les Anciens, quand on avoit outragé quelqu'un de paroles, on en étoit quitte pour lui demander pardon, en l'assûrant qu'on étoit fâché de l'avoir traité ainsi, & qu'on vou-

droit ne l'avoir point fait ; l'on ajoutoit ensuite un serment par lequel on protestoit que la personne outragée ne meritoit point un pareil traitement. Mais cette cérémonie une fois faite, quelque sujet de haine que pût avoir l'offensé, il falloit qu'il pardonnât, ou il passoit pour un enragé & un furieux.

Il faut croire que les mouvemens du cœur n'étoient pas alors indociles, comme ils sont aujourd'hui & qu'ils sçavoient respecter l'usage.

Quoiqu'il en soit, Jupiter dans cette Scéne paroît médiocrement galant & tendre, Alcmene se contente de faire quelques façons pour l'honneur du sexe, & la promptitude avec laquelle elle se rend, fait bien voir qu'elle avoit encore plus d'envie de se réconcilier avec Amphytrion, que le faux Amphytrion n'avoit d'empressement de faire sa paix avec elle.

La réconciliation de Jupiter avec Alcmene dans Moliere est ménagée avec bien plus d'art & de délicatesse. Jupiter y paroît bien plus passionné, Alcmene bien plus vivement piquée. Son courroux éclate par des emportemens pleins de noblesse & de bienséance, qui n'ont point, comme dans Plaute, l'air de tracasserie de mé-

nage & de mauvaiſe humeur de bourgeoiſe; elle ne ſe rend que par dégrés, & lorſqu'elle voit ſon cher époux prêt à s'immoler pour expier ſon offenſe.

Parcourons cette agréable Scéne.

JUPITER.

Voulez-vous me déſeſperer?
Hélas! arrêtez belle Alcmene.

ALCMENE.

Non, avec l'auteur de ma peine,
Je ne puis du tout demeurer.

JUPITER.

De grace.....

ALCMENE.

Laiſſez-moi.

JUPITER.

Quoi!.....

ALCMENE.

Laiſſez-moi, vous dis-je.

JUPITER.

Ses pleurs touchent mon ame, & ſa douleur m'afflige.
Souffrez que mon cœur.....

ALCMENE.

Non, ne ſuivez point mes pas.

JUPITER.

Où voulez-vous aller ?

ALCMENE.

Où vous ne serez pas.

JUPITER.

Ce vous est une attente vaine.
Je tiens à vos beautés par un nœud trop serré ;
Pour pouvoir un moment en être séparé ;
Je vous suivrai par tout, Alcmene.

ALCMENE.

Et moi par tout je vous fuirai.

. . . .
. . . .

JUPITER.

Avez-vous bien le cœur de me traiter ainsi ?
Est-ce là cet amour si tendre,
Qui devoit tant durer, quand je vins hier ici ?

ALCMENE.

Non, non, ce ne l'est pas, & vos lâches injures
En ont autrement ordonné.
Il n'est plus, cet amour tendre & passionné :
Vous l'avez dans mon cœur, par cent vives blessures
Cruellement assassiné.
C'est en sa place un courroux infléxible,
Un vif ressentiment, un dépit invincible,
Un désespoir d'un cœur justement animé,
Qui prétend vous haïr, pour cet affront sensible ;

Autant qu'il eſt d'accord de vous avoir aimé:
Et c'eſt haïr autant qu'il eſt poſſible.

JUPITER.

Hélas ! que votre amour n'avoit guéres de force,
Si de ſi peu de choſe on le peut voir mourir !
Ce qui n'étoit que jeu, doit-il faire un divorce ?
Et d'une raillerie a-t'on lieu de s'aigrir ?

Mauvaiſe raiſon qui loin de contenter Alcmene, ne fait que l'irriter.

ALCMENE.

. . . .
. . *Ah ! c'eſt cela dont je ſuis offenſée*, . .
Et que ne peut pardonner mon courroux.
Des véritables traits d'un mouvement jaloux,
Je me trouverois moins bleſſée.
La jalouſie a des impreſſions,
Dont bien ſouvent la force nous entraîne,
Et l'ame la plus ſage en ces occaſions,
Sans doute avec aſſez de peine
Répond de ſes émotions.
L'emportement d'un cœur qui peut s'être abuſé,
A de quoi ramener une ame qu'il offenſe;
Et dans l'amour qui lui donne naiſſance,
Il trouve au moins, malgré toute ſa violence,
Des raiſons pour être excuſé.
De ſemblables tranſports, contre un reſſentiment,
Pour excuſe toujours ont ce qui les fait naître,

Et l'on donne grace aiſément
A ce dont on n'eſt pas le maître.
Mais que de gayeté de cœur,
On paſſe aux mouvemens d'une fureur extrême,
Que ſans cauſe, l'on vienne avec tant de rigueur,
Bleſſer la tendreſſe & l'honneur
D'un cœur qui chérement nous aime;
Ah! c'eſt un coup trop cruel en lui-même,
Et que jamais n'oubliera ma douleur.

Le Jupiter de Moliere voyant qu'il ne gagne rien à ſe ſervir du moyen de juſtification dont le Jupiter de Plaute s'étoit ſervi, en employe un autre; il fait une ingénieuſe diſtinction de l'Amant & de l'Epoux; mais c'eſt une énigme pour Alcmene; il a beau charger l'Epoux & abſoudre l'Amant, Alcmene qui les confond tous deux dans la perſonne qu'elle croit être Amphytrion, ſe moque de ce badinage, & n'en devient pas plus favorable.

Enfin Jupiter a recours aux moyens preſſans & déciſifs; il ne ſe juſtifie plus; au contraire il s'accuſe, il ſe condamne, il tombe aux pieds d'Alcmene, & prêt à expirer à ſes yeux, il lui demande tendrement ou la mort ou la vie.

C'eſt le véritable ſecret pour ſe faire pardonner.

JUPITER.

. . . .
. . . .

Oüi, cet état me désespere,
Alcmene, ne présumez pas
Qu'aimant, comme je fais, vos célestes appas;
Je puisse vivre un jour avec votre colere.
Déja de ces momens la barbare longueur,
Fait sous des atteintes mortelles
Succomber tout mon triste cœur:
Et de mille Vautours les blessures cruelles,
N'ont rien de comparable à ma vive douleur.
Alcmene, vous n'avez *qu'à me le déclarer*,
S'il n'est point de pardon que je doive esperer;
Cette épée aussi-tôt, par un coup favorable,
Va percer à vos yeux le cœur d'un misérable,
Ce cœur, ce traître cœur, trop digne d'expirer,
Puisqu'il a pû fâcher un objet adorable.
Heureux, en descendant au ténébreux séjour,
Si de votre courroux mon trépas vous ramene,
Et ne laisse en votre ame, après ce triste jour,
Aucune impression de haine,
Au souvenir de mon amour.
C'est tout ce que j'attens pour faveur souveraine.

ALCMENE.

Ah! trop cruel époux!

JUPITER.

Dites, parlez Alcmene;

ALCMENE.

Faut-il encor pour vous conſerver des bontés,
Et vous voir m'outrager par tant d'indignités !

JUPITER.

Quelque reſſentiment qu'un outrage nous cauſe,
Tient-il contre un remords d'un cœur bien enflammé ?

ALCMENE.

Un cœur bien plein de flamme, à mille morts s'expoſe,
Plutôt que de vouloir fâcher l'objet aimé.

JUPITER.

Plus on aime quelqu'un, moins on trouve de peine.....

ALCMENE.

Non, ne m'en parlez point, vous méritez ma haine.

JUPITER.

Vous me haïſſez donc ?

ALCMENE.

J'y fais tout mon effort.
Et j'ai dépit de voir que toute votre offenſe,
Ne puiſſe de mon cœur juſqu'à cette vengeance,
Faire encore aller le tranſport.

JUPITER.

Mais pourquoi cette violence ?
Puiſque pour vous vanger je vous offre ma mort ?
Prononcez-en l'arrêt, & j'obeis ſur l'heure.

ALCMENE.

Qui ne ſçauroit haïr, peut-il vouloir qu'on meure ?

JUPITER.

Et moi je ne puis vivre, à moins que vous quittiez
Cette colere qui m'accable :
Et que vous m'accordiez le pardon favorable
Que je vous demande à vos pieds.
Réſolvez ici l'un des deux,
Ou de punir, ou bien d'abſoudre.

ALCMENE.

Hélas ! ce que je puis réſoudre
Paroît bien plus que je ne veux.
Pour vouloir ſoutenir le courroux qu'on me donne,
Mon cœur a trop ſçû me trahir.
Dire qu'on ne ſçauroit haïr,
N'eſt-ce pas dire qu'on pardonne ?

JUPITER.

Ah ! belle Alcmene, il faut que comblé d'allé-
greſſe......

ALCMENE.

Laiſſez. Je me veux mal de mon trop de foibleſſe.

Quand je dis que l'Amphytrion de Moliere eſt, à proprement parler, une traduc-

tion de l'Amphytrion de Plaute, c'eſt parce que la diſpoſition de ces deux Comedies eſt la même, & que preſque toutes les Scénes de la Piéce Françoiſe ſe trouvent dans la Piéce Latine. Il y a cependant quelques Scénes fort agréables qui appartiennent entierement au ſeul *Moliere*.

Tel eſt, par exemple, le Dialogue de Cléanthis Suivante d'Alcmene avec Soſie ſon mari, qui ſuit immédiatement la réconciliation du faux Amphytrion avec Alcmene.

SOSIE.

Hé bien, tu vois, Cléanthis, ce ménage;
Veux-tu qu'à leur exemple ici
Nous faſſions entre nous un peu de paix auſſi,
Quelque petit rapatriage?

CLEANTHIS.

C'eſt pour ton nez, vraiment: cela ſe fait ainſi.

SOSIE.

Quoi, tu ne veux pas?

CLEANTHIS.

Non.

SOSIE.

Il ne m'importe guere:
Tant pis pour toi.

CLEANTHIS.

Là, là, revien.

SOSIE.

Non, morbleu, je n'en ferai rien;
Et je veux être à mon tour en colere.

CLEANTHIS.

Va, va, traître, laisse-moi faire;
On se lasse par fois d'être femme de bien.

Il me semble que *Moliere* est bien supérieur à son original dans tous les endroits où il s'en est écarté.

C'est déja un avantage sur lui que d'avoir sçû rejetter certaines plaisanteries assez froides, qui ne pouvoient guéres être meilleures du tems de *Plaute* que du nôtre.

Telle est celle-ci, par exemple.

SOSIE *à Amphytrion.*

„ Monsieur, je croyois que Madame
„ accoucheroit d'un fils au premier jour;
„ mais, ma foi, je vois bien que je me suis
„ trompé, & qu'elle n'est pas grosse d'en-
„ fant.

AMPHYTRION.

„ Dequoi donc?

SOSIE.

„ De folie.

Le

Le dénouement de Moliere eſt encore bien plus agréable que celui de Plaute.

Dans l'Auteur Romain Alcmene accouche de deux fils, dont l'un déja plus robuſte que les hommes les plus forts, écraſe deux ſerpens dans ſon berceau; Jupiter enfin ſe déclare; il paroît dans toute ſa gloire au milieu des éclairs & des tonnerres; il annonce que l'enfant qui a étouffé les deux ſerpens, eſt à lui, & que l'autre eſt fils d'Amphytrion.

C'eſt une Suivante d'Alcmene qui fait tout ce récit au Général des Thébains; Jupiter vient enſuite le lui confirmer. Amphytrion eſt ravi de l'honneur que Jupiter lui a fait, & il lui en rend ſes très-humbles actions de graces. C'eſt-à-dire que le bon Amphytrion joue-là un fort ſot perſonnage.

C'eſt tout autre choſe dans Moliere.

Amphytrion enflammé de colere ne reſpiroit que vengeance contre le ſéducteur de ſa femme. Dans le tems qu'il éclate, qu'il menace & qu'il défie ſon rival, Jupiter paroît & dépouille à ſes yeux la figure qu'il avoit empruntée. Pour conſoler cet époux dupé, il lui dit des choſes fort obligeantes, & lui promet un ſort qui ſera envié de tout l'Univers.

Les amis d'Amphytrion qui l'environnent, veulent le féliciter, mais Sosie qui sent fort bien tout ce qu'il y a de singulier & de déplaisant dans la brillante avanture de son Maître, leur dit prudemment :

Messieurs, voulez-vous bien suivre mon sentiment?
Ne vous embarquez nullement
Dans ces douceurs congratulantes.
C'est un mauvais embarquement :
Et d'une & d'autre part, pour un tel compliment,
Les phrases sont embarrassantes.
Le grand Dieu Jupiter nous fait beaucoup d'honneur,
Et sa bonté, sans doute, est pour nous sans seconde :
Il nous promet l'infaillible bonheur,
D'une fortune en mille biens féconde,
Et chez nous il doit naître un fils d'un très-grand cœur,
Tout cela va le mieux du monde.
Mais enfin coupons aux discours ;
Et que chacun chez soi doucement se retire,
Sur telles affaires toujours,
Le meilleur est de ne rien dire.

Les excellentes Piéces de Moliere sont le Misantrope, l'Imposteur, l'Avare, les

Femmes Sçavantes, le Malade Imaginaire, les Précieuses ridicules, &c.

Quel agrément & quelle noble délicatesse dans les divertissemens qu'il a composés pour la Cour, dans Psyché, par exemple, dans la Princesse d'Elide, dans les Amans magnifiques! Quoi de plus galant & de plus beau que ces trois Piéces! que de pareils spectacles étoient propres à donner du plaisir au plus grand Monarque de l'Univers & à la Cour la plus brillante & la plus polie de toute l'Europe! Moliere est le plus beau génie que la Nature ait formé pour la connoître & pour la peindre.

Ses Comédies les plus imparfaites fourmillent de traits ingénieux, de saillies agréables, de satyres fines des mœurs du Siécle.

Je ne sçais s'il y auroit de l'exagération à dire que cet Auteur est admirable jusques dans ses farces.

Il est vrai que l'illustre Despréaux le Pere du bon goût & un des meilleurs Juges des Ouvrages d'esprit, lui a reproché d'avoir été trop ami du Peuple.

D'avoir fait trop souvent grimacer ses figures,
Quitté pour le bouffon l'agréable & le fin,
Et sans honte à Terence allié Tabarin.

Il eſt vrai que dans le même endroit, Boileau dit encore:

Dans ce ſac ridicule, où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnois plus l'Auteur du Miſantrope.

Mais d'un autre côté Rouſſeau ſon diſciple, qui valoit bien ſon Maître, pour ne rien dire de plus, s'eſt donné la liberté d'être ſur cet article d'un avis différent du ſien.

Ce n'eſt point là, (*dit-il*) flétrir ſes premiers
rôles,
C'eſt de l'eſprit embraſſer les deux pôles,
Par deux chemins c'eſt tendre au même but,
Et s'illuſtrer par un double attribut.

Malgré tout le reſpect qui eſt dû aux Oracles de M. Boileau, j'aurois grande envie d'être du ſentiment de ſon diſciple.

J'avoue que j'ai la foibleſſe de trouver une délicateſſe infinie dans cette converſation burleſque & payſanne de Pierrot avec Charlotte dans le Feſtin de Pierre.

PIERROT.

„ Charlotte, j'ai queuque choſe à te
„ dire.

CHARLOTTE.

„ Et bian , dy , qu'eſt-ce que c'eſt?

PIERROT.

„ Vois-tu, Charlotte, il faut, comme
„ dit l'autre, que je débonde mon cœur.
„ Je t'aime, tu le ſçais bian, & je ſomme
„ pour être mariés enſemble, mais mar-
„ quenne, je ne ſuis point ſatisfait de toi.

CHARLOTTE.

„ Quement ? qu'eſt-ce donc qu'iglia

PIERROT.

„ Iglia que tu me chagraignes l'eſprit
„ franchement.

CHARLOTTE.

„ Et quement donc ?

PIERROT.

„ Teſtiguienne, tu ne m'aimes pas, &
„ ſi je fais tout ce que je pis pour ça. Je
„ t'achete ſans reproche des rubans à tous
„ les Marciers qui paſſont; je me romps
„ le cou à t'aller dénicher des Marles, je
„ fais jouer pour toi les Vielleux quand
„ ce vient ta fête, & tout ça comme ſi
„ je me frappois la tête contre un mur.
„ Voi-tu, ça n'eſt ni biau ni honnête,

„ de n'aimer pas les gens qui nous aimont.

CHARLOTTE.

„ Mais, mon Guieu, je t'aime aussi.

PIERROT.

„ Oüi, tu m'aimes d'une belle déguai-
„ ne.

CHARLOTTE.

„ Quement veux-tu donc qu'on fasse ?

PIERROT.

„ Je veux que l'en fasse comme l'en fait
„ quand l'en aime comme il faut ?

CHARLOTTE.

„ Ne t'aimai-je pas aussi comme il faut ?

PIERROT.

„ Non, quand ça est, ça se voit, &
„ l'en fait mille petites singeries aux par-
„ sonnes, quand on les aime du bon du
„ cœur. Regarde la grosse Thomasse,
„ comme elle est assotée du jeune Robain,
„ elle est toujou autour de ly à l'agacer,
„ & ne le laisse jamais en repos. Toujou
„ al ly fait queuque niche, ou ly baille
„ queuque taloche en passant, & l'autre
„ jour qu'il étoit assis sur un escabiau, al
„ fut le tirer de dessous ly, & le fit choir
„ tout de son long par tarre. Jarny, vlà

„ où l'en voit les gens qui aimont ; mais
„ toi, tu ne me dis jamais mot, t'es tou-
„ jou là comme eune vray ſouche de bois,
„ & je paſſerois ving fois devant toy que
„ tu ne te groüillerois pas pour me bailler
„ le moindre coup, ou me dire la moin-
„ dre choſe. Ventrequenne, c'a n'eſt pas
„ bian, après tout, & t'es trop fréde pour
„ les gens.

CHARLOTTE.

„ Que veux-tu que j'y faſſe ? c'eſt mon
„ himeur, & je ne me pis refondre.

PIERROT.

„ Ignia himeur qui quienne, quand en
„ a de l'amiquié pour les parſonnes, l'an
„ en baille toujou queuque petite ſigni-
„ fiance.

On ſçait combien les Bergers de M. de Fontenelle ont d'eſprit, & combien ils penſent délicatement ; ils diſent cependant ſur cet article les mêmes choſes que Pierrot tâche de faire entendre dans ſon patois ruſtique. Tant il eſt vrai que les paſſions donnent les mêmes ſenſations au Courtiſan le plus poli & au Manant le plus groſſier, & que c'eſt par l'expreſſion ſeule qu'elles ſe

différencient dans ces deux eſpéces d'hommes.

Ecoutons parler la jeune Iris à ſon cher Tirſis dans la neuviéme Eglogue du brillant Paſteur de Neuſtrie.

Croyez-vous que pour être & fidelle & ſincere ;
On en trouve toujours autant dans ſa Bergere ?
Damon y gagneroit , nous ſommes tous témoins
Combien à Timarette il a plû par ſes ſoins.
L'autre jour cependant elle vint par derriere
Au fier & beau Thamire ôter ſa pannetiere ,
Damon étoit préſent , elle ne lui dit rien.
Pour moi de leurs amours je n'augurai pas bien ,
Ces tours-là ne ſe font qu'au Berger que l'on aime ,
Vous vous plaindriez bien , ſi j'en uſois de même.
On croit que Liſidor a lieu d'être content ,
J'ai vû pourtant Alphiſe , elle qui l'aime tant ,
A qui Daphnis mettoit ſes longs cheveux en treſſe;
La belle avoit un air de langueur , de pareſſe :
Au contraire , Daphnis d'un air vif , animé ,
S'acquittoit d'un emploi dont il étoit charmé ;
Alphiſe en ce moment rougit d'être ſurpriſe ,
Et je rougis auſſi d'avoir ſurpris Alphiſe.

Timarette arrachant par derriere la Pannetiere au fier & beau Thamire , reſſemble

bien à la grosse Thomasse, faisant choir tout de son long par tarre le jeune Robain.

C'est ainsi que les grands génies saisissant toujours ce qu'il y a de beau & de vrai dans la Nature, doivent presque nécessairement se rencontrer en quelque endroit, lorsqu'ils s'exercent sur les mêmes sujets.

Regnard marche à côté de Moliere d'un pas presque égal. Il a aussi bien que lui la gloire d'avoir surpassé Plaute en l'imitant. Je veux parler de l'agréable & plaisante Comédie des Menechmes.

Il s'agit dans cette Piéce de deux freres jumeaux tellement ressemblans, que les personnes les plus accoutumées à les voir, les auroient aisément confondus; leurs caracteres étoient aussi différens que leur taille & leur visage étoient semblables.

Menechme est un gros brutal, sans mœurs, sans sentimens, sans politesse, sans usage du monde.

Le Chevalier est un homme doux, poli, aimable & fort aimé des Dames.

Menechme arrivé depuis peu de Peronne à Paris pour épouser la fille d'un riche Bourgeois nommé Démophon, est pris pour son frere par tous ceux qui le connoissent; il se voit assailli d'une troupe de créanciers ausquels il n'a jamais eû affaire; tantôt c'est

un Marchand qui a obtenu une Sentence par corps contre lui; tantôt c'eſt un Marquis Gaſcon qui vient lui redemander cent Louis, & qui veut lui faire mettre l'épée à la main, parce qu'il nie la dette. Tantôt c'eſt une femme amoureuſe de ſon frere, qui l'attend à dîner, & qui, ſurpriſe de ce qu'il n'arrive pas, vient l'avertir que tout eſt prêt, & le prier d'entrer.

Cette Scéne ſe trouve dans Plaute. Il faut voir de quelle maniere elle a été traitée par ces deux grands Auteurs Comiques.

Commençons par la Scéne de Plaute.

EROTIE à *Menechme.*

„ Je ſuis fort ſurpriſe, mon cher cœur, „ que vous demeuriez dans la rue, quand „ ma porte vous eſt ouverte encore plus li„ brement que la vôtre, puiſque ma mai„ ſon eſt à vous. Tout eſt prêt, comme „ vous le ſouhaitez & comme vous l'avez „ commandé; rien ne doit vous empêcher „ d'entrer, le dîner vous attend chez moi „ ſelon vos ordres, vous pouvez vous aller „ mettre à table quand il vous plaira.

MENECHME.

„ A qui parle cette femme?

EROTIE.

„ A vous, mon cher.

MENECHME.

„ Qu'y a-t'il jamais eû, & qu'y a-t'il
„ encore de commun entre nous ?

EROTIE.

„ Par Pollux ! n'êtes-vous pas celui que
„ Venus veut que je préfere à tout autre,
„ & ne le méritez-vous pas bien ?

MENECHME.

„ Par ma foi, cette femme eſt yvre, ou
„ inſenſée, pour parler à un inconnu auſſi
„ familierement qu'elle fait.

EROTIE.

„ Allons, mon cher Menechme, entrez,
„ je vous prie, vous ferez mieux dans la
„ maiſon qu'ici.

MENECHME.

„ Par ma foi cette femme ſçait parfai-
„ tement bien mon nom. Je ne puis reve-
„ nir de la ſurpriſe que tout ceci me cauſe.

EROTIE.

„ Entrons, & mettons-nous à table.

MENECHME.

„ Vous me faites bien de la grace,
„ mais je vous ſuis fort obligé.

EROTIE.

„ Pourquoi donc avez-vous commandé
„ dès le matin que je vous fasse préparer
„ à dîner ?

MENECHME.

„ Moi, j'ai commandé cela ?

EROTIE.

„ Oüi sans doute, pour vous & pour
„ votre ami Penicule.

MENECHME.

„ Quel est-il ce *Penicule ? sert-il à dé-*
„ *croter les souliers ?*

EROTIE.

„ C'est cet homme qui est venu chez
„ moi avec vous tantôt.

MENECHME.

„ Que dites-vous là ? je suis venu chez
„ vous tantôt, moi ? êtes-vous folle ? elle
„ rêve cette femme, elle dort debout.

EROTIE.

„ Quel plaisir prenez-vous à vous jouer
„ de moi, & à nier ce que vous avez
„ fait ?

MENECHME.

„ Dites donc ce que j'ai fait, & que je nie?

Erotie.

„ Cessez, je vous prie, de railler, & en-
„ trez avec moi céans.

Menechme.

„ Je ne sçais à qui vous en voulez,
„ Mademoiselle, vous me prenez pour un
„ autre.

Il n'y a presque rien de plaisant dans tout ce Dialogue que la situation.

La Scéne de Regnard au contraire est assaisonnée de plusieurs plaisanteries agréables que la grossiereté de Menechme, & la conjoncture bizarre où il se trouve, font éclorre naturellement.

Araminte (*c'est le nom de l'Amante du* Chevalier Menechme) rencontrant le frere du Chevalier, lui adresse ce doux *langage.*

Tandis que de vous voir je meurs d'impatience,
Vous temoignez, Monsieur, bien de l'indifférence.
Le diner vous attend, & vous sçavez, je crois,
Que je n'ai de plaisir que lorsque je vous vois.

Menechme.

En vérité, Madame, il faut que je vous dise....
Que je suis fort surpris.... & que dans ma surprise....

Je trouve ſurprenant.... je ne m'attendois pas
A voir ce que je vois .... car enfin vos appas ,
Quoiqu'un peu ..... dérangés ..... pourroient bien me confondre ,
Si d'ailleurs .... par ma foi je ne ſçais que répondre.

ARAMINTE.

Le trouble où je vous vois , ce noir déguiſement
Ne m'annonce-t'il point de triſte évenement ?

(*Menechme portoit le deüil d'un Oncle dont il venoit recueillir la ſucceſſion.*)

Vous eſt-il arrivé quelque mauvaiſe affaire ?
Parlez , mon cher enfant , daignez ne me rien taire.
Vous êtes-vous battu ?

MENECHME.

Jamais je ne me bats.

ARAMINTE.

Tout mon bien eſt à vous & ne l'épargnez pas.
Quand on s'aime & qu'on a pour but de chaſtes chaînes ,
Tout le bien & le mal , les plaiſirs & les peines ,
Tout entre deux amans doit ne devenir qu'un.
Il faut mettre nos maux & nos biens en commun ;
Et je veux avec vous courir même fortune.

MENECHME.

Je vous ſuis obligé de vous voir ſi commune.

Mais je n'userai point de la communauté,
Que vous m'offrez, Madame, avec tant de bonté.

A R A M I N T E.

Mais je ne comprens point quels discours sont les vôtres.

F I N E T T E.

Bon, Madame, il m'en a tantôt tenu bien d'autres.

(Elle étoit venue d'abord de la part d'Araminte, avertir Menechme qu'on l'attendoit, & elle s'étoit adressée, comme sa Maîtresse, à *celui-ci*, croyant s'adresser au *Chevalier.*)

V A L E N T I N.

Dans ses discours par fois il est impertinent.

A R A M I N T E.

Entrons donc pour dîner.

M E N E C H M E.

Je ne puis maintenant.
J'ai quelque affaire ailleurs.

A R A M I N T E.

J'ai tort de vous contraindre;
Mais de votre froideur j'ai sujet de tout craindre.

M E N E C H M E.

Quel diantre de discours! passez, & laissez-nous.
Je n'ai jamais senti ni froid ni chaud pour vous.

FINETTE.

Hé bien ! peut-on plus loin porter l'impertinence ?
Ferme, Monſieur, ici pouſſez bien l'inſolence ;
Mais ma foi, ſi jamais chez nous vous revenez,
Je vous fais de la porte un maſque ſur le nez.

MENECHME.

Quand j'irai, je conſens pour punir ma folie,
Que la porte ſur moi ſe briſe & m'eſtropie.

ARAMINTE.

Mais d'où venez-vous donc ? ne me déguiſez rien.

MENECHME.

Vous feignez l'ignorer, mais vous le ſçavez bien ;
N'avez-vous pas *tantôt envoyé voir* au Coche
Qui je ſuis, d'où je viens, où je vais ?

ARAMINTE.

Quel reproche !
Et de quel Coche ici me voulez-vous parler !

MENECHME.

Du Coche le plus rude où mortel puiſſe aller ;
Et je ne penſe pas que de Paris à Rome,
Un autre, tel qu'il ſoit, cahote mieux ſon homme.

ARAMINTE.

Finette, il perd l'eſprit.

FINETTE.

Il ne perd pas beaucoup ;
Il faut aſſurément qu'il ait bû trop d'un coup :
C'eſt le vin qui le porte à ces extravagances.

MENECH-

MENECHME.

Je ſuis las à la fin de tant d'impertinences ;
Des ſoins plus importans me mettent en ſouci :
C'eſt pour les terminer que l'on me voit ici ,
Et non pas pour dîner avec des créatures ,
Qui viennent, comme vous, chercher des avantures.

ARAMINTE.

Des Créatures ! Ciel ! quels termes ſont-ce là !

FINETTE.

Des Créatures , nous ! Ah ! Madame , voilà
Les deux plus grands fripons . . . . . ſi vous m'en voulez croire ,
Frottons-les , comme il faut , pour venger notre gloire.

MENECHME.

Doucement , s'il vous plait , moderez votre ardeur.

FINETTE.

Je ne me ſuis jamais ſenti plus de vigueur.
J'aurai ſoin du Valet , n'épargnez pas le Maître.

VALENTIN.

De tout ce différend je ne veux rien connoître ,
Et je ne prétens point me battre contre toi.
Si l'on vous brutaliſe , eſt-ce ma faute à moi ?

ARAMINTE.

Que je ſuis malheureuſe , & quelle eſt ma foibleſſe ,

D'avoir à cet ingrat déclaré ma tendresse !
Finette, tu le sçais, rien ne te fût caché.

FINETTE.

Perfide, scélérat, ton cœur n'est point touché ?

MENECHME.

Là, là, consolez-vous. Si cet amour extrême
Est venu promptement, il passera de même.

ARAMINTE.

Va, n'attends plus de moi que haine & que rigueurs.

(Elle s'en va.)

MENECHME.

Bon ! je me passerai fort bien de vos faveurs.

Regnard est l'Auteur de plusieurs Piéces où l'on reconnoît ce bon goût de plaisanterie, ce caractere vraiment comique, auquel on s'attachoit autrefois, & que l'on a trop négligé depuis.

Moliere lui-même n'eût point désavoué le Joueur, les Menechmes, le Distrait, Démocrite à la Cour, &c.

Un Auteur de Comédies ne sçauroit trop bien connoître les hommes, ni avoir trop d'usage du monde, ni trop s'attacher à la Nature. Le talent ne suffit pas. Le plus habile Peintre ne peut former des traits qu'il ne connoît point.

Un ridicule absolument idéal, quelques

plaiſanteries qu'il puiſſe fournir, ſeroit peu propre à faire une bonne Comédie. Je crois cependant qu'il eſt permis d'outrer un peu les caracteres, pour les rendre plus frappans, mais cela demande à être ménagé avec une précaution extrême.

Ainſi l'on ne peut diſconvenir qu'Harpagon dans Moliere, ne ſoit un peu plus avare que tous les autres Harpagons répandus dans le monde, & que M. Jourdain ne ſoit un peu plus ſot que la plûpart des Bourgeois qui veulent s'ériger en grands Seigneurs; mais la manie de l'un & de l'autre eſt *réelle*. Harpagon & M. Jourdain ſont les copies fidelles d'une infinité d'originaux paſſés & préſens; il n'y a de différence que du plus au moins.

Je n'entreprendrai point de décider s'il eſt plus aiſé de réuſſir dans le genre Tragique que dans le genre Comique. C'eſt une fameuſe queſtion mille fois propoſée & toujours indéciſe. Il me ſemble ſeulement qu'on peut trouver mille Poëtes capables de faire des Tragédies médiocrement bonnes, (j'entends par des Tragédies médiocrement bonnes, des Piéces telles, par exemple, que le Phocion ou l'Adrien de M. de Campiſtron,) & qu'on en trouveroit beaucoup moins qui fuſſent capables de

de nous donner des Comédies, telles que la plûpart de celles de Dancourt, de M. Brueys, de M. de Pallaprat, &c.

La raiſon en eſt, à mon ſens, aſſez évidente. C'eſt qu'il faut beaucoup mieux connoître les hommes, pour bien jouer leurs innombrables & divers ridicules, que pour peindre leurs paſſions, qui ſont preſque toujours les mêmes; en un mot, il faut plus de génie pour la Tragédie, & plus d'expérience pour la Comédie.

Il importe peu,après tout,que cette queſtion ſoit décidée ou non. La facilité où la difficulté n'eſt point le motif qui doit déterminer à embraſſer ou l'un ou l'autre genre; c'eſt ſon goût, c'eſt ſon talent particulier qu'il faut conſulter; c'eſt cette diſpoſition naturelle, ce penchant preſque invincible qui entraîne un homme vers un objet plutôt que vers tous les autres.

Le Génie eſt le guide qu'il faut ſuivre, & qui ne trompe preſque jamais, pourvû qu'on s'y livre avec ſageſſe; il n'attend pas qu'on le cherche, il ne manque gueres à venir s'offrir de lui-même. Peu de gens reſſemblent au grand Corneille, qui ayant long-tems ignoré ſon talent, s'exerça d'abord dans le genre Comique, pour lequel il croyoit être né, & qui ne reconnut que

par hasard combien son vaste & rare génie étoit capable d'enfanter des chefs-d'œuvre dans le genre opposé.

Voici les devoirs que M. Boileau prescrit aux Poëtes Comiques.

Que la Nature donc soit votre étude unique,
Auteurs, qui prétendez aux honneurs du Comique.
Quiconque voit bien l'homme, & d'un esprit profond,
De tant de cœurs cachés a pénétré le fond,
Qui sçait bien ce que c'est qu'un prodigue, un avare,
Un honnête-homme, un fat, un jaloux, un bizarre,
Sur une Scéne heureuse il peut les étaler,
Et les faire à nos yeux vivre, agir & parler.
Présentez-en par tout les images naïves:
Que chacun y soit peint des couleurs les plus vives.

. . . .

Etudiez la Cour & connoissez la Ville;
L'un & l'autre est toujours en modéles fertile.

Il faut aussi étudier avec soin les caractéres & les mœurs des différens âges.

Heureux celui qui ſçait plaiſanter à propos & avec bienſéance. Les mauſſades bouffonneries n'amuſent que le vil peuple.

Aux dépens du bon ſens gardez de plaiſanter,
Jamais de la Nature il ne faut s'écarter.

. . . .

. . . .

J'aime ſur le Théâtre un agréable Auteur,
Qui ſans ſe diffamer aux yeux du Spectateur,
Plaît par la raiſon ſeule, & jamais ne la choque.
Mais pour un faux plaiſant à groſſiere équivoque;
Qui pour me divertir, n'a que la ſaleté;
Qu'il s'en aille, s'il veut, ſur deux treteaux monté,
Amuſant le Pont-neuf de ſes ſornettes fades,
Aux Laquais aſſemblés jouer ſes maſcarades.

Quand on ſe *donne la licence de lâcher* quelque trait malin, on doit l'envelopper adroitement dans un tour de phraſe ingénieux, à travers lequel il ſe faſſe ſentir ſans bleſſer perſonne.

Je n'ai vû nulle part un de ces traits plus finement décoché que dans la Metromanie de M. Piron.

M. Baliveau oncle du Metromane lui propoſe de lui acheter quelque Charge de

Judicature. Damis qui ne veut que faire des Vers, le refuse.

Voici les raisons qu'il allégue de son refus.

L'esprit est généreux, mais le cœur est fragile.
Qu'un Juge incorruptible est un homme étonnant!
Du Guerrier le mérite est sans doute éminent:
Mais presque tout consiste au mépris de la vie.
Et de servir son Roi la glorieuse envie,
L'espérance, l'exemple, un je ne sçais quel prix;
L'horreur du mépris même inspire ce mépris;
Mais avoir à braver le soûrire ou les larmes
D'une Solliciteuse aimable & sous les armes!
Tout sensible, tout homme enfin que vous soyez;
Sans oser être émû, la voir presque à vos pieds:
Jusqu'à la cruauté pousser le Stoïcisme!
Je ne me sens point fait pour un tel Héroïsme,
De tous nos Magistrats la vertu me confond,
Et je ne conçois pas comment ces Messieurs font.

Que cela est ingénieux & délicat!

Le Juge Perrin Dandin dans la Comédie des Plaideurs, dit à Chicanneau.

Avez-vous eû le soin de voir mon Sécrétaire?
Allez lui demander si je sçais votre affaire.

Ce trait est moins délicat que le premier, mais il est plus plaisant.

Par rapport à la conſtruction mécanique de la Comédie, les régles ſont à peu-près les mêmes que pour la Tragédie, il faut que l'intrigue ſoit claire & intéreſſante & le dénouement naturel ; je remarquerai que le nombre des Actes ne paroît point fixé pour la Comédie ; nous en voyons beaucoup en un ſeul Acte, beaucoup en trois, beaucoup en cinq, au lieu qu'il y a fort peu de Tragédies qui n'ayent exactement leurs cinq Actes.

Cependant, comme je l'ai déja dit, je ne crois pas que de l'obſervation ou de l'inobſervation de cette régle puiſſe dépendre le ſuccès heureux ou malheureux d'une Piéce.

Le ſtyle de la Comédie doit être tout ſimple & tout uni, puiſqu'il eſt queſtion d'imiter ce qu'on voit & ce qu'on entend tous les jours dans les compagnies & dans les converſations du monde. Des plaiſanteries fines & délicates, de petits traits malins, ſans être mordans, un enjouement folâtre ſans extravagance, des ſaillies vives & frappantes par une ingénieuſe naïveté ; voilà les ſeuls ornemens qui conviennent à la joyeuſe Thalie.

Les tirades pompeuſes, les figures ſublimes, les mouvemens pathétiques ne ſont point

point du tout de ſon goût. Quelquefois cependant la Comédie éleve ſa voix ; mais c'eſt toujours d'une maniere proportionnée à ſon caractere.

Les Critiques ſages & judicieux qui ont écrit ſur les *Mœurs* des *Anglois* & ſur leur Théâtre, nous apprennent que cette Nation a de très-bons *Auteurs Comiques*, qui ont excellé ſur-tout dans la peinture vive & naturelle des vices & des ridicules, auſſi peu rares ſans doute en Angleterre que par tout ailleurs.

Le goût comique des *Anglois* differe du nôtre en quelques points ; ils aiment, par exemple, les intrigues fortement nouées & même un peu compliquées, ils ne veulent point appercevoir du premier coup-d'œil le bout des choſes ; pour nous, nous demandons principalement une grande ſimplicité de ſujet, & une grande clarté dans l'intrigue, le moindre embarras, la plus légere difficulté nous fatigue & nous rebute.

Il n'en eſt pas ainſi des Anglois : ils aiment au contraire à rencontrer des obſtacles ; il faut pour leur plaire captiver leur attention, une intrigue trop aiſée à concevoir les relâche & les diſſipe. Ce raffinement ſur le plaiſir eſt, à mon gré, une preuve de goût.

Leurs plaiſanteries ſont ordinairement fort nobles & fort délicates, elles dégénerent rarement en bouffonneries ; ils peuvent avoir auſſi-bien que nous leurs farceurs & leurs mauvais plaiſans ; mais ce n'eſt pas d'eux qu'il eſt ici queſtion.

Je devrois peut être, pour prouver tout ce que je viens de dire, donner quelques morceaux des meilleures Comédies Angloiſes, telles qu'elles ont été traduites par d'illuſtres Maîtres ; mais ſuivant la judicieuſe remarque d'un homme dont nous devons reſpecter les oracles en matiere de goût, on ne rit point dans une traduction. Pour moi j'en ſuis très-perſuadé. Je penſe qu'il n'y a que les traits originaux qui ſoient véritablement plaiſans.

„ La bonne Comédie, ajoute le même
„ Auteur, eſt la peinture parlante des ridi-
„ cules d'une Nation, & ſi vous ne con-
„ noîſſez pas la Nation à fonds, vous ne
„ pouvez juger de la peinture.

Tout cela eſt vrai. Je crois cependant qu'il faudroit diſtinguer deux ſortes de ridicules ; les uns dépendent des uſages particuliers établis dans les differens Pays, & ne peuvent être joués que dans ces Pays

où ils sont de vrais ridicules ; les autres sont les effets de certaines passions ; ceux-là forment les caracteres généraux qui n'appartiennent pas plus à Paris qu'à Londres, ni à l'Europe qu'à l'Asie.

Ainsi Harpagon dans tous les Pays du monde sera toujours Harpagon ; en quelque lieu qu'il se trouve placé, ses domestiques, ses enfans lui seront toujours suspects : par-tout il enterrera de l'argent, il voudra marier sa fille à un veau d'or, s'il en trouve qui consente de la prendre sans dot, parce qu'un avare est toujours dénaturé, & que l'avarice n'étant que le coupable excès d'une passion très-naturelle dont tous les hommes ont en eux le principe, il faut qu'elle produise par-tout à-peu-près les mêmes effets.

Aussi cette Comédie de l'Avare a-t'elle été autant applaudie à Londres dans la traduction de M. *Fielding*, qu'elle l'avoit été à Paris ; il est vrai que l'Auteur a eu la précaution de l'habiller à l'Angloise, & de la charger autant qu'il a pû de plusieurs incidens nouveaux pour en rendre l'intrigue plus composée.

Le dénouement romanesque de l'Avare François lui déplaisoit, il l'a changé, & en a substitué un autre si heureux, si naturel,

si habilement tiré du caractere même de l'Avare, qu'on peut assûrer que la Piéce de Moliere seroit accomplie de tout point, si son Auteur s'étoit avisé de ce dénouement.

Le voici.

Mariane sur quelque léger sujet de mécontentement qu'elle croit que son Amant, (fils de l'Avare) lui a donné, fait semblant dans son dépit, de vouloir épouser l'Avare; elle va jusqu'à conclure avec lui entierement, & elle en tire un dédit de cent mille francs. Voilà son Amant au désespoir. Mais le dessein de Mariane n'étoit que de l'effrayer; quand elle crût l'avoir assez éprouvé, elle jugea qu'il étoit tems de détruire son funeste ouvrage.

Voici comme elle s'y prit.

Le jour destiné pour les fiançailles, elle fait éclater aux yeux de l'Avare un goût démesuré pour le luxe & la magnificence; elle fait une dépense effroyable en habits, bijoux, &c. Elle fait appeller chez l'Avare tous les Marchands de la Ville, & s'engage avec eux pour quelque chose; elle prodigue l'or & l'argent de tous côtés. L'Avare se fâche très-sérieusement & l'accable de

reproches amers ; elle lui répond fiérement que ce n'eſt là qu'un foible eſſai de ſa conduite future, & qu'elle prétend bien mener un train encore plus brillant tout le reſte de ſa vie.

Mille créanciers ſuppoſés viennent de toutes parts lui demander des ſommes conſidérables que le nouvel Epoux ſera obligé de payer ſuivant les Loix de l'Angleterre. Quelle déſolation ! dans quel gouffre de maux ce malheureux époux alloit-il ſe plonger ! tout contribuoit à le porter au déſeſpoir ; *outre cette étrange profuſion* , on *lui a encore volé ſa chere Caſſette*, comme dans Moliere.

Enfin dans le trouble mortel dont il ſe ſent agité, il ne cherche plus qu'à ſe défaire à quelque prix que ce puiſſe être, de cette *déteſtable Mariane qu'il regarde* comme une furie vomie de l'Enfer pour le tourmenter.

Afin de recouvrer ſon argent qu'on lui offre à cette condition, il conſent qu'elle *épouſe ſon fils*, il lui abandonne même, quoiqu'avec douleur, *les cent mille* francs de dédit qu'il regarde comme une perte légere, en comparaiſon de ce qu'il croit ſauver en ſe délivrant de ce monſtre ; cette ſomme ſert à l'établiſſement des jeunes époux.

Mais que devient la fille d'Harpagon ? elle a un amant fidele qui l'épouse sans rien demander au Pere de sa Maîtresse, parcequ'il est assez riche & assez patient pour attendre tranquillement la mort de ce dragon. Ainsi tout le monde est content.

Ce dénouement, aujourd'hui qu'il est inventé, me paroît si naturel, que je suis surpris qu'il ait pû échapper à Moliere, & que ce célébre Auteur ait été faire un effort fatiguant d'imagination, pour coudre aux Scénes les plus plaisantes & les plus ingénieuses, une Piéce qui leur est aussi mal assortie que la triste & romanesque reconnoissance du bon Anselme avec ses enfans.

Voici deux Scénes qui serviront à donner une idée du Style Comique des Auteurs Anglois.

ACTE PREMIER.

SCENE III.

FREDERIC, HARRIETTE.

(Ce sont les noms du Fils & de la Fille d'Harpagon.)

FREDERIC.

„ Bon jour, chere sœur. Que j'ai de

„ joie de vous trouver ſeule ! j'ai un ſecret
„ ſi extraordinaire à vous communiquer,
„ que je meurs d'envie de vous l'apprendre.

HARRIETTE.

„ Vous ſçavez qu'on ne riſque rien à me
„ faire une confidence.

FREDERIC.

„ Je ſçais que vous êtes la diſcrétion
„ même, mais c'eſt un ſecret d'une telle
„ importance......

HARRIETTE.

„ *S'il l'étoit moins, il ne vaudroit pas*
„ la peine de le dire.

FREDERIC.

„ Ni celle de le redire, n'eſt-ce pas ?
„ mais enfin c'eſt un ſecret dont vous ne
„ *vous douteriez jamais.* Un ſecret.....
„ je vous donne dix ans pour le deviner.
„ Je ſuis...... vous allez rire comme
„ une folle. Je ſuis....... il eſt impoſſi-
„ ble de vous le dire. En un mot, je ſuis
„ *amoureux.*

HARRIETTE.

„ Amoureux !

FREDERIC.

„ A la folie, à la fureur. Si amoureux,

„ que si je ne vois pas bientôt un peu plus
„ de jour à l'espérance, je suis mort dans
„ vingt-quatre heures.

HARRIETTE.

„ Voilà une étrange maladie. Eh y a-
„ t'il long-tems, s'il vous plaît, que cela
„ dure? ou bien seroit-il possible que cela
„ fut venu tout d'un coup.

FREDERIC.

„ Non, non, mon mal n'est pas né d'au-
„ jourd'hui, il se nourrit depuis long-tems
„ dans le fond de mon cœur; il s'est accrû
„ prodigieusement ces dernieres semaines.
„ Je l'ai étouffé aussi long-tems que je l'ai
„ pû; mais il est à présent à sa crise, & si
„ j'ai le malheur de ne pas obtenir maMaî-
„ tresse, comptez que vous n'avez plus de
„ frere.

HARRIETTE.

„ *Mais qui est-elle donc cette Maîtresse?*
„ car vous avez si bien réussi à vous dégui-
„ ser, que je ne vois pas même où tour-
„ ner mes conjectures.

FREDERIC.

„ Je vous dirai premierement que c'est
„ une coquette insupportable.

HARRIETTE.

„ Fort-bien. Voilà une description qui

„ ne me rend guere plus ſçavante. Il y a
„ tant de femmes qui lui ſont ſemblables
„ de ce côté-là, que c'eſt à peu-près com-
„ me ſi vous m'aviez appris de quelle cou-
„ leur eſt ſon teint.

Voilà déja un trait de ſatyre qui n'eſt pas mal fort.

FREDERIC.

„ Elle n'a point d'autre occupation que
„ le jeu.

HARRIETTE.

„ Vous n'y penſez pas de vouloir me la
„ faire connoître par des traits ſi généraux.
„ J'aimerois autant que vous me diſiez que
„ c'eſt une femme, & quelle demeure à
„ *Londres*.

FREDERIC.

„ Son bien eſt des plus médiocres.

HARRIETTE.

„ C'eſt faire un joli portrait de ſes char-
„ mes.

FREDERIC.

„ Oh ! ma chere ſœur, ce n'eſt que le
„ revers de la médaille ; ſi vous la tournez
„ du bon côté, vous verrez l'eſprit, la

„ beauté, les agrémens, la politesse, en un
„ mot, vous verrez Mariane.

HARRIETTE.

„ Ha ha ha ha! Dans le fonds, mon
„ frere, vous vous êtes fort bien adressé;
„ mais en supposant que vous puissiez ve-
„ nir à bout d'une fille comme elle, vous
„ devez être bien assûré que vous ne ga-
„ gnerez jamais rien sur l'esprit de mon
„ Pere, & s'il vous déshérite, jugez quelle
„ figure peut faire un homme sans bien avec
„ une femme de ce caractere.

FREDERIC.

„ Je sens comme vous toutes les diffi-
„ cultés, mais il n'y a rien d'impossible à
„ l'Amour, rien du moins n'est impossible
„ à une femme : ainsi, chere sœur, si vous
„ me promettez votre secours, je ne dé-
„ sespere pas de l'avenir, & je vous assure
„ que par reconnoissance pour cette fa-
„ veur......

HARRIETTE.

„ Par reconnoissance pour cette faveur,
„ il dépendra de vous, mon frere, de
„ m'en accorder une qui est à peu-près de
„ même nature.

Pour pouvoir goûter la Scéne suivante;

il faut se souvenir que la Mariane de M. *Fielding*, est bien différente de la Mariane de Moliere ; elle est vaine, capricieuse, acariâtre, en un mot, comme dit Fréderic lui-même (quoique son amant) c'est une coquette insupportable. Ce caractere est beaucoup moins aimable, il est vrai, que celui de la Mariane Françoise ; mais il donne lieu à des Scénes bien agréables.

ACTE III.

SCENE VII.

FREDERIC, MARIANE.

MARIANE.

„ Où va donc ma Mere avec votre „ sœur ?

FREDERIC.

„ Elles ont crû apparemment, Made-„ moiselle, que nous pouvions avoir quel-„ que chose à démêler ensemble, & elles „ *ont eû la bonté* de nous laisser seuls.

MARIANE.

„ Oüi ? Eh bien, Monsieur, comme „ je ne vois pas que nous ayons ensemble „ aucune affaire à démêler, il me paroit

„ que nous ferons fort bien de les suivre.

FREDERIC *l'arrêtant.*

„ Je conviens, belle Mariane, que lorsqu'un amant n'a point d'autres difficultés à surmonter que de la part de sa Maitresse ; elle a raison de faire valoir un peu sa conquête. Mais quand vous me seriez aussi favorable que je puis le souhaiter, mon Pere ne mettroit que trop d'obstacle à notre bonheur. Ainsi c'est dans vous une double cruauté que de me traiter si rigoureusement.

MARIANE.

„ Notre bonheur ? ha ! l'expression est admirable. Hé ! depuis quand, Monsieur, votre bonheur a-t'il tant de relation avec le mien ? je n'avois pas crû jusqu'à présent que le bonheur d'une belle-mere & de son beau-fils eussent quelque chose de commun.

FREDERIC.

„ On appelle cela, Mademoiselle ; jouer la Comédie derriere le rideau. Votre bonté pour mon Pere vient de la même source que votre cruauté pour moi.

MARIANE.

„ Rien de plus modeste, assurément.

„ Sans doute, Monſieur, vous vous imagi-
„ nez que je me contrefais.

FREDERIC.

„ Ma foi, pour confeſſer naturellement
„ la vérité, Mademoiſelle, je me l'ima-
„ gine comme vous le dites. Toute arro-
„ gance à part, je n'apperçois rien dans
„ moi d'aſſez déteſtable pour vous rendre
„ ſourde à tous mes diſcours & à tous mes
„ ſoins. Je ſuis bien ſûr du moins, qu'il n'y
„ a rien d'aſſez charmant dans mon Pere,
„ pour avoir ſçû captiver tout d'un coup le
„ cœur d'une perſonne auſſi raiſonnable que
„ vous.

MARIANE.

„ Et moi, je vous aſſure, Monſieur,
„ que vous vous trompez extrêmement.
„ *De l'argent, de l'argent*, c'eſt le plus
„ grand de tous les charmes; il en dit plus
„ dans une minute que l'amant le plus élo-
„ quent dans un grand nombre d'années.
„ Vous reprocherez à un homme qu'il n'eſt
„ pas jeune, & moi je vous réponds qu'il
„ eſt riche. Il n'eſt pas poli, agréable,
„ beau, ſpirituel; mais il eſt riche. Riche,
„ riche, riche, riche, ce ſeul mot ſert de
„ réponſe à tout ce que vous pourrez ob-
„ jecter contre lui. Et remarquez bien,

„ Monsieur, que si après avoir fait le panégyrique de quelqu'un pendant une heure „ entiere, vous veniez à dire pour conclusion qu'il est pauvre, vous renverseriez d'une seule parole toutes les belles „ choses que vous auriez dites en sa faveur; „ car c'est une maxime établie depuis longtems, que *celui qui est riche*, ne peut „ avoir de vices, & que celui qui est pauvre, ne peut avoir de vertus.

FREDERIC.

„ Non, *non*, *Mademoiselle*, vous „ ne sçauriez *m'en imposer par ces* affreux principes qui sont trop éloignés „ des vrais sentimens de votre cœur : si „ vous sçaviez seulement combien il vous „ sied mal de vous contrefaire, & combien un personnage *si violent* vous défigure, vous y renonceriez *pour toujours*. „ Je parie qu'il n'y a point de femme si „ abandonnée, qui ne réussit mieux à prendre un air aimable, que vous à vous „ couvrir d'un masque odieux. La Nature, en vous formant, a pris soin de faire de vous un composé de vertus sans „ mélange, & l'air en est si bien répandu „ sur votre visage, que tout ce qui n'est „ point aimable, ne sçauroit s'y accorder,

„ ni paroître jamais vous appartenir.

Les graves Eſpagnols réuſſiſſent aſſez mal dans le Comique, dont le vrai goût eſt trop oppoſé à leur caractere.

Le fameux Dom Lope de Vegua, qui peut paſſer pour leur Moliere, eſt ſans doute fort inférieur au notre pour l'ordonnance de ſes Piéces, & pour le talent de plaiſanter agréablement, mais il l'emporte de beaucoup ſur lui pour ſa prodigieuſe fécondité. La fertile plume de cet intariſſable Auteur, a plus enfanté de Comédies elle ſeule, que tous nos bons Poëtes enſemble. On en compte plus de trois cens ſous ſon nom. Son vaſte génie ne connoiſſoit ni régles ni bornes, & ne ſe laſſoit point de produire.

Quelques-unes de ſes Piéces contiennent l'hiſtoire de la vie entiere de ceux qui en ſont les Héros. C'eſt à lui que M. Boileau en veut, lorſqu'il dit :

Un Rimeur ſans péril, de-là les Pirénées,
Sur la Scéne en un jour renferme des années.
Là ſouvent le Héros d'un ſpectacle groſſier,
Enfant au premier Acte eſt barbon au dernier.

Les Comédies de Pierre & de Thomas

Corneille peuvent ſervir à nous donner une idée du Génie Comique des Eſpagnols. Ces Piéces ſont tout-à-fait dans leur goût. Les plaiſanteries & le ſel attique en ſont bannis, & le foible plaiſir qu'elles procurent, conſiſte dans une intrigue galante & purement romaneſque, qui roule ordinairement ſur une lettre interceptée, un enlevement, un amour né par hazard, dont l'objet eſt inconnu, &c. Enfin ce ſont de vrais Romans en vers dialogués.

Quand au ſtyle, en voici un échantillon qu'ils ne déſavoueroient pas, il eſt tiré d'une de leurs meilleures Comédies.

Une certaine Léonore qui attend la nuit avec impatience, pour des raiſons qui lui ſont connues, & dans leſquelles nous n'entrerons pas, s'exprime ainſi en prenant l'air à ſa fenêtre.

„ Jour lent & pareſſeux, pourquoi t'appelle-t'on donc léger ? je ſoupire après „ la fin de ta lumiere, pour voir enfin la „ mienne. Que tes chevaux ceſſent d'aller „ avec tant de lenteur. Hâte-toi d'aller „ baigner tes cheveux blonds dans la mer; „ *ſinon mes yeux en formeront une où tu puiſ-* „ *ſes te noyer.*

Ces idées giganteſques & ces expreſſions hyperbo-

hyperboliques, sont les fleurs ordinaires du style empoulé des Espagnols.

Il me semble encore que notre Théâtre Comique ne nous laisse rien à envier aux autres Peuples voisins ou éloignés, anciens ou contemporains.

SECTION VI.

De la Tragi-Comédie.

Le comique ennemi des soupirs & des pleurs,
N'admet point en ses vers de tragiques douleurs.

TEL étoit le sentiment du célébre Boileau, adopté depuis par plusieurs Critiques éclairés.

On avoit *toujours cru jusqu'à lui*, que les Domaines de Melpomene & de Thalie devoient nécessairement être séparés, il le croyoit lui-même de bonne foi, & malgré l'heureuse expérience du contraire, bien des gens d'un goût respectable osent le croire encore *aujourd'hui. Mais* les plus grands hommes sont-ils *infaillibles?*

Nous avons vû de nos jours naître un genre de Spectacle nouveau, où la Muse Tragique & la Muse Comique se réunissent

pour fournir des plaiſirs plus variés.

Cette nouveauté hardie a eû le ſort de toutes les autres, elle a excité la bile des Cenſeurs, on a ſonné l'allarme ; on a crié à l'erreur, au paradoxe. Les Inventeurs du Syſtême ſe ſont armés pour ſa deffenſe : voilà la guerre allumée ſur le Parnaſſe ; la jalouſie & la malignité, autant que l'envie d'avoir raiſon, ont fait éclorre de part & d'autre divers petits écrits aſſez ingénieux dont le Public a profité, mais qui, (comme on ſe l'imagine bien) n'ont point fait changer d'opinion à ceux que l'eſprit de parti avoit ſaiſis : enfin le réſultat de cette fameuſe querelle eſt, que (ſans rien rabattre de l'admiration qu'on aura toujours pour Moliere) le nouveau ſyſtême, lorſqu'il eſt bien exécuté, eſt fort applaudi de ceux qui ſont aſſez raiſonnables pour voir une Piéce ſans autre diſpoſition que de prendre tous les plaiſirs qu'on voudra ou qu'on pourra leur donner.

Le plus grand ennemi de la Secte Tragi-Comique & le plus capable de lui porter des coups mortels, étoit l'illuſtre Rouſſeau qui a déployé contr'elle les forces redoutables de ſon vigoureux génie.

Ce Poëte accoutumé à ridiculiſer avec force tout ce qui avoit le malheur de lui déplaire, s'exprime ainſi dans ſon Epitre plaintive à Thalie.

Les beaux diſcours, les grands raiſonnemens,
Les lieux communs, & les beaux ſentimens
Furent bannis de ſon joyeux domaine,
Et renvoyés à ſa ſœur Melpomene;
Bref, ſur un Thrône au ſeul rire affecté,
Le rire ſeul eût droit d'être exalté.

C'eſt le même principe que celui de M. Boileau.

Le Poëte continue en s'adreſſant à Thalie.

Ce que je crains, c'eſt ce funeſte guide,
Cet enchanteur de nouveautés avide,
Qui ne penſant qu'à vous aſſaſſiner,
Du grand chemin cherche à vous détourner,
Et vous conduit à votre ſépulture,
Par des ſentiers de fleurs & de verdure.

. . . .

Enfin c'eſt lui qui de vent vous nourrit,
Et qui toujours courant après l'eſprit,
De Malebranche éleve fanatique,
Met en crédit ce jargon dogmatique,
Ces argumens, ces doctes rituels,
Ces entretiens fins & ſpirituels,
Ces ſentimens que la Muſe tragique,
Non ſans raiſon, reclame & revendique;

Et dans lesquels un Auteur Charlatan,
Du cœur humain nous décrit le Roman.
Hé ventrebleu ! Pédagogue infidelle,
Décri-nous-en l'histoire naturelle,
Diroit celui par qui l'homme au Sonnet;
Est renvoyé tout plat au cabinet:
Expose-nous ses délires frivoles,
En actions & non pas en paroles;
Et ne viens plus *m'embroüiller le cerveau*,
De ton sublime aussi triste que beau.
L'art n'est point fait pour tracer des Modéles,
Mais pour fournir des exemples fidéles
Du ridicule & des abus divers,
Où tombe *l'homme en proye à ses travers.*
Quand tel qu'il est, on me l'a fait paroître,
Je me figure assez quel je dois être,
Sans qu'il me faille affliger en public
D'un froid sermon passé par l'alembic;
Loin tout Rimeur enflé de vains passages,
Qui sur lui seul moulant ses personnages,
Veut qu'ils ayent tous autant d'esprit que lui,
Et ne nous peint que soi-même en autrui.

M. Rousseau dans sa poëtique fureur, confond ici deux especes d'ennemis différens; les Partisans précieux du faux bel esprit, & les Sectateurs du Systême Tragi-Comique.

Pour les premiers, on peut les livrer sans

pitié à ses coups, mais les seconds peuvent hardiment en appeller au Tribunal suprême du Public. C'est le seul Juge qui ne soit point recusable.

Ne dissimulons point cependant les objections qu'on a formées contre ce nouveau genre de Comédie. On a prétendu que comme il y regne un mélange de sublime & de plaisant, le passage trop rapide & trop fréquent de la tristesse à la joie, & de la joie à la tristesse, ne laisse goûter parfaitement ni le plaisir de rire, ni le plaisir de pleurer; dans le tems qu'on commence à s'intéresser, à s'attendrir pour les principaux personnages, on se voit arrêté tout d'un coup par des plaisanteries qui nous amusent d'autant moins qu'elles viennent mal-à-propos nous détacher d'un objet qui nous est cher & que nous brûlons de revoir.

On pourroit répondre à cela qu'il n'y a qu'à supposer dans le Poëte un talent égal pour les deux genres opposés, & qu'alors on comprendra qu'il puisse par un effort de l'art, faire goûter également l'un & l'autre plaisir. La difficulté ne consistera plus qu'à trouver un Auteur qui possede ce double génie dans un dégré égal, quoiqu'éminent.

Une autre objection plus forte contre le

nouveau Syſtême, c'eſt qu'il rentre dans l'ancien vice des premiers Poëtes Comiques, de mettre preſque toutes les plaiſanteries dans la bouche des Valets & des Soubrettes, au lieu que les Plaiſans du Théâtre de Moliere, ſont tous les Originaux divers de la Cour & de la Ville.

On peut répondre encore à cela que la Tragi-Comédie (comme on peut voir dans l'Enfant Prodigue) n'exclut point les perſonnages ridicules dont le caractere peut être la ſource d'une infinité de plaiſanteries dans le goût de celles de Moliere.

Ainſi la Tragi-Comédie aura l'avantage de corriger les mœurs en riant, en même tems qu'elle aura la gloire d'élever l'ame par l'expreſſion des grands ſentimens; elle excitera à fuir le vice, en le couvrant de ridicule & de confuſion; elle fera adorer la vertu, en la révêtant de tous ſes attraits.

On pourroit ajouter encore, en faveur des ſérieuſes Comédies modernes, qu'il y a des vices qui ne peuvent être corrigés par le ridicule, parce qu'ils n'ont rien du tout de plaiſant, de quelque côté qu'on les envisage. Ils n'appartiennent point non plus à la Tragédie, parce qu'ils ne produiſent point des effets aſſez terribles, ni aſſez funeſtes;

il falloit donc néceſſairement ou les laiſſer ſans remede, ou inventer un troiſiéme genre, moins triſte que le Tragique, mais plus ſérieux que le Comique ordinaire.

Tout bien conſidéré, quelques fortes objections que l'envie puiſſe propoſer contre le nouveau ſyſtême, ne ſont-elles pas entierement réfutées par les juſtes applaudiſſemens, dont les Loges & le Parterre ne ceſſent d'honorer les ſublimes & intéreſſantes Piéces de M. *Nivelle de la Chauſſée*, le Héros de ce genre, & celles de quelques-uns de ſes ſectateurs ?

M. Greſſet s'eſt auſſi exercé dans le genre Tragi-Comique. Nous avons peu de Piéces auſſi intéreſſantes & auſſi remplies de beautés de détail, que la Tragi-Comédie de *Sidney*. Le triſte & le pathétique y dominent, toute la joie de Thalie fait place à la triſteſſe majeſtueuſe de Melpomene.

L'intrigue de cette Piéce eſt romaneſque & ſinguliere, mais c'eſt une ſingularité qui plaît ; d'ailleurs les ſentimens les plus tendres de l'amour & de l'amitié, les ſituations les plus intéreſſantes, ſoutenues de la verſification la plus noble & la plus brillante, rendent cette Piéce extrêmement agréable.

Il s'agit d'un Seigneur Anglois, Philosophe sombre & mélancolique, à qui son existence est à charge, depuis que par une légereté trop commune parmi les jeunes gens, il a abandonné une amante aussi vertueuse que tendre, pour courir après d'insipides voluptés, qui ne pouvoient remplir le vuide de son cœur, & qui ne porterent dans ce cœur que *trouble & que confusion.*

Rosalie désespérée de l'inconstance de Sydney avoit pris le parti de quitter Londres. On ignoroit ce qu'elle étoit devenue. Ce fut alors que Sydney sentit tout le prix du bien *qu'il avoit perdu; il renonça* aux frivoles & illégitimes *plaisirs, il pleura sin*cérement l'absence de Rosalie, il la fit chercher par tout; mais ne pouvant en apprendre aucune nouvelle, & ne doutant point qu'elle n'eût succombé à sa douleur, il se livra au plus affreux désespoir, & prit le parti de se retirer à la campagne, résolu de se décharger du pénible fardeau de vivre.

Son ami Hamilton combat par les raisons les plus fortes cette étrange résolution. Mais Sydney a pris son parti, rien ne peut l'ébranler, il ose même justifier son funeste projet par des raisonnemens spécieux.

Hamilton qui voit toute sa Philosophie renversée par l'opiniâtre erreur de son ami,

n'a

n'a plus d'espérance qu'en Rosalie dont il lui rappelle le souvenir, l'encourageant à tenter de nouveaux efforts pour la trouver.

Quoi ! cette Rosalie adorée autrefois
Sur ce jour qui vous luit, n'a-t'elle point de droits ?
Sont-ce-là les conseils que l'Amour vous inspire ?
Que ne la cherchez-vous ? sans doute elle respire,
Sans doute vous pourrez la revoir quelque jour.

S Y D N E Y.

Ah ! ne me parlez point d'un malheureux amour.
Je l'ai trop outragé. *Méprisable*, *infidelle*,
Quand *je la reverrois*, suis-je encor digne d'elle,
Et les derniers soûpirs d'un cœur anéanti,
Sont-ils faits pour l'amour qu'autrefois j'ai senti ?
Témoin de mes erreurs, vous n'avez pû comprendre
Comment j'abandonnai l'amante la plus tendre;
Le sçavois-je moi-même ? égaré, vicieux,
Je ne méritois pas ce bonheur vertueux,
Ce cœur fait pour l'honneur, comme pour la tendresse,
Que j'aurois respecté jusques dans sa foiblesse;
Lui promettant ma main, j'avois fixé son cœur;
Je la trompois. Enfin lassé de sa rigueur,
Lassé de sa vertu, j'abandonnai ses charmes,
J'affligeai l'Amour même. Indigne de ses larmes,

Je promenai par tout mes aveugles désirs,
J'aimai sans estimer : triste au sein des plaisirs,
Errant loin de nos bords, j'oubliai Rosalie ;
Elle avoit disparu pleurant ma perfidie ;
Hélas ! peut-être, ami, j'aurai causé sa mort ;
Depuis que je suis las du monde & de mon sort,
Au moment de finir ma vie & mon supplice,
J'ai voulu réparer ma honteuse injustice ;
Pour lui donner mes biens, comme vous sçavez tout,
Je l'ai cherchée à Londre, aux environs, par tout.
Mais depuis plus d'un mois mes recherches sont vaines.

HAMILTON.

Du soin de la trouver, fiez-vous à mes peines.

SYDNEY.

Non, quand je le pourrois, je ne la verrois plus.
Mes sentimens troublés, tous mes sens confondus,
Tout me sépare d'elle, & mon ame éclipsée
De ma fin seule, ami, conserve la pensée.
Je ne voulois sçavoir sa retraite & son sort
Que pour la rendre heureuse au moins après ma mort.

Hamilton ne pouvant pas même obtenir de son inflexible ami, qu'il differât les momens de sa perte, recommande à Dumont Valet de chambre de Sydney, de veiller

ſur ſon Maître, & de ſouſtraire à ſa fureur toute arme meurtriere.

Dans le tems qu'ils s'entretiennent enſemble de la bizarre manie de ce malheureux Seigneur, Roſalie elle-même paroît par une eſpece d'enchantement. La douleur & le déſeſpoir ſont peints ſur ſon viſage, & ſe retracent dans ſes diſcours; Hamilton la conſole & l'encourage en lui apprenant les remords dont Sydney eſt pénétré, & en l'aſſurant qu'il eſt dans la diſpoſition de revenir à elle & de l'épouſer.

Roſalie a peine à comprendre & à croire cet heureux changement; elle apprend au Milord Hamilton par quel hazard elle ſe trouve en ce lieu dans une circonſtance ſi favorable.

Accablée de la perfidie de Sydney, elle étoit venue cacher ſes pleurs & fixer ſon deſtin auprès d'une parente, dans un Château des environs.

Voiſine de ces lieux ſoumis à mon Amant,
J'y venois, malgré moi, rêver inceſſamment;
Tout m'y parloit de lui, tout m'offroit ſon image.
. . . .
. . . .
Après quatre ans entiers d'une vie inconnue;
Quel trouble me ſaiſit, quand j'appris ſa venue!

Pour la derniere fois je voulus lui parler,
Des adieux de l'Amour je voulois l'accabler;
Je ſuccombois ſans doute à ma douleur mortelle,
Si je ne l'euſſe vû que toujours infidelle.

Que ces Vers ſont tendres & touchans! qu'ils préſentent à l'eſprit de douces & de gracieuſes idées!

Rien n'eſt plus beau, à mon gré, que la Scéne de la rencontre de Sydney avec Roſalie; elle eſt ménagée habilement par Hamilton qui vient pour la derniere fois ſonder les ſentimens de Sydney par cet ingénieux détour.

Parlez, ſi Roſalie à votre ame rendue,
Dans ces lieux aujourd'hui s'offroit à votre vûe,
Telle encor qu'elle étoit dans ces heureux momens,
Où vous renouvelliez les plus tendres ſermens;
Senſible à vos remords, oubliant votre offenſe,
Fidelle à ſon amour, malgré votre inconſtance;
Enfin avec ces traits, cette ingénuité,
Cet air intéreſſant qui pare la beauté,
Pourriez-vous réſiſter à l'amour de la vie,
Au charme de revoir une Amante attendrie,
De partager ſes vœux, ſa vie, & ſes tranſports?
. . . .

SYDNEY.

Je rendrois grace au Ciel de l'avoir conservée ;
Vous sçavez mes projets, si je l'eusse trouvée ;
Je recommanderois son bonheur à vos soins,
Mais dans ce même jour, je ne mourrois pas moins.

HAMILTON.

Puisqu'en vain l'amitié vous conseille & vous prie,
L'Amour doit commander. Paroissez, Rosalie.

SYDNEY.

Rosalie !.... est-ce un songe ! en croirai-je mes yeux ?
Vous, Rosalie, ô Ciel ! & dans ces tristes lieux !

Ce coup de Théâtre est fort beau, & la Scéne qui suit est si admirable que je ne me puis dispenser de la transcrire ici toute entiere.

ROSALIE.

Oui, c'est moi qui malgré mon injure & ma peine,
N'ai jamais pû pour vous me résoudre à la haine.
C'est moi qui viens jouir d'un repentir heureux ;
Votre cœur m'appartient, puisqu'il est vertueux......
Mais, que vois-je ? est-ce là l'effet de ma présence ?

On me trompe, Hamilton, ce farouche silence.....

SYDNEY.

Confondu des chagrins que j'ai pû vous causer,
Que répondre, quand tout s'unit pour m'accuser!
Vous daignez oublier mes fureurs, mon caprice;
Puis-je m'en pardonner la cruelle injustice?
Du sort, sans *murmurer*, *je dois subir les coups*.
Je ne méritois pas le bonheur d'être à vous.

ROSALIE.

J'ai pleuré vos erreurs, j'ai plaint votre foiblesse,
Mais mon malheur jamais n'altéra ma tendresse.

SYDNEY.

Ne me regrettez plus. C'est pour votre bonheur,
Qu'à d'autres passions le Ciel livra mon cœur;
L'état que m'apprêtoient mes tristes destinées,
Auroit semé d'ennuis vos plus belles journées;
Le Destin vous devoit des jours pleins de douceur;
Mon triste caractere eût fait votre malheur.

ROSALIE.

L'avez-vous pû penser? quelle injustice extrême!
Est-il quelques malheurs, aimé de ce qu'on aime?
Sensible à vos chagrins, & sans m'en accabler,
Je ne les aurois vû que pour vous consoler.
Si mes soins redoublés, si ma vive tendresse,
N'avoient pû vous guérir d'une sombre tristesse,
Je l'aurois partagée, & sans autres désirs,

J'aurois du monde entier oublié les plaisirs.
Rosalie avec vous ne pouvoit qu'être heureuse.

Quelle tendresse ! quels sentimens ! croire la nature humaine, capable de tant de vertu, n'est-ce pas avoir trop bonne opinion d'elle ? souvent les Poëtes l'embellissent plus *qu'ils ne l'imitent* véritablement.

SYDNEY.

Vous ne connoissez pas ma destinée affreuse ;
Insensible à la vie au milieu de mes jours,
Il m'etoit réservé d'en détester le cours,
De voir pour l'ennui seul renaître mes journées,
Et de marquer moi-même un terme à mes années.

(Il avoit pris du poison.)

ROSALIE.

Que dites-vous, cruel ? quelle aveugle fureur
Vous inspire un dessein qui fait frémir mon cœur ?
Calmez l'état affreux d'une Amante allarmée ;
Vous aimeriez vos jours si j'étois plus aimée ;
Dans le sein des Vertus, dans les nœuds les plus doux,
L'image du bonheur s'offrant encore à vous,
Affranchiroit vos sens d'une langueur mortelle.
Le véritable amour donne une ame nouvelle ;

Sans doute l'union de deux cœurs vertueux,
L'un pour l'autre formés, & l'un par l'autre heureux,
Est faite pour calmer toute aveugle furie,
Pour adoucir les maux, pour embellir la vie.

SYDNEY.

Qu'entens-je ? je pouvois me voir encore heureux !
Quel bandeau tout-à-coup est tombé de mes yeux ?
Tout étoit éclipsé, tout pour moi se ranime,
Et tout dans un moment retombe dans l'abîme !
Quel mêlange accablant de tendresse & d'horreur !
D'un côté Rosalie ! & de l'autre .... ô douleur !
Malheureux ! qu'ai-je fait ? .... fuyez ......

ROSALIE.

De ma tendresse
Voilà donc tout le prix !
à Hamilton.
Vous trompiez ma foiblesse.
Elle veut sortir.

SYDNEY *se jettant aux genoux de Rosalie.*

Non, s'il vous a juré mon sincere retour,
S'il a peint les transports d'un immortel amour,
Il ne vous trompoit pas, ma chere Rosalie ;
Je déteste à vos pieds le crime de ma vie.

Je détefte ces jours où l'erreur enchaînoit
Les fentimens d'un cœur qui vous appartenoit;
Ah! fi par mes fureurs vous fûtes outragée,
Si je fus criminel, vous êtes trop vangée.
L'Amour pour me punir attendoit ce moment.

ROSALIE.

Que dites-vous, *Sydney*? quel trifte égarement?......

SYDNEY.

Je ne dis que trop vrai. Plaignez mon fort funefte;
Au fein de mon bonheur le défefpoir me refte.
L'Amour rallume en vain fes plus tendres tranfports;
Mon cœur n'appartient plus qu'à l'horreur des remords;
Oui, d'une illufion échappée à ma vûe,
Je découvre trop tard l'effrayante étendue.
Quels lieux vous déroboient? quelle aveugle fureur
Egara ma raifon, & combla mon malheur!

ROSALIE.

Laiffons des maux paffés l'image déplorable;
Non, *mon cœur ne fçait plus que vous fûtes coupable*;
Je vous vois tel encor que dans ces jours heureux
Où l'Amour & l'honneur devoient former nos nœuds.
Mais pourquoi me caufer de nouvelles allarmes?

Vous vous troublez ; vos yeux ſe rempliſſent de larmes.

Que tous ces Vers ſont doux & charmans ! il n'y a pas un ſeul trait qui ne porte au cœur, pas un ſeul mot qui ne ſemble fait exprès pour exprimer le ſentiment le plus vif & le plus tendre.

SYDNEY.

Vaine félicité qu'empoiſonne l'horreur !
Oubliez un barbare, indigne du bonheur ;
Je vous revois trop-tard, ma chere Roſalie ;
Je vous perds à jamais ; c'en eſt fait de ma vie :
Je touche en frémiſſant aux bornes de mon ſort ;
Oui, cette nuit me livre au ſommeil de la mort.
Apprenez, déplorez le plus affreux délire ;
Vous m'aviez dit trop vrai, le voile ſe déchire ;
Je ſuis un furieux que l'erreur a conduit,
Que la Terre condamne, & que le Ciel pourſuit.

Il donne à lire à Roſalie une Lettre qu'il avoit autrefois écrite à ſon ami Hamilton. Dans cette Lettre il lui faiſoit part du funeſte projet qu'il avoit formé de ſe donner la mort, & le conjuroit au nom de l'amitié de faire chercher par tout Roſalie, & ſi elle exiſtoit encore, de diſpoſer de tous ſes biens en ſa faveur.

Au défaut de Rosalie, c'étoit Hamilton même qu'il instituoit son Légataire.

Quelques Chicaneurs raffinés ne manqueront pas de regarder Sydney comme un homme bien simple & bien crédule, de compter sur l'exécution de ses dernieres volontés. Hamilton, diront-ils, auroit fait chercher Rosalie, pour la forme, par tout où il auroit été bien sûr de ne la point trouver, & se seroit toujours emparé de la succession de Sydney, de peur qu'elle ne tombât en de mauvaises mains.

Une pareille objection ne peut être proposée que par un esprit bien vulgaire. Les Héros sçavent connoître les Héros, ils sont assurés les uns des autres.

Leur parole est plus sûre
Que les Autels des Dieux entourés du parjure.
Mort de Cesar.

Rosalie effrayée de ce qu'elle vient de lire, s'écrie tendrement :

Que vois-je? ayez pitié de mon cœur allarmé;
Laissez.......

SYDNEY.

Il n'est plus tems, le crime est consommé;

Tout ſecours eſt ſans fruit, toutes plaintes ſont
vaines,
Un poiſon invincible a paſſé dans mes veines.

ROSALIE.

Barbare !

HAMILTON.

Malheureux !

ROSALIE.

Il faut ſauver ſes jours ;
Peut-être en ce malheur il eſt quelque ſecours.

HAMILTON.

Je me charge de tout, comptez ſur moi, j'y vole.
Ne l'abandonnez pas.

(*Il ſort.*)

SYDNEY.

Eſpérance frivole !

ROSALIE.

Etoit-ce donc ainſi, cruel, que vous m'aimiez ?

SYDNEY.

Moi, ſi je vous aimois ? ah ! ſi vous en doutiez ;
Ce ſoupçon me rendroit la mort plus douloureuſe ;
Voyant que ma recherche étoit infructueuſe,
J'ai mépriſé des jours qui n'étoient plus pour vous,
A la mort condamné, j'ai devancé ſes coups ;
J'aurois vû naître au ſein des ennuis & des larmes,
Un nouvel Univers embelli par vos charmes.

(Voilà ce qu'on peut appeller véritablement deux Vers de génie. Il ne s'en eſt peut-être jamais fait de plus beaux.)

Sydney *continue.*

La Vérité trop tard a levé le bandeau,
Pour ne me laisser voir que l'horreur du tombeau;
Soumis à mon Auteur, je devois sur moi-même,
Attendre en l'adorant sa volonté suprême;
Puisqu'il vous conservoit, il vouloit mon bonheur:
J'ai blessé sa puissance, il en punit mon cœur.

Tous ces remords, tout ce deüil, tous ces regrets sont bientôt changés en allégresse par l'arrivée du plaisant Dumont, Valet de Chambre de Sydney, qui vient annoncer à *son Maître*, qu'*il n'est* pas *si* empoisonné qu'*il le pense*, qu'au lieu de la liqueur où étoit le poison, lui qui se doutoit de quelque chose, avoit substitué adroitement une autre liqueur bienfaisante, & que c'étoit cette liqueur que Sydney avoit avalée.

Celui-ci charmé de l'heureuse tromperie de son Valet de Chambre, le remercie de son zele & des jours qu'il lui a conservés pour sa chere Rosalie, à qui il addresse le discours le plus noble & le plus tendre. L'himen suit de près leur heureuse réunion.

Cette Piéce sérieuse, triste, touchante & sublime, n'a rien de Comique que le dé-

nouement de quelques plaiſanteries & Dumont. Faut-il cependant être inſenſible aux admirables beautés qu'elle renferme, ſous prétexte qu'elles ſeroient mieux placées dans une Tragédie, & qu'une Comédie doit ſeulement faire rire ? Cédons plutôt au ſentiment, c'eſt lui qui eſt le pere & l'arbitre du goût; *il eſt bien plus glorieux* de le ſuivre aveuglément, que d'affecter les ſuperbes dédains d'un ſtupide Connoiſſeur qui n'oſe jamais rire ni pleurer, approuver ni blâmer, ſans avoir conſulté Ariſtote.

C'eſt ainſi, *me ſemble, qu'on doit juger* de nos bonnes Comédies modernes. Moliere & Regnard ont ouvert une vaſte & brillante carriere, mais ils l'ont preſque entierement fournie; leurs ſucceſſeurs l'ont abandonnée peut-être par *l'impoſſibilité* de s'y diſtinguer après eux ; *ils* ont fait de nouvelles découvertes, ſources de nouveaux plaiſirs, c'eſt à nous d'en profiter.

Avant ce genre de Tragi-Comédie moderne, né de nos jours *, on donnoit ce

---

* On en apperçoit cependant quelques traces dans l'Eſope à la Cour de M. Bourſault, & dans quelques autres Pieces de divers Auteurs du ſiécle précédent.

nom à des Piéces dont les personnages n'étant ni des Rois ni des Princes, ne laissoient pas cependant d'avoir des Avantures importantes & funestes.

On pourroit le donner aussi à des Piéces écrites d'un style comique & familier, mais où il meurt quelque personnage important ou non important, comme Dom Juan dans le Festin de Pierre qui est écrasé par la foudre en punition de ses crimes & de son impiété.

CHAPITRE V.

Du Poëme Lyrique.

ON comprend sous le nom de Poëmes Lyriques, tous les Ouvrages de Poësie faits pour être chantés. Ainsi une petite Chanson peut être regardée dans son espece, comme un petit Poëme Lyrique, de même qu'une Fable, un petit Conte, un Recit en vers, quel qu'il soit, peut être regardé comme un petit Poëme Epique.

Mais le véritable Poëme Lyrique, le Poëme Lyrique par excellence se réduit à trois espéces ; l'Opera, la Cantate & l'Ode.

SECTION PREMIERE.

De l'Opera.

QUINAUT, qui fut parmi nous le véritable Pere de l'Opera, (quoique cet établiſſement ſoit dû aux ſoins de l'Abbé Perrin) a eu la gloire de le pouſſer au plus haut dégré de perfection où vraiſemblablement il puiſſe parvenir.

Quelques exemples tirés de ſes charmantes Piéces ſuffiront pour faire connoître le caractere de ce genre de *Poëſie.*

Toutes les Régles qui regardent la conſtruction du Poëme Dramatique, conviennent auſſi à l'Opera.

La Verſification la plus douce, la plus coulante, la plus aiſée & la plus naturelle, eſt celle qui convient à ce Poëme. Comme il eſt fait pour flatter l'oreille, il ne s'accommode que de ce qui eſt doux & gracieux; la moindre dureté dans le ſon, le plus leger défaut d'harmonie, s'y peut à peine excuſer en faveur de la plus belle penſée du monde.

Dans le Poëme Dramatique, on peut & on doit même ſacrifier l'expreſſion à la

penſée

pensée ; dans le Poëme Lyrique, il faut quelquefois sacrifier la pensée à l'expression.

L'expression est l'ame de la Lyre,

a dit, je crois, M. de la Chaussée.

Quelle douceur & quel agrément dans cette plainte amoureuse du beau Medor, dans l'Opera de *Roland Furieux* !

Agréables retraites,
L'Amour qui vous a faites
Vous destine aux amans contens.
Je trouble vos douceurs secretes,
Mais dans mon désespoir mes plaintes indiscretes
Ne vous troubleront pas long-tems.
. . . .
. . . .
Fontaine, qui d'une eau si pure
Arrosez ces brillantes fleurs,
En vain votre charmant murmure
Flatte le tourment que j'endure.
Rien ne peut enchanter mes mortelles douleurs ;
Ce que j'aime me fuit, & je fuis tout le monde.
Pourquoi trainer plus loin ma vie & mes malheurs!
Ruisseau, je vais mêler mon sang avec votre onde,
C'est trop peu d'y mêler mes pleurs.

Que les Vers qui ſuivent ſont aimables & coulans !

Quand on vient dans ce bocage,
Peut-on s'empêcher d'aimer ?
Que l'amour ſous cet ombrage
Sçait bien tôt nous déſarmer !
Sans effort il nous engage
Dans les nœuds qu'il veut former.
Quand on vient dans ce bocage,
Peut-on s'empêcher d'aimer ?
Que d'oiſeaux ſous ce feuillage !
Que leur chant nous doit charmer !
Nuit & jour par leur ramage,
Leur amour veut s'exprimer.
Quand on vient dans ce bocage,
Peut-on s'empêcher d'aimer ?

Les refrains placés à propos, forment un effet charmant dans la Poëſie Lyrique. Témoin ce beau monologue d'Armide.

Ah ! ſi la liberté me doit être ravie,
Eſt-ce à toi d'être mon vainqueur !
Trop funeſte ennemi du bonheur de ma vie,
Faut-il que malgré moi tu regnes dans mon cœur ?
Le déſir de ta mort fut ma plus chere envie,
Comment as-tu changé ma colere en langueur ?
En vain de mille amans je me voyois ſuivie.

Aucun n'a fléchi ma rigueur.
Se peut-il que Renaud tienne Armide aſſervie ?

Ah ! ſi la liberté me doit être ravie,
Eſt-ce à toi d'être mon vainqueur ?
Trop funeſte ennemi du bonheur de ma vie ;
Faut-il que malgré moi tu regnes dans mon cœur !

Quoi de plus doux & de plus harmonieux que ces Vers, par leſquels la Nymphe de la Seine exprime l'empreſſement qu'elle a de revoir ſon Roi !

Le Héros que j'attens ne reviendra-t'il pas ?
Serai-je toujours languiſſante
Dans une ſi cruelle attente ?
Le Héros que j'attens ne reviendra-t'il pas ?
On n'entend plus d'oiſeau qui chante ;
On ne voit plus de fleurs qui naiſſent ſous nos pas:
Le Héros que j'attens ne reviendra-t'il pas ?
L'herbe naiſſante
Paroît mourante,
Tout languit avec moi dans ces lieux pleins d'appas ;

Le Héros que j'attens ne reviendra-t'il pas ?
Serai-je toujours languiſſante
Dans une ſi cruelle attente ?
Le Héros que j'attens ne reviendra-t'il pas ?

Rien n'est plus beau & ne forme un coup de Théâtre plus frappant que la Scéne où Armide s'avance un dard à la main pour en percer le cœur du jeune Renaud endormi.

Enfin il est en ma puissance,
Ce fatal ennemi, ce superbe vainqueur.
Le charme du sommeil le livre à ma vengeance.
Je vais percer son invincible cœur;
Par lui tous mes captifs sont sortis d'esclavage.
Qu'il éprouve toute ma rage ....

Elle contemple Renaud, & la physionomie toute charmante de ce jeune Guerrier, désarme sa fureur.

Quel trouble me saisit? qui me fait hésiter!
Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire?
Frappons ..... Ciel! qui peut m'arrêter!
Achevons ...... je frémis! Vengeons-nous .... je soupire!
Est-ce ainsi que je dois me venger aujourd'hui!
Ma colere s'éteint quand j'approche de lui.
Plus je le vois, plus ma fureur est vaine,
Mon bras tremblant se refuse à ma haine.
Ah! quelle cruauté de lui ravir le jour!
A ce jeune Héros tout cede sur la terre.
Qui croiroit qu'il fut né seulement pour la guerre

Il ſemble être fait pour l'amour.
Ne puis-je me venger à moins qu'il ne périſſe ?
Et ne ſuffit-il pas que l'amour le puniſſe ?
Puiſqu'il n'a pû trouver mes yeux aſſez charmans,
Qu'il m'aime au moins par mes enchantemens;
Que s'il ſe peut, je le haïſſe.
Venez, ſecondez mes déſirs,
Démons, transformez-vous en d'aimables Zéphirs,
Je céde à ce Vainqueur, la pitié me ſurmonte;
Cachez ma foibleſſe & ma honte
Dans les plus reculés déſerts.
Volez, conduiſez-nous aux bouts de l'Univers.

On ſent aſſez combien la tendre harmonie de ces Vers doux & veloutés eſt favorable à la Muſique, & combien elle eſt différente de la mâle vigueur des Vers tragiques.

Rarement un excellent Poëte Dramatique réuſſira dans le Lyrique.

La Tragédie demande plutôt de beaux Vers que des Vers bien faits;

L'Opera au contraire veut plutôt des Vers bien faits que de beaux Vers.

J'entends par de beaux Vers, ceux qui expriment un grand ſentiment ou une penſée éclatante.

Des Vers bien faits ſont des Vers limés,

cadencés avec art & meſure, dont tous les termes faits les uns pour les autres, forment des *ſons* enchanteurs qui charment l'oreille & qui font ſur le cœur une douce impreſſion.

L'Opera n'employe que les penſées les plus délicates & que la plus fine fleur du ſentiment. Il n'oublie jamais ſon caractere de *Poëſie douce & inſinuante*, lors même qu'il exprime la fureur & le déſeſpoir.

C'eſt ce qu'on peut voir dans les tranſports que l'infortunée Armide fait éclater lorſque Renaud l'abandonne.

Le perfide Renaud me fuit:
Tout perfide qu'il eſt, mon lâche cœur le ſuit.
Il me laiſſe mourante, il veut que je périſſe.
Je revois à regret la clarté qui me luit;
L'horreur de l'éternelle nuit
Céde à *l'horreur de mon ſupplice.*

Le perfide Renaud me fuit:
Tout perfide qu'il eſt, mon lâche cœur le ſuit.

Quand le Barbare étoit en ma puiſſance,
Que n'ai-je crû la haine & la vengeance!
Que n'ai-je ſuivi leurs tranſports!
Il m'échappe, il s'éloigne, il va quitter ces bords;
Il brave l'enfer & ma rage,

Il eſt déja près du rivage,
Je fais pour m'y traîner d'inutiles efforts.

Traître, attens ..... je le tiens .... je tiens ſon cœur perfide ......
Ah! je l'immole à ma fureur .....
Que dis-je? où ſuis-je? hélas! infortunée Armide!
Où t'emporte une aveugle erreur?
L'eſpoir de la vengeance eſt le ſeul qui me reſte.
Fuyez, plaiſirs, fuyez, perdez tous vos attraits.
Démons, détruiſez ce palais.
Partons, & s'il ſe peut que mon amour funeſte
Demeure enſeveli dans l'ombre pour jamais.

Les Démons détruiſent le Palais enchanté, & Armide part ſur un Char volant.

C'eſt par ce magnifique monologue que finit l'Opera d'Armide, le chef-d'œuvre *du célébre Quinaut*, & du Théâtre Lyrique.

L'injuſtice de M. Boileau & de M. Rouſſeau envers ce grand homme eſt aujourd'hui ſi univerſellement condamnée, qu'il *ſeroit inutile* de les refuter.

M. Quinaut ſera toujours le modéle de tous ceux qui voudront courir avec honneur la carriere lyrique.

M. Danchet s'eſt acquis une gloire im-

mortelle par ſes excellens Opera.

C'eſt à mon avis, *M. Roi* qui triomphe aujourd'hui.

Dans ce Palais magique,
Où les beaux vers, la danſe, & la muſique;
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de ſéduire les cœurs,
De cent plaiſirs ſont un plaiſir unique.

Ce ſeroit en vain que pour rabaiſſer le Poëme Lyrique, on objecteroit qu'il eſt contre toute vraiſemblance que des Héros déplorent leurs tourmens, expriment leur amour & ſe tuent même en chantant.

Toutes les objections qu'on peut faire contre le plaiſir & le ſentiment ſont en pure perte.

On peut remarquer en paſſant que l'Opera demande des Vers libres & coupés.

SECTION II.

De la Cantate.

LA Cantate eſt un Opera en Recit & purement lyrique, au lieu que le véritable Opera étant en action & en Dialogues

logues aussi bien que les Tragédies, est tout-à-la-fois un Poëme Lyrique & Dramatique.

La Versification des Opera & des Cantates est la même, c'est le même caractere de douceur & la même harmonie.

M. Rousseau a été parmi nous l'Inventeur des Cantates.

Toutes celles qu'il a composées sont autant de petits Poëmes parfaits dans leur espéce ; mais je ne sçais si en répétant en divers endroits de ses Ouvrages, les bons Mots de Despréaux son Maître contre M. Quinault, il s'apperçevoit que pour donner à ses Cantates cette grace, cette aménité qui nous enchantent, il avoit été lui même obligé de plier son éclatant génie au goût vraiment lyrique dont ce Quinault si frondé lui avoit fourni le modéle.

En effet, si nous confrontons le style des Cantates de M. Rousseau avec celui des Opera de M. Quinault, nous n'y trouverons presque point de différence, & le peu que nous en appercevrons, nous fera juger seulement que M. Rousseau étoit plus Poëte, mais que M. Quinault étoit plus Lyrique.

Les Cantates sont ordinairement partagées en trois Recits, coupés par de petits

airs de mouvement, divisés par Strophes, dont les vers sont tantôt plus longs & tantôt plus courts.

Cette variété a quelque chose d'extrêmement agréable.

Je vais donner pour modéle la Cantate de Circé, qui est, à mon gré, une des plus belles de M. Rousseau.

Sur un rocher désert, l'effroi de la Nature,
Dont l'aride sommet semble toucher les Cieux,
Circé pâle, interdite, & la mort dans les yeux
Pleuroit sa funeste avanture.
Là, ses yeux errans sur les flots,
D'Ulysse fugitif sembloient suivre la trace;
Elle croit voir encor son volage Héros;
Et cette illusion soulageant sa disgrace,
Elle le rappelle en ces mots
Qu'interrompent cent fois ses pleurs & ses sanglots.

Cruel auteur des troubles de mon ame,
Que la pitié retarde un peu tes pas:
Tourne un moment tes yeux sur ces climats,
Et si ce n'est pour partager ma flâme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas.

Ce triste cœur devenu ta victime,
Chérit encor l'amour qui l'a surpris;

Amour fatal ! ta haine en eſt le prix.
Tant de tendreſſe, ô Dieux ! eſt-elle un crime ;
Pour mériter de ſi cruels mépris ?

Cruel auteur des troubles de mon ame,
Que la pitié retarde un peu tes pas.
Tourne un moment tes yeux ſur ces climats ;
Et ſi ce n'eſt pour partager ma flâme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas.

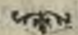
C'eſt ainſi qu'en regrets ſa douleur ſe déclare.
Mais bientôt de ſon art employant le ſecours,
Pour rappeller l'objet de ſes triſtes amours,
Elle invoque à grands cris tous les Dieux du Ténare ;
Les Parques, Néméſis, Cerbere, Phlégéton ;
Et l'inflexible Hécate & l'horrible Alecton.
Sur un autel ſanglant l'affreux bucher s'allume,
La foudre dévorante auſſitôt le conſume,
Mille noires vapeurs obſcurciſſent le jour,
Les aſtres de la nuit interrompent leur courſe,
Les fleuves étonnés remontent vers leur ſource,
Et Pluton même tremble en ſon obſcur ſéjour.

Sa voix redoutable
Trouble les Enfers,
Un bruit formidable
Gronde dans les airs.
Un voile effroyable

Couvre l'Univers.
La Terre tremblante,
Frémit de terreur.
L'Onde turbulente
Mugit de fureur.
La Lune ſanglante,
Recule d'horreur.

Dans le ſein de la Mort ſes noirs enchantemens
Vont troubler le repos des ombres.
Les Mânes effrayés quittent leurs monumens :
L'air retentit au loin de leurs longs heurlemens ;
Et les Vents échappés de leurs cavernes ſombres,
Mêlent à leurs clameurs d'horribles ſifflemens.
Inutiles efforts ! Amante infortunée !
D'un Dieu plus fort que toi, dépend ta deſtinée;
Tu peux faire trembler la Terre ſous tes pas,
Des Enfers déchaînés allumer la colere:
Mais tes fureurs ne feront pas
Ce que tes attraits n'ont pû faire.

Ce n'eſt point par effort qu'on aime ;
L'Amour eſt jaloux de ſes droits.
Il ne dépend que de lui-même,
On ne l'obtient que par ſon choix,
Tout reconnoît ſa loi ſuprême,
Lui ſeul ne connoît point de loix.



Dans les champs que l'hiver désole,
Flore vient rétablir ſa cour ;
L'Alcyon fuit devant Eole,
Eole le fuit à ſon tour.
Mais ſitôt que l'Amour s'envole,
Il ne connoît plus de retour.

Rien n'eſt plus gracieux dans les Cantates que tous ces petits airs chantans, qui renferment des réfléxions & des maximes ſouvent fort utiles, toujours très-agréables.

Telles ſont celles-ci, par exemple, que je tire à l'avanture de diverſes Cantates de M. Rouſſeau.

Cantate d'Adonis.

Un cœur jaloux ne fait paroître
Que des feux qui le font haïr,
Et pour être toujours le Maître,
L'Amant doit toujours obéir.

L'Amour ne va point ſans les Graces ;
On n'arrache point ſes faveurs :
L'emportement ni les menaces
Ne ſont point le lien des cœurs.

Cantate d'Amymone.

Tous les Amans ſçavent feindre ;
Nymphes, craignez leurs appas.

Le péril le plus à craindre,
Eſt celui qu'on ne craint pas.

L'audace d'un téméraire,
Eſt aiſée à ſurmonter.
C'eſt l'Amant qui ſçait nous plaire,
Que nous devons redouter.

Cantate des filets de Vulcain.

Craignez, Amans trop heureux,
Votre félicité même.
Plus un bonheur eſt extrême,
Et plus il eſt dangereux.

Le Dieu qui vous fait aimer,
Vous enyvre de ſes charmes,
Mais d'un amour ſans allarmes,
On doit toujours s'allarmer.

Cantate des Bains de Tomeri.

Tendres Amours, accourez tous,
Venez, volez troupe immortelle;
La beauté languiroit ſans vous,
Et vous expireriez ſans elle.

S'il eſt vrai que le Dieu d'Amour
Doive à la Beauté ſa naiſſance;
La Beauté par un doux retour,
Doit à l'Amour ſeul ſa puiſſance.

SECTION III.

De l'Ode.

L'Ode avec plus d'éclat & non moins d'énergie,
Elevant jusqu'au Ciel son vol ambitieux,
Entretient dans ses vers commerce avec les Dieux
. . . .
Chante un Vainqueur poudreux au bout de la carriere,
Mene *Achille* sanglant au bord du Simoïs,
Où fait fléchir l'Escaut sous le joug de Louis.

C'EST M. Boileau qui parle, & qui dans ces beaux vers si dignes de la sublime matiere qu'il traite, donne sur cette espece de lyrique des préceptes excellens qu'il a essayé de pratiquer lui-même avec assez peu de succès, comme nous verrons dans la suite.

Ne soyons point surpris si d'une multitude d'Odes, presque innombrable, qu'ont fait éclorre depuis quelques années la Convalescence & les Exploits de notre victorieux Monarque, il y en a eû à peine quatre ou cinq qui se soient fait lire avec plaisir;

l'Ode eſt de tous les genres de Poëſie le plus difficile.

Un homme d'eſprit réuſſira dans un Madrigal, dans un Sonnet, dans une Epigramme, que ſçais-je ? peut-être même dans une petite Comédie, où des penſées délicates & ingénieuſes, ſemées abondamment dans une intrigue galante & bien conduite, ſuppléeront aux tableaux vrais des mœurs & à l'imitation de la belle Nature; mais jamais un homme qui n'aura que de l'eſprit, ne pourra s'élever à l'impétueuſe ſublimité de l'Ode qui demande le génie le plus éclatant & le plus vigoureux.

Autant Erato eſt rebelle à ceux qui, ſans autre guide que l'eſprit, oſent mettre un pied profane dans ſon Sanctuaire, autant elle eſt favorable à ceux qui y ſont introduits par le Génie. Elle leur ouvre le champ le plus vaſte, le plus noble & le plus beau, elle leur permet, elle leur ordonne même de lâcher la bride à leur imagination, de prendre l'eſſor le plus rapide & le plus élevé, de ſe dérober aux regards des foibles Mortels, à travers les feux & les éclairs, de s'élancer juſqu'au plus haut des Cieux, tels que des Aigles intrépides, d'aller prendre la foudre dans les mains de Jupiter, pour en frapper les

Impies Salmonées, & les orgueilleux Titans, &c.

Des mouvemens imprévûs, des idées ſaillantes, des expreſſions énergiques & hardies, des images fortes, mais gracieuſes, peu d'ordre & qui ſoit caché avec art ſous le voile d'un déſordre apparent, beaucoup de *nombre*, de grace & d'harmonie, des écarts éclatans, mais réglés par la raiſon, des tranſports ſublimes, de nobles fureurs, &c. Voilà les ornemens qui conviennent à l'Ode : elle abhorre la médiocrité ; *ſi elle n'échauffe*, elle glace ; *ſi elle ne nous enleve*, *ſi elle ne nous tranſ*porte par ſon divin enthouſiaſme, elle nous laiſſe tranſis & morfondus.

C'eſt dans ce genre qu'on peut affirmer avec raiſon :

Qu'il n'eſt point de degré du médiocre au pire.

Le Poëte pour donner de la vie aux Sujets qu'il traite, doit les animer par la fiction & les ſoûtenir par les peintures & par la cadence nombreuſe ; tous les thréſors de la Fable, de la *Poëſie*, de l'imagination & de toute la Nature lui ſont ouverts ; il peut y puiſer, à ſon gré, tout ce qu'ils renferment de plus frappant & de plus précieux.

Suivons un moment M. Rousseau dans quelques-uns de ses transports lyriques. Il nous fournira un exemple admirable du style de l'Ode.

Il s'agissoit de célébrer la naissance d'un Duc de Bretagne.

Descends de la double colline,
* Nymphe dont le fils amoureux,
Du sombre Epoux de Proserpine,
Sçût fléchir le cœur rigoureux.
Viens servir l'ardeur qui m'inspire;
Déesse, prête-moi ta lyre,
Où celle de ce Grec vanté *
Dont l'impitoyable Alexandre,
Au milieu de Thebes en cendre,
Respecta la postérité.

Quel Dieu propice nous ramene
L'espoir que nous avions perdu?
Un fils de Thétis ou d'Alcmene
Par le Ciel, nous est-il rendu?
N'en doutons point, le Ciel sensible
Veut reparer le coup terrible

* Calliope, mere d'Orphée.
* Pindare.

Qui nous fit verser tant de pleurs :
Hâtez-vous, ô chaste Lucine !
Jamais plus illustre origine,
Ne fut digne de vos faveurs.

Peuples, voici le premier gage
Des biens qui vous sont préparés,
Cet enfant est l'heureux présage
Du repos que vous désirez ;
Les premiers instans de sa vie
De la Discorde & de l'Envie,
Verront éteindre le flambeau.
Il renversera leurs trophées,
Et leurs couleuvres étouffées,
Seront les jeux de son berceau.

Ainsi durant la nuit obscure,
De Venus l'étoile nous luit,
Favorable & brillant augure
De l'éclat du jour qui la suit.
Ainsi dans le fort des tempêtes,
Nous voyons briller sur nos têtes,
Ces feux amis des Matelots,
Présage de la paix profonde
Que le Dieu qui regne sur l'onde,
Va rendre à l'empire des flots.

La Scéne varie à chaque Strophe. C'est

presque à tout moment un spectacle nouveau.

Quel Monstre de carnage avide ;
S'est emparé de l'Univers ?
Quelle impitoyable Euménide,
De ses feux infecte les airs ?
Quel *Dieu souffle en tous lieux la Guerre*,
Et semble à dépeupler la terre,
Exciter nos sanglantes mains ?
Mégere des Enfers bannie,
Est-elle aujourd'hui le génie
Qui préside au sort des humains ?

Arrête, Furie implacable,
Le Ciel veut calmer ses rigueurs :
Les feux d'une haine coupable
N'ont que trop embrâsé nos cœurs.
Aimable Paix, Vierge sacrée,
Descends de la voûte azurée,
Viens voir tes Temples relevés ;
Et ramene au sein de nos Villes
Ces Dieux bienfaisans & tranquilles ;
Que nos crimes ont soulevés.

Mais quel souffle divin m'enflamme ?
D'où naît cette soudaine horreur ?
Un Dieu vient échauffer mon ame

D'une prophétique fureur.
Loin d'ici profane vulgaire !
Apollon m'inſpire & m'éclaire ;
C'eſt lui, je le vois, je le ſens.
Mon cœur céde à ſa violence,
Mortels, reſpectez ſa préſence,
Prêtez l'oreille à mes accens.

❦

Les tems prédits par la Sibylle,
A leur terme ſont parvenus :
Nous touchons au regne tranquille
Du vieux Saturne & de Janus.
Voici la ſaiſon déſirée,
Où Thémis & ſa ſœur Aſtrée
Rétabliſſant leurs ſaints Autels,
Vont ramener ces jours inſignes,
Où nos vertus nous rendoient dignes
Du commerce des Immortels.

❦

Où ſuis-je ? quel nouveau miracle
Tient encor mes ſens enchantés ?
Quel vaſte, quel pompeux ſpectacle
Frappe mes yeux épouvantés ?
Un nouveau Monde vient d'éclorre,
L'Univers ſe reforme encore
Dans les abîmes du Cahos :
Et pour réparer ſes ruines,

Je vois des demeures divines
Defcendre un peuple de Héros.

Les Elémens ceffent leur guerre :
Les Cieux ont repris leur azur.
Un feu facré purge la terre
De tout ce qu'elle avoit d'impur.
On ne craint plus l'herbe mortelle,
Et le Crocodile infidele
Du Nil ne trouble plus les eaux.
Les Lions dépouillent leur rage,
Et dans le même pâturage,
Bondiffent avec les troupeaux.

Quel art dans tout ce charmant défordre! quelle grace & quelle force dans toutes ces images! quel feu! quel enthoufiafme! quelle verfification! quelle richeffe d'expreffion & de rime!

J'ai déja eû foin d'avertir, & je le répéte encore ici, que tous ces fublimes tranfports, toutes ces fureurs divines doivent être réglés par la Raifon, & que tout ce défordre apparent ne doit être en effet qu'un ordre plus caché; il ne s'agit point de lancer au hazard des idées éblouiffantes, ni d'étaler avec emphafe un galimathias pompeux; ce défordre même que

l'Ode exige, & qui est une de ses plus grandes beautés, ne doit peut être avoir pour objet que le retranchement des liaisons grammaticales, & de certaines transitions scrupuleuses qui ne seroient qu'énerver la Poesie Lyrique; mais je crois qu'une foule de pensées brillantes, mises au bout les unes des autres sans ordre, sans suite, sans liaison, ne pourroit jamais faire une belle Ode, avec quelque force & quelque énergie qu'elles fussent exprimées. Tous ces rapides traits de lumiere éblouïroient sans éclairer, toute cette bruyante cacophonie étourdiroit & ne produiroit aucune sensation agréable.

C'est à l'art de régler le désordre même de l'Ode; tous ces brusques élancemens, toutes ces figures si variées & si hardies, doivent tendre à une même fin & s'entreprêter des beautés mutuelles. Il faut, je crois, que toutes les pensées ayent entre elles un certain rapport, qui entretenant une douce harmonie dans le sens, aussi-bien que dans les paroles, fasse concourir les unes & les autres à former un tout parfait.

L'ordre chronologique dans une Ode où l'on célébre les conquêtes d'un Heros, est un joug qu'il est très-permis de secouer.

Loin ces rimeurs craintifs dont l'esprit phlegmatique,
Garde dans ses fureurs un ordre didactique,
Qui chantant d'un Heros les progrès éclatans,
Maigres Historiens suivront l'ordre des tems.
Ils n'osent un moment perdre un sujet de vûe.
Pour prendre Dole, il faut que Lille soit rendue,
Et que leur Vers exact, ainsi que Mezerai,
Ait déja fait tomber les remparts de Courtrai.
Apollon de son feu leur fût toujours avare.

Il est certain que cet assujettissement servile aux dattes & aux tems, contribue beaucoup à refroidir l'enthousiasme lyrique, & qu'un vrai Poëte ne doit point se donner d'entraves.

Mais (comme le défaut des hommes est de rendre les meilleurs principes vicieux en les poussant à l'excès;) plusieurs Auteurs se sont figuré que pour obéïr au précepte de Despréaux, ils devoient affecter de mépriser l'Ordre Chronologique, & ils se sont fait une loi de le renverser méthodiquement.

A la bonne heure, qu'ils ne s'y soumettent pas, quand leur ardeur les emporte à droite & à gauche; mais servitude pour servitude,

j'aimerois

j'aimerois encore mieux être esclave de l'ordre que du désordre.

Il y a deux sortes d'Odes ; l'une toujours sublime, toujours pompeuse, ne chante que les Dieux & les Héros ; c'est l'Ode Pindarique ; c'est celle dont nous avons parlé jusqu'à présent.

L'autre plus douce & plus gracieuse, chante l'Amour, *les Jeux*, *les* Ris folâtres, les plaisirs, les faveurs de Bacchus, les Agrémens de la vie champêtre, &c. C'est l'Ode Anacréontique dont nous parlerons dans la suite.

Pindare, *Poëte Grec*, a donné son nom au premier genre d'Odes.

Cet Auteur avoit une imagination ardente & féconde, capable de produire des beautés admirables, accompagnées de défauts presque aussi grands. Le sublime qui domine dans ses Ouvrages, vise quelquefois au galimathias. Son style toujours énergique, hardi & fortement figuré, est souvent excessif & outré.

Ses Odes roulent ordinairement sur les loüanges des *Héros* qui se distinguoient dans les Jeux Olympiques. Quand cette matiere un peu stérile ne lui fournissoit point assez, il en relevoit l'uniformité par des écarts un peu singuliers, il se jettoit

ſur les louanges des Dieux & des Héros, dont ceux qu'il chantoit prétendoient être iſſus, & les bonnes gens étoient contens, & Pindare bien payé l'étoit auſſi.

Il me ſemble que nos Héros ſont aujourd'hui plus raffinés & plus délicats ; je doute qu'ils vouluſſent prendre l'éloge de leurs aveux pour le leur.

Ils ont tort en effet d'être ſi difficiles.

Il vaudra mieux, je penſe, & pour l'inſtruction & pour l'agrément de mes Lecteurs, leur préſenter des Odes Pindariques, que des Odes de Pindare.

Rouſſeau a pour le moins toutes les beautés de ce Poëte Grec, ſans avoir aucun de ſes défauts ; il s'engage quelquefois comme lui dans de ſublimes écarts, mais comme il ne paſſe jamais les bornes preſcrites par le bon goût, il avoit droit de répondre à ceux qui cenſuroient le beau déſordre de ſes Strophes.

Si pourtant quelque eſprit timide,
Du Pinde ignorant les détours,
Oppoſoit les régles d'Euclide,
Au déſordre de mes diſcours ;
Qu'il ſçache qu'autrefois Virgile,

Fit même aux Muſes de Sicile
Approuver de pareils tranſports ;
Et qu'enfin cet heureux délire ,
Peut ſeul des Maîtres de la Lyre ,
Immortaliſer les accords.

Quelle éloquence vive & touchante ; quelles admirables & ſublimes Peintures dans l'Ode tirée du Cantique d'Ezéchias !

J'ai vû mes triſtes journées
Décliner vers leur penchant.
Au Midi de mes années
Je touchois à mon Couchant.
La Mort déployant ſes aîles ,
Couvroit d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis.
Et dans cette nuit funeſte ,
Je cherchois en vain le reſte
De mes jours évanouis.

Grand Dieu ! vôtre main reclame
Les dons que j'en ai reçus ;
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tiſſus ;
Mon dernier Soleil ſe leve ,
Et votre ſouffle m'enleve
De la Terre des Vivans ,

Comme la feüille séchée,
Qui de sa tige arrachée,
Devient le jouet des vents.

Comme un Tigre impitoyable;
Le mal a brisé mes os;
Et sa rage insatiable
Ne me laisse aucun repos.
Victime foible & tremblante;
A cette image sanglante
Je soupire nuit & jour,
Et dans ma crainte mortelle,
Je suis comme l'Hirondelle
Sous les griffes du Vautour.

Ainsi de cris & d'allarmes,
Mon mal sembloit se nourrir;
Et mes yeux noyés de larmes,
Etoient lassés de s'ouvrir,
Je disois à la nuit sombre,
O nuit! tu vas dans ton ombre
M'ensevelir pour toujours:
Je redisois à l'Aurore,
Le Jour que tu fais éclorre,
Est le dernier de mes jours.

Mon ame est dans les ténébres,
Mes sens sont glacés d'effroi;

Ecoutez mes cris ſunebres,
Dieu juſte, répondez-moi.
Mais enfin ſa main propice
A comblé le précipice
Qui s'entrouvroit ſous mes pas.
Son ſecours me fortifie,
Et me fait trouver la vie,
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur, il faut que la Terre
Connoiſſe en moi vos bienfaits;
Vous ne m'avez fait la guerre,
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme à qui la Grace
Départ ce don efficace
Puiſé dans ſes ſaints thréſors;
Et qui rallumant ſa flamme,
Trouve la ſanté de l'ame
Dans les ſouffrances du corps.

C'eſt pour ſauver la mémoire
De vos immortels ſecours,
C'eſt pour vous, pour votre gloire
Que vous prolongez nos jours.
Non, non, vos bontés ſacrées,
Ne ſeront point célébrées
Dans l'horreur des Monumens,
La Mort aveugle & muette

Ne ſera point l'interpréte
De vos ſaints commandemens.

Mais ceux qui de ſa menace ;
Comme moi ſont rachetés ,
Annonceront à leur race
Vos céleſtes vérités.
J'irai , *Seigneur*, dans vos *temples*
Réchauffer par mes exemples ,
Les Mortels les plus glacés ,
Et vous offrant mon hommage ,
Leur montrer l'unique uſage
Des jours que vous leur *laiſſez.*

Que le ſublime caractere de l'éloquence de David, eſt dignement ſoutenu dans les Odes ſacrées de Rouſſeau !

J'en vais citer une qui n'eſt pas la moins belle.

Seigneur , dans ta gloire adorable ,
Quel Mortel eſt digne d'entrer ?
Qui pourra , grand Dieu , pénétrer
Ce Sanctuaire impénétrable ,
Où tes Saints inclinés , d'un œil reſpectueux ,
Contemplent de ton front l'éclat majeſtueux ?

Ce ſera celui qui du vice ;
Evite le ſentier impur,
Qui marche d'un pas ferme & ſûr,
Dans le chemin de la juſtice,
Attentif & ſidéle à diſtinguer ſa voix,
Intrépide & ſevere à maintenir ſes loix.

❦

Ce ſera celui dont la bouche
Rend hommage à *la* Vérité,
Qui ſous un air d'humanité,
Ne cache point un cœur farouche ;
Et qui par des diſcours faux & calomnieux,
Jamais à la vertu n'a fait baiſſer les yeux.

❦

Celui devant qui le ſuperbe,
Enflé d'une vaine ſplendeur,
Paroît plus bas dans ſa grandeur,
Que l'inſecte caché ſous l'herbe:
Qui bravant du méchant le faſte couronné,
Honore la vertu du juſte infortuné.

❦

Celui, dis-je, dont les promeſſes
Sont un gage toujours certain:
Celui qui d'un infâme gain
Ne ſçait point groſſir ſes richeſſes ;
Celui qui ſur les dons du coupable puiſſant
N'a jamais décidé du ſort de l'innocent.

❦

Qui marchera dans cette voye ;
Comblé d'un éternel bonheur,
Un jour des Elus du Seigneur
Partagera la ſainte joye ;
Et les frémiſſemens de l'Enfer irrité,
Ne pourront faire obſtacle à ſa félicité.

Le bonhomme Clement Marot s'eſt mêlé auſſi de mettre les *Pſeaumes* en vers françois. On diroit qu'il a voulu les parodier.

Il a traité celui-ci un peu autrement que Rouſſeau. Chaque Peintre a ſa maniere.

Qui eſt-ce qui converſera,
O Seigneur, en ton tabernacle ?
Et qui eſt celui qui ſera
Si heureux que par grace aura
Sur ton ſaint mont ſûr habitacle ?

Ce ſera celui droitement
Qui va rondement en beſongne :
Qui ne fait rien que juſtement,
Et dont la bouche apertement,
Vérité en ſon cœur teſmongne.

Qui

Qui par ſa langue point ne fait
Rapport, qui los d'autrui efface:
Qui à ſon prochain ne meffait:
Qui auſſi ne ſouffre de fait,
Qu'opprobre à ſon voiſin on face.

✿

Ce ſera l'homme contemnant
Les vicieux: auſſi qui priſe
Ceux qui craignent le Dieu régnant:
Ce ſera l'homme bien tenant
(Fût-ce à ſon dam) la foi promiſe.

✿

Qui à uſure n'entendra:
Et qui ſi bien juſtice exerce,
Que le droit d'autrui ne vendra:
Qui charrier ainſi voudra,
Craindre ne faut que jamais verſe.

Je ne ſçaurois me réſoudre à croire que ce jargon ait jamais été ſublime.

M. Rouſſeau n'a pas été moins lyrique ni moins raviſſant dans ſes Odes profanes, que dans ſes Odes ſacrées.

On en peut juger par ce magnifique tableau des avantages remportés en divers tems ſur les Infideles par les Princes Chrétiens.

Comme un torrent fougueux qui du haut des montagnes,
Précipitant ses eaux, traîne dans les campagnes,
Arbres, rochers, troupeaux par son cours emportés;
Ainsi de Godefroi * les Légions guerrieres,
Forcerent les barrieres
Que l'Asie *opposoit à leurs bras indomptés.*

La Palestine enfin après tant de ravages,
Vit fuir ses ennemis, comme on voit les nuages,
Dans le vague des airs, *fuir devant l'Aquilon* ;
Et des vents du Midy la dévorante haleine,
N'a consumé qu'à peine
Leurs ossemens blanchis dans les champs d'Ascalon.

De ses Temples détruits & cachés sous les herbes,
Sion vit relever les Portiques superbes,
De notre délivrance augustes monumens:

* Godefroi de Bouillon, qui contribua beaucoup dans la premiere Croisade a la conquête de la Palestine, & arbora le premier l'Etendart de la Croix dans la Ville de Jerusalem.

Et d'un nouveau David la valeur noble & ſainte,
Sembloit dans leur enceinte,
D'un Royaume éternel jetter les fondemens.

Mais chez ſes ſucceſſeurs la Diſcorde inſolente,
Allumant le flambeau d'une guerre ſanglante,
Enerva leur puiſſance en corrompant leurs mœurs;
Et le Ciel irrité reſſuſcitant l'audace
D'une coupable race,
Se ſervit des Vaincus pour punir les Vainqueurs.

. . . .
. . . .

Belgrade aſſujettie à leur joug tyrannique,
Regrette encor ce jour où le fer Germanique,
Renverſa leur Croiſſant du haut de ſes remparts:
Et de Salankemen les Plaines infectées,
Sont encore humectées
Du ſang de leurs ſoldats ſur la pouſſiere épars.

Sous le fer abattus, conſumés dans la flamme,
Leur Monarque inſenſé, le déſeſpoir dans l'ame,
Pour la derniere fois oſa tenter le ſort.
Déja de ſa fureur, barbares émiſſaires,
Ses nombreux Janiſſaires,

R ij

Portoient de toutes parts la terreur & la mort.

Arrêtez, troupe lâche & de pillage avide!
D'un Hercule naiſſant la valeur intrépide
Va bientôt démentir vos projets forcenés :
Et ſur vos corps ſanglans ſe traçant un paſſage,
Faire l'apprentiſſage
Des triomphes fameux qui lui ſont deſtinés.

Le Tibiſque effrayé de la digue profonde,
De tant de bataillons entaſſés dans ſon onde,
De ſes flots enchaînés *interrompit le cours* ;
Et le fier Ottoman ſans Drapeaux & ſans ſuite,
Précipitant ſa fuite,
Borna toute ſa gloire au ſalut de ſes jours.

Voilà ce qu'on peut appeller des ſtrophes vraiment ſublimes & vraiment Pindariques.

Toutes les Odes de cet illuſtre Poëte (*Rouſſeau*) ſont des chefs-d'œuvre & des modéles achevés ; la force, la grace, la douceur, l'harmonie, le nombre, toutes les perfections s'y rencontrent dans un dégré éminent.

Je ne crois pas que Deſpréaux ſon Maître, dont il s'applaudit d'avoir ſuçé les ſça-

vantes leçons, ait jamais été ſon modéle dans le genre lyrique.

Nous avons de ce grand homme une Ode dans le goût de Pindare, dont le ſujet eſt la conquête de Namur par Louis XIV.

On trouve dans cette Ode pluſieurs penſées ſublimes & quelques tableaux aſſez brillans, mais c'eſt un ſtyle preſque toujours dur, enflé, des termes bas & impropres, nul nombre, nulle harmonie. On apperçoit d'ailleurs dans le déſordre du Poëte, un certain méchaniſme qui n'eſt point déguiſé avec aſſez d'art; on voit qu'il court après l'enthouſiaſme qui refuſe de l'animer. Peut-être étoit-il tems alors que ce divin Légiſlateur du Parnaſſe ſe repoſât à l'ombre de ſes lauriers, & qu'il n'eſſayât point de courir une carriere nouvelle, lorſque ſon âge lui laiſſoit à peine aſſez de forces pour ſe ſoûtenir dans celle qu'il avoit déja courue.

Le défaut d'harmonie eſt ce qui me frappe le plus dans cette Ode.

Accourez Naſſau, Baviere,
De ces murs l'unique eſpoir!
A couvert d'une riviere,
Venez, vous pouvez tout voir.

Confidérez ces approches :
Voyez grimper ſur ces roches
Ces Athletes belliqueux ;
Et dans les eaux, dans la flamme ;
Louis à tout donnant l'ame,
Marcher, courir avec eux.

Grands Deffenſeurs de l'Eſpagne ;
Montrez-vous, il en eſt tems.
Courage, vers la Mehagne,
Voilà vos Drapeaux flottans.
Jamais ſes *ondes craintives*
N'ont vû ſur leurs foibles rives
Tant de guerriers s'amaſſer.
Courez donc. Qui vous retarde ?
Tout l'Univers vous regarde ;
N'oſez-vous la traverſer ?

Il y a dans le tour de cette Apoſtrophe, je ne ſçais quoi de naïf & de familier, qui ne convient point à la dignité de l'Ode. Rouſſeau dans ſes ſublimes Odes, apoſtrophe quelquefois les ennemis des Héros qu'il chante ; il le fait bien avec une autre nobleſſe.

Croirai-je que s'il eût voulu peindre un aſſaut, il eût fait un barbare & choquant

aſſemblage des termes les plus durs, comme fait M. Boileau dans cette ſtrophe?

Cependant l'effroi redouble
Sur les remparts de Namur.
Son Gouverneur, qui ſe trouble,
S'enfuit ſous ſon dernier mur.
Déja juſques à ſes portes
Je vois monter nos cohortes,
La flamme & le fer en main:
Et ſur les monceaux *de piques*,
De corps morts, de rocs, de briques,
S'ouvrir un large chemin.

La Strophe ſuivante eſt moins dure, mais non moins mauvaiſe.

C'en eſt fait. Je viens d'entendre
Sur ces rochers éperdus,
Battre un ſignal pour ſe rendre:
Le feu ceſſe. Ils ſont rendus.
Dépoüillez votre arrogance,
Fiers ennemis de la France,
Et déſormais *gracieux*,
Allez à Liége, à Bruxelles,
Porter les humbles nouvelles
De Namur pris à vos yeux.

Quand cette Strophe seroit la plus belle du monde (ce qui n'est pas) le mot impropre de *Gracieux* suffiroit pour la défigurer.

En voici une où il entre un peu plus de noblesse & d'harmonie.

Contemplez dans la tempête,
Qui sort de ces boulevarts,
La plume qui sur sa tête,
Atire tous les regards.
A cet Astre redoutable,
Toujours un sort favorable.
S'attache dans les combats:
Et toujours avec la gloire,
Mars amenant la Victoire,
Vole & le suit à *grands pas.*

Il y a encore dans cette Ode deux ou trois Strophes passablement belles, mais dont la meilleure n'est pas encore comparable à la moindre de Rousseau.

Assurément les beautés de ce Poëme ne donnoient point lieu à M. Boileau de s'applaudir beaucoup, ni d'insulter fierement aux Perraults, comme il fait à la fin de cet Ouvrage.

Pour moi que Phœbus anime
De ses transports les plus doux,
Rempli de ce Dieu sublime,

Je vais, plus hardi que vous,
Montrer que ſur le Parnaſſe
Des bois fréquentés d'Horace;
Ma Muſe dans ſon déclin,
Sçait encor les avenues,
Et des ſources inconnues
A l'Auteur du Saint Paulin.

Cette maligne & ſatyrique fanfaronnade, termine aſſez indécemment un Poëme conſacré à la louange d'un des plus grands Rois du monde.

Cette Ode, malgré tous ſes nombreux défauts qui ſurpaſſent de beaucoup ſes foibles beautés, n'a pas laiſſé de plaire à des gens d'eſprit & de goût; trois célebres Poëtes, dont M. Rollin fut un, lui firent l'honneur de la traduire en vers latins.

Si l'on pouvoit retraduire en françois l'Ode latine de M. Rollin, auſſi admirablement qu'il a traduit l'Ode françoiſe de M. Boileau, on feroit peut-être un chef-d'œuvre d'une Piéce aſſez mauvaiſe dans ſa naiſſance; choſe bien rare qu'en traduiſant on perfectionne; cela eſt bien plus aiſé à ceux qui ne ſont qu'imiter.

Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'aujourd'hui (en rendant à M. Boileau tous les honneurs qui lui ſont dus).

On rit des traits manqués du pinceau faible & dur
Dont il défigura le Vainqueur de Namur.

Temple du Goût.

J'eſpere qu'on me pardonnera la liberté avec laquelle je parle de ce grand homme; je penſe, comme M. de Voltaire, que pourvû qu'on ne faſſe point de ſon opinion une affaire de parti, on peut dire hardiment ſon avis, du moins en matiere de goût. Nous ne ſommes plus au tems où l'on refuſoit l'aumône à un pauvre miſérable, pour le punir d'avoir oſé ne pas admirer Homere ſans reſtriction *.

Je me ſuis cru obligé d'examiner un peu en détail les imperfections de cette Ode,

* Zoïle, Rhéteur éloquent & Critique fort habile, fit des Vers contre Homere, qu'il récita à Ptolomée-Philadelphe. Ce Prince fut ſi indigné de voir qu'on oſât attenter à la réputation poëtique d'Homere, que lorſque Zoïle lui demanda quelques petits ſecours pour le ſoulager dans ſes beſoins, Ptolomée lui fit cette belle réponſe : *Puiſqu'Homere depuis mille ans qu'il eſt mort a nourri pluſieurs milliers d'hommes, vous qui croyez avoir plus d'eſprit que lui, nourriſſez vous vous-même.* La mémoire de ce Rhéteur eſt devenue odieuſe, & on donne aujourd'hui ſon nom aux Cenſeurs injuſtes & envieux. Auſſi pourquoi ſe jouoit-il à Homere.

de peur que quelques personnes à qui le nom du grand Boileau pourroit en imposer, n'allassent prendre pour le modéle du beau lyrique.

> Cet emphatique & burlesque étalage
> D'un faux sublime, enté sur l'assemblage
> De ces grands mots . . . .
> . . . .
> Dont le concours discordant & barbare,
> N'est qu'un vain bruit, une sotte fanfare,
> Et qui par force & sans choix enrôlés,
> Hurlent d'effroi de se voir accouplés.

M. Rousseau n'avoit point certainement fait ces vers pour être appliqués au célébre Poëte dont il s'agit ; il est vrai qu'ils ne conviennent en aucune maniere à l'élégant Auteur de l'Art Poëtique & du Lutrin, mais ils ne conviennent pas mal à l'Auteur de l'Ode sur la Prise de Namur.

Nous avons dit, en parlant de l'Exorde du Poëme épique, qu'il devoit être simple & plein de modestie, c'est tout le contraire dans le Poëme lyrique ; cet enthousiasme que l'Ode exige doit briller dès le début même ; le Poëte peut promettre des miracles & se donner pour un homme inspiré :

la carriére qu'il doit fournir eſt ſi courte, qu'il n'aura pas le tems de perdre haleine ni de refroidir ſes Lecteurs ; mais dans un Poëme de longue haleine, comme le Poëme Epique, qui pourroit ſe promettre de ne ſe rallentir jamais ? voilà quelle eſt à mon gré la raiſon de cette différence qui paroît d'abord ſi bizarre.

Ajoutons un exemple d'Exorde lyrique.

Rouſſeau, Ode I. Livre III.

Tel que le vieux Paſteur des troupeaux de Neptune,
Protée, à qui le Ciel, Pere de la Fortune,
Ne cache aucuns ſecrets,
Sous diverſe figure, arbre, flâme, fontaine ;
S'efforce d'échapper à la vûe incertaine
Des mortels indiſcrets.

Ou tel que d'Apollon le Miniſtre terrible ;
Impatient du Dieu dont le ſouffle invincible
Agite tous ſes ſens,
Le regard furieux, la tête échevelée,
Du Temple fait mugir la demeure ébranlée
Par ſes cris impuiſſans.

Tel aux premiers accès d'une ſainte manie
Mon eſprit allarmé, redoute du Génie
L'aſſaut victorieux.
Il s'étonne, il combat l'ardeur qui le poſſede,
Et voudroit ſécouer du Démon qui l'obſede
Le joug impérieux.

Le début de toutes les Odes de Rouſſeau eſt auſſi pompeux.

Une belle Ode commence fort bien par la deſcription ſublime d'un effet naturel dont on fait enſuite une juſte application à ſon ſujet.

C'eſt ainſi que commencent la plûpart des Odes de Pindare.

En voici un exemple dans l'Ode de Rouſſeau adreſſée à l'Empereur Charles VI.

Dans ſa carriére féconde,
Le Soleil ſortant des eaux,
Couvre d'une nuit profonde
Tous les céleſtes flambeaux.
Entre les cauſes premieres,
Tout cede aux vives lumieres
Du feu créé pour les Dieux;
Et des dons que nous étale
La richeſſe orientale,
L'or eſt le plus radieux.

Telle, ô Prince magnanime,
Ta lumineuſe clarté,
Offuſque l'éclat ſublime
De toute autre Majeſté.
Dans un Roi d'un ſang illuſtre;
Nous admirons le haut luſtre
Du premier de ſes Etats:
En toi la Royauté même
Honore le Diadême
Du premier des Potentats.

C'eſt ainſi que M. Freron commence ſon Ode ſur la convaleſcence du Roi.

L'Aſtre qui ranime le monde,
Voit ſouvent du thrône des airs,
A ſa lumiere vagabonde,
Succéder les pâles éclairs.
Il voile ſa marche brillante;
Et de ſa robbe étincelante,
Les feux ſemblent anéantis;
Il s'étoit levé ſans nuages,
Il ſe couche avec les orages
Dans les abimes de Thétis.

Il fait enſuite l'application de ce ſymbole au Roi qu'il avoit voulu déſigner par ce brillant tableau.

Je crois avoir aſſez fait connoître le

caractere distinctif de l'Ode héroïque ; laissons maintenant Pindare & ses imitateurs s'élancer & peut-être se perdre dans la nuë : il est un autre genre d'Ode moins superbe, moins éclatant, mais du moins aussi agréable ; telles sont celles du voluptueux Anacréon : jamais sa lyre ne résonne pour célébrer les Héros & les combats ; partagé entre Bacchus & l'Amour, il ne produit que des chansons inspirées par ces deux Divinités.

Il tient parmi les Poëtes le même rang qu'Epicure parmi les Philosophes. Toutes ses Odes sont courtes, pleines de douceur, d'élégance, de naïveté, & animées d'une fiction toujours galante, ingénieuse & naturelle. Son imagination livrée toute entiere aux plaisirs, ne lui fournissoit que des idées douces & riantes, mais souvent très-capables d'allarmer la vertu.

J'aurai soin de ne lui présenter ici rien qu'elle puisse désavouer.

Voici une de ces petites Odes dont l'idée est tout-à-fait ingénieuse.

„ Vers le milieu de la nuit, dans ce
„ tems où tous les Mortels se reposent
„ de leurs fatigues, le petit Dieu d'A-
„ mour vint frapper à ma porte ; je m'é-

„ veille, & fâché qu'on eût interrompu „ mon ſommeil, je m'écrie d'un ton bruſ- „ que: quel eſt donc l'importun qui vient „ m'étourdir à une heure ſi indue ? j'en- „ tends une voix douce qui me répond. „ Hélas ! de grace, ouvrez-moi; ne crai- „ gnez rien; je ſuis un pauvre enfant éga- „ ré; je ne ſçais où aller par une nuit ſi „ ſombre; la pluie qui tombe avec vio- „ lence m'a percé juſqu'aux os. Moi qui „ ſuis une bonne ame, j'eus pitié de lui, „ je me levai, je pris de la lumiere, j'ou- „ vris & je vis paroître en effet un petit „ enfant, mais avec des aîles, un arc & un „ carquois. Cet équipage ne m'inſpira au- „ cune défiance; je le fis aſſeoir auprès du „ feu, & prenant ſes petites mains dans „ les miennes, je les réchauffai de mon „ mieux, je fis auſſi ſécher ſes cheveux, „ d'où l'eau dégoutoit de tout côté. Quand „ il ſe fut un peu remis, le petit fripon me „ dit: ah ! voyons un peu ſi la pluie aura „ bien gâté mon arc. En diſant ces mots „ il le bande, & me lance un trait perfi- „ de au milieu du cœur; il ſe met auſſi-tôt „ à ſauter de joie; & me dit d'un ton & „ avec un ris moqueur. Félicite-moi, mon „ cher hôte; mon arc eſt en fort bon état, „ mais je crois ton cœur bien malade.

Voici

Voici une Ode morale & philoſophique du même Auteur, agréablement traduite en vers par M. de Fontenelle.

Si l'or prolongeoit la vie,
Je n'aurois point d'autre envie,
Que d'amaſſer bien de l'or;
La Mort me rendant viſite,
Je la renverrois bien vîte
En lui donnant mon thréſor.
Mais ſi la Parque ſévere
Ne le permet pas ainſi,
L'or ne m'eſt plus néceſſaire;
L'Amour & la bonne chere,
Partageront mon ſouci.

En voici encore deux autres que je vais eſſayer de rendre en notre langue, avec toute la liberté de la Paraphraſe.

ODE XIV.

„ Oui, mon parti eſt pris, je prétens „ aimer déſormais; l'Amour le veut, & „ je lui céde. Long-tems indocile à ſes „ loix, j'ai deffendu ma liberté. Ce petit „ Dieu armé de ſon arc redoutable & de „ ſon carquois d'or me provoquoit au com- „ bat; & moi auſſi déterminé qu'Achille,

„ me couvrant d'une bonne cuirasse, tenant „ une pique d'une main & un bouclier de „ l'autre, j'osois entrer en lice avec lui. „ Il tiroit sur moi, je fuyois, il perdoit „ ainsi toutes ses flêches ; enfin indigné de „ n'en avoir plus à me tirer, il se lança „ lui-même dans mon cœur au lieu de „ trait ; il l'occupe tout entier ; il s'y éta- „ blit malgré moi ; en vain ma foible main „ veut se servir de la pique dont elle s'étoit „ armée pour le repousser. Quand le com- „ bat se livre au-dedans, que servent „ d'inutiles armes qui ne peuvent agir „ qu'au dehors ?

ODE XL.

„ Cupidon couché sur un lit de roses, „ fut piqué un jour par une abeille, aussi- „ tôt le mal l'irritant, il remplit l'air de „ ses cris, il pleure, il s'agite, il court, il „ vole à droite & à gauche ; il va trouver „ la charmante Citherée. Ah ! ma Mere, „ s'écrie-t'il, ma chere Mere, je n'en puis „ plus ; je me meurs ; un cruel petit ser- „ pent aîlé qu'on nomme abeille, m'a fait „ une blessure horriblement douloureuse. „ Mon fils, lui répondit Venus, si le foi- „ ble aiguillon d'un si petit animal vous

„ cauſe une ſi cuiſante douleur, jugez des „ tourmens que ſouffrent ceux que vous „ percez de vos flèches.

La dixiéme Muſe, la tendre & fidelle Sapho a compoſé un petit nombre d'Odes conſacrées auſſi à l'Amour. Je n'en citerai que ce morceau ſi élégamment traduit par M. Boileau.

(C'eſt Sapho, ſi l'on veut, qui parle à Phaon ſon amant).

Heureuſe ! près de toi, qui pour toi ſeul ſoupire,
Qui joüit du plaiſir de t'entendre parler,
Qui te voit quelquefois doucement lui ſoûrire ;
Les Dieux dans ſon bonheur peuvent-ils l'égaler ?
. . . .
. . . .
Je ſens de veine en veine une ſubtile flamme
Courir par tout mon corps ſi-tôt que je te vois ;
Et dans les doux tranſports où s'égare mon ame,
Je ne ſçaurois trouver de langue ni de voix.
. . . .
. . . .
Un nuage confus ſe répand ſur ma vûë.
Je n'entends plus, je tombe en de douces langueurs ;
Et pâle, ſans haleine, interdite, éperdue,
Un friſſon me ſaiſit, je tremble, je me meurs.

On dit que Sapho désespérée des mépris de son amant, se précipita dans un fleuve où elle perdit la vie.

Horace fameux Poëte lyrique & satyrique de la Cour d'Auguste, (nous ne l'examinerons ici que par sa qualité de lyrique) a été tantôt Pindare & tantôt Anacréon.

Mais s'il imite Pindare dans ses nobles transports, il le fait aussi quelquefois un peu trop dans ses écarts déréglés; s'il imite la délicatesse & la naïve douceur d'Anacréon, il adopte aussi sa morale lubrique & voluptueuse, & la traite même d'une maniere encore plus libre.

Je vais traduire une Ode Anacréontique de cét Auteur, qui peut être lûe de tout le monde, & qui le mérite.

» La rigueur de l'hiver fait place enfin
» aux douceurs du Printems & des Zéphirs;
» déja les machines remettent à flot les na-
» vires; les troupeaux ne sont plus ren-
» fermés dans les étables, le laboureur
» content abandonne son foyer; les fri-
» mats ne couvrent plus d'un voile blanc
» la verdure de nos prairies. Déja les Nym-
» phes & les Graces conduites par l'aima-
» ble Déesse de Cithere, recommencent
» leurs danses & leurs concerts, tandis que

„ Vulcain environné de feu & de fumée,
„ anime par ſon exemple les laborieux Ci-
„ clopes dans les Forges de Lemnos. C'eſt
„ maintenant, ami, qu'il faut couronner
„ nos têtes de myrthes verds, ou de ces
„ tendres fleurs que la terre commence à
„ faire éclorre; c'eſt maintenant qu'il faut
„ immoler au Dieu Faune, à l'ombre des
„ bois qui *lui ſont conſacrés*, la victime
„ qu'il daignera agréer. O bienheureux
„ Seſtius! hâte-toi de jouir de la vie. La
„ Mort cruelle frappe également à la por-
„ te des ſuperbes Palais des Rois & des
„ humbles chaumieres des pauvres; le
„ court eſpace de notre vie ne nous per-
„ met point de former pour l'avenir des
„ projets de longue durée: le préſent ſeul
„ eſt à nous, profitons-en. Bientôt la
„ nuit éternelle couvrira nos yeux, bientôt
„ regneront ſur nous ces tyrans infernaux
„ dont on nous conte tant de merveilleu-
„ ſes hiſtoires, bientôt nous entrerons dans
„ la ſombre demeure de Pluton; alors,
„ cher ami, plus de feſtins, plus de jeux;
„ le ſort n'élira plus entre nous un Roi pour
„ préſider à nos délicieux ſoupers.

Horace fait ici alluſion à un uſage établi de ſon tems, comme il l'eſt encore parmi

nous la veille & le jour des Rois.

Au reste, pour ce qui regarde les Maximes Epicuriennes d'Anacréon & d'Horace ; il faut dire avec M. de la Motte.

Rions, chantons, parons-nous de ces roses,
Que les doux Zéphirs de leur main
Nous offrent fraichement écloses,
Saisissons un plaisir certain ;
De vin, d'amour doublons les doses,
Hâtons-nous, nous mourrons demain:
C'est fort mal conclu, n'en déplaise
Au bon Horace, au vieillard de Theos. *
Ils posent par tout cette thése ;
Moi, j'en pose une autre en deux mots:
Laissons-là le plaisir, songeons à la justice ;
Les momens que nous différons,
Pis que perdus pour nous, sont gagnés pour le vice ;
Hâtons-nous, *demain nous mourrons.*
Ces gens pour le plaisir tenant l'affirmative,
Fondés sur un prochain trépas,
Ne le voyoient pourtant qu'en perspective ;
Ils en parloient, mais ils n'y pensoient pas.
Qui croit mourir demain, se tient sur le qui vive ;

* Anacréon.

Il voudroit être juste à vingt-quatre carats,
Ce n'est pas de plaisirs que l'on compte là-bas
Avec Minos & ses confreres ;
Ils veulent des vertus : Songeons à nos affaires.

Voilà ce que la seule lumiere de la raison a toujours opposé au voluptueux délir des Anacréons & des Horaces.

Nous venons de voir quels ont été les Maîtres de la lyre chez les Anciens.

Parmi nous, François de Malherbe & le Seigneur de Racan ont passé long-tems pour des modéles, & sont encore aujourd'hui fort estimés.

Tous deux se sont distingués par le nombre & l'harmonie, ornement qu'ils ont donné les premiers à la Poësie françoise qui ne le connoissoit pas encore.

Il est aisé de l'appercevoir dans cette belle Ode de Malherbe qui est la Paraphrase du Pseaume 145.

N'espérons plus, mon ame, aux promesses du monde ;
Sa lumiere est un verre, & sa faveur une onde,
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre ;

C'eſt Dieu qui nous fait vivre,
C'eſt Dieu qu'il faut aimer.

En vain pour ſatisfaire à nos lâches envies,
Nous paſſons près des Rois tout le tems de nos vies
A ſouffrir des mépris & plier les genoux ;
Ce qu'ils peuvent n'eſt rien : ils ſont ce que nous ſommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.



Ont-ils rendu l'eſprit, ce n'eſt plus que pouſſiere,
Que cette majeſté ſi pompeuſe & ſi fiere,
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'Univers ;
Et dans ces grands tombeaux, où leurs ames hautaines,
Font encore les vaines,
Ils ſont mangés des vers.



Là ſe perdent ces noms de Maitres de la Terre,
D'arbitres de la Paix, de foudres de la Guerre :
Comme ils n'ont plus de ſceptre, ils n'ont plus de flatteurs,
Et tombent avec eux d'une chûte commune,
Tous ceux que leur fortune
Faiſoit leurs ſerviteurs.

Le

Le Pere Bouhours & l'Auteur du Traité du Vrai Mérite ont critiqué avec beaucoup de rigueur, & peut-être assez de justice, plusieurs pensées de cette Ode. On peut les consulter. Je n'entre point dans ce détail, il me suffit de faire remarquer le nombre, l'heureuse facilité & le tour périodique des Vers dont elle est composée.

Le style de Malherbe & de Racan vieillit un peu aujourd'hui ; ce n'est pas leur faute.

Ces trois derniers Vers, par exemple.

(Et tombent avec eux d'une chûte commune,
Tous ceux que leur fortune,
Faisoit leurs serviteurs)

Quoiqu'ils expriment une pensée fort noble & fort juste, choquent cependant l'oreille par leur inversion forcée ; il seroit aisé de les rendre fort beaux en leur donnant un tour plus naturel, & qui fût aujourd'hui d'usage, en mettant, par exemple,

Et l'on voit avec eux, d'une chûte commune,
Tomber de leur fortune
Les vils adorateurs.

Il y a aussi des Strophes fort coulantes & fort agréables dans son Ode de consolation à M. Du Perier, sur la mort de sa fille. Telles sont celles-ci :

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque Dædale, où ta raison perdue
Ne se retrouve pas ?

. . . .
. . . .

Ta fille étoit du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin ;
Et Rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

. . . .
. . . .

Ne te livre donc plus à d'inutiles plaintes,
Et sage à l'avenir,
Aime une ombre comme ombre, & des cendres éteintes,
Eteins le souvenir.

. . . .
. . . .

La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles ;
On a beau la prier ;
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre,
Est sujet à ses loix,
Et la Garde qui veille aux barrieres du Louvre,
N'en défend pas nos Rois.

Je ne citerai de Racan que cette Strophe à la louange de la Reine Marie de Médicis.

Nous ne reverrons plus nos campagnes désertes,
Au lieu d'épics couvertes,
De tant de bataillons l'un à l'autre opposés :
L'innocence & la paix regneront sur la terre,
Et les Dieux appaisés,
Oublieront pour jamais l'usage du tonnerre.

Il s'en faut beaucoup que Malherbe & Racan ne soient des modéles parfaits ; les *pointes*, *les jeux de mots*, *le Phœbus*, *le galimathias*, les pensées guindées, les expressions outrées désigurent souvent leurs plus beaux Ouvrages, d'ailleurs leur style autrefois si noble, ne sçauroit nous plaire aujourd'hui.

Godeau est à peu près de leur force, il y a de belles choses dans sa traduction des Pseaumes.

Presque tous les Auteurs qui ont touché la lyre françoise, se sont exercé à mettre

les Pseaumes en Vers. Je n'en suis point surpris. Quelle autre matiere est plus favorable au sublime, & plus propre à remplir d'un noble & divin enthousiasme !

Rousseau a été tout à la fois Pindare, Horace, Anacréon, Malherbe, &c. Il a rassemblé tous les talens partagés entre ces grands hommes ; son vigoureux génie véritablement né pour le lyrique en a embrassé tous les genres & y a excellé.

Nous avons vû de ses Odes Pindariques ; voici dans quelques autres de ses Odes, des Images Anacréontiques, peintes avec les couleurs *les plus vives & les plus riantes.*

Livre III. Ode III. à M. le Comte de Bonneval.

Le Soleil dont la violence
Nous a fait languir si long-tems,
Arme de feux moins éclatans
Les rayons que son char nous lance,
Et plus paisible dans son cours,
Laisse la céleste balance,
Arbitre des nuits & des jours.

L'Aurore désormais stérile
Pour la divinité des fleurs,

De l'heureux tribut de ses pleurs,
Enrichit un Dieu plus utile :
Et sur tous les côteaux voisins
On voit briller l'ambre fertile
Dont elle dore nos raisins.

❦

C'est dans cette saison si belle,
Que Bacchus prépare à nos yeux
De son triomphe glorieux
La pompe la plus solemnelle,
Il vient de ses divines mains
Sceller l'alliance éternelle
Qu'il a faite avec les humains.

❦

Autour de son char diaphane,
Les Ris voltigeans dans les airs,
Des soins qui troublent l'Univers,
Ecartent la foule profane,
Tel sur des bords inhabités,
Il vint de la triste Ariane,
Calmer les esprits agités.

❦

Les Satyres tout hors d'haleine,
Conduisant les Nymphes des bois,
Au son du fifre & du haut-bois,

Dansent par troupes dans la plaine:
Tandis que les Sylvains lassés,
Portent l'immobile Silène
Sur leurs Thyrses entrelassés

Leur plus vive ardeur se déploye
Autour de ce Dieu belliqueux.
Cher Comte, partage avec eux
L'allégresse qu'il leur envoye:
Et plein d'une douce chaleur,
Montre-toi rival de leur joie,
Comme tu l'es de sa valeur.

. . . .

. . . .

Ici par l'aimable paresse,
Ce fameux Vainqueur désarmé,
Ne se montre plus enflammé
Que des feux d'une douce yvresse:
Et cherchant de plus doux combats,
Dans le Temple de l'allégresse,
Il s'offre à conduire nos pas.

Là sous une voûte sacrée,
Peinte des plus riches couleurs,

Ses Prêtres couronnant de fleurs
La victime pour toi parée,
Bientôt sur un Autel divin
Feront couler à ton entrée,
Des ruisseaux de lait & de vin.

. . . .
. . . .

Reçoi ce nectar adorable,
Versé par la main des plaisirs,
Et laisse au gré de leurs désirs
Par cette liqueur favorable,
Remplir tes esprits & tes yeux
De cette joie inaltérable
Qui rend l'homme semblable aux Dieux.

Telle est l'allégresse rustique
De ces vendangeurs altérés
Qu'on voit à leurs yeux égarés,
Saisis d'une yvresse mystique;
Et qui saintement furieux,
Retracent de l'Orgie antique
L'emportement mystérieux.

Chacune de ces Strophes présente un tableau à la beauté duquel on ne peut rien ajouter.

Quelle douceur encore & quel agrément dans cette Ode, à une veuve éplorée !

Voyez les Graces fidelles,
Malgré vous, ſuivre vos pas,
Et voltiger autour d'elles
L'Amour qui vous tend *les bras.*
Voyez ce Dieu plein de charmes,
Qui vous dit, les yeux en larmes,
Pourquoi ces pleurs ſuperflus,
Pour quoi ces cris, ces allarmes ?
Ton époux ne t'entend plus.

. . . .
. . . .

Sous un plus heureux auſpice,
La Déeſſe des Amours,
Veut qu'un nouveau ſacrifice
Lui conſacre vos beaux jours.
Déja le bucher s'allume,
L'Autel brille, l'encens fume,
La victime s'embellit :
L'Amour même la conſume,
Le myſtere s'accomplit.

Tout conſpire à l'allégreſſe
De cet inſtant ſolemnel.

Une riante jeuneſſe,
Folâtre autour de l'Autel.
Les Graces à demi-nuës,
A ces danſes ingenues,
Mêlent de tendres accens,
Et ſur un thrône de nues,
Venus reçoit votre encens.

Quoi de plus agréable que toutes ces images naïves & riantes !

M. de la Motte a composé des Odes pleines d'élégance & de délicateſſe dans le goût d'Anacréon.

En voici quelques-unes des plus jolies.

SONGE,

Que vois-je ? Climene ſenſible !
L'Amour a touché votre cœur !
Ce changement eſt-il poſſible ?
N'eſt-ce point un ſonge trompeur ?



Vois-je cette même Climene,
Qui s'offenſoit de mes déſirs ?
Qui toûjours ſévere, inhumaine. . . . ?
Vous pleurez ! j'entends vos ſoupirs.



Long-tems une pudeur barbare
A combattu vos vœux ſecrets :
Ah ! qu'aujourd'hui l'Amour répare
Tous les maux qu'elle nous a faits.



D'une tendreſſe mutuelle ,
Chere Climene , enivrons-nous.
Déja mon cœur . . . . Ciel ! qui m'appelle ?
Cruels ! pourquoi m'éveillez-vous ?

L'Amour réveillé.

Dans un bois ſolitaire & ſombre ,
Je me promenois l'autre jour :
Un enfant y dormoit à l'ombre ;
C'étoit le redoutable Amour.

❧

J'approche , ſa beauté me flatte ;
Mais j'aurois dû m'en défier ,
J'y vis tous les traits d'une ingrate
Que j'avois juré d'oublier.

❧

Il avoit ſa bouche vermeille ;
Le teint auſſi vif que le ſien ;
Un ſoupir m'échappe , il s'éveille ,
L'Amour ſe réveille d'un rien.

❧

Aussi-tôt déployant ses aîles,
Et saisissant son arc vengeur,
D'une de ses flêches cruelles,
En partant il perce mon cœur.

Va, dit-il, aux pieds de Sylvie;
De nouveau languir & brûler:
Tu l'aimeras toute ta vie
Pour avoir osé m'éveiller.

La Solitude.

Dans ce lieu riant & tranquile;
Sylvie, employons ce beau jour:
La Nature a fait cet asile
Pour les favoris de l'Amour.

Dans ces solitaires boccages,
Habitent les plaisirs secrets,
Et l'on n'est vû sous leurs ombrages
Que des oiseaux, témoins discrets.

Charmé d'une rive fleurie,
Ce ruisseau cherche à s'arrêter,
Et fait cent tours dans la prairie
Qu'il semble craindre de quitter.

Le Zéphire y caresse Flore,
J'en ressens le souffle amoureux;
Et la Déesse y fait éclorre
Mille fleurs, gages de ses feux.

L'Amour regne en ces lieux champêtres;
Ces verds gazons ne sont foulés
Que des Amans dont sur ces hêtres,
Tu vois les chiffres assemblés.

Aûx plaisirs ici tout convie;
Les Amours volent sur nos pas.
Serois-tu dans ces lieux, Sylvie,
La seule qui n'aimeroit pas?

Le Festin.

Ç'à, que notre festin commence;
Goûtons bien les dons de Baechus;
Méritons-en pour récompense
Le plaisir. Que faut-il de plus?

L'heureux est au-dessus du Sage;
Quittons la raison pour les ris;
Est-ce en faire un mauvais usage
Que d'y renoncer à ce prix?

Bacchus écarte de la table
Les noirs ſoucis & les travaux ;
Bûvons avec ſon jus aimable
L'oubli précieux de nos maux.

Venez liberté, badinage ;
Ecartez tout fâcheux témoin.
Bûvons ; recommençons ; courage,
Bon ; la Raiſon eſt déja loin.

Mais cette importune Maîtreſſe,
A ſon retour pour nous punir,
Nous reprocheroit notre yvreſſe ;
Ne la laiſſons point revenir.

On ne peut diſconvenir que tous ces traits d'imagination ne ſoient fort agréables, & ne faſſent honneur au génie inventif de M. de la Motte.

Si d'ailleurs on n'y trouve pas cette chaleur & cette vivacité de pinceau qui caractériſent le ſtyle de Rouſſeau, on en eſt dédommagé en quelque ſorte par la douceur, par l'élégance, & par la délicateſſe de ſes penſées, & de ſes expreſſions, quoique quelques-uns l'ayent accuſé d'y avoir mis trop de raffinement. On peut dire que les Ouvrages de M. de la Motte flat-

tent l'amour propre du Lecteur qui eſt capable de les goûter. Il faut avoir beaucoup d'eſprit pour les bien comprendre.

On lui a reproché encore un autre prétendu défaut, c'eſt d'avoir été trop moral, d'avoir trop dogmatiſé dans ſes Odes.

C'eſt à lui & à ſes ſemblables que Rouſſeau en vouloit, lorſqu'il *diſoit.*

Comme eux alors, apprentif Philoſophe,
Sur le papier nivellant chaque Strophe,
J'aurois bien pû du bonnet doctoral,
Embéguiner mon Apollon moral,
Et raſſembler *ſous quelques jolis titres* *
Mes froids dixains rédigés en Chapitres;
Puis grain à grain tous mes vers enfilés,
Bien arrondis & bien intitulés,
Faire ſervir votre nom d'Epiſode *,
Et vous offrir ſous le *pompeux* nom d'Ode;
A la faveur d'un *éloge* écourté,
De *mes* ſermons l'ennuyeuſe beauté;
Mais mon eſprit a toujours, je l'avoue,
Fui ce faux air dont le Bourgeois s'engoue,

* Toutes les Odes de M. de la Motte ont des titres différens. Chacune a le ſien.

* Il eſt vrai que toutes les Odes de M. de la Motte, commencent ou finiſſent par un portrait iſolé, & en quelque ſorte épiſodique, lequel eſt l'éloge de celui à qui elles ſont adreſſées.

Et ne sçait point, Prêcheur fastidieux,
D'un sot Lecteur éblouissant les yeux,
Analyser une vérité fade,
Qui fait vomir ceux qu'elle persuade.

Pour moi j'avoue que je ne suis point de ceux qui font un crime à M. de la Motte de toutes les moralités & de toutes les graves Sentences dont ses Odes sont remplies; la raison sur laquelle je me fonde pour penser ainsi, c'est qu'il me semble que je n'en trouve guéres moins dans les Odes de Rousseau même, & dans ses Odes les plus admirées.

Quoi de plus moral & de plus philosophique que l'Ode sur les Conquerans, qui passe pour son chef-d'œuvre?

Quel est donc le Héros solide
Dont la gloire ne soit qu'à lui?
C'est un Roi que l'équité guide,
Et dont les vertus sont l'appui;
Qui prenant Titus pour modele,
Du bonheur d'un peuple fidele,
Fait le plus cher de ses souhaits;
Qui fuit la basse flatterie,
Et qui, Pere de sa Patrie
Compte ses jours par ses bienfaits.

L'effort d'une vertu commune,
Suffit pour faire un Conquerant;
Celui qui dompte la fortune,
Mérite seul le nom de grand;
Il perd sa volage assistance,
Sans rien perdre de la constance
Dont il vit ses honneurs accrus,
Et sa grande ame ne s'altere
Ni des triomphes de Tibere,
Ni des disgraces de Varus.

La joie imprudente & légere,
Chez lui ne trouve point d'accès;
Et sa crainte active modere
L'yvresse des heureux succès.
Si la Fortune le traverse,
Sa constante vertu s'éxerce
Dans ces obstacles passagers,
Le bonheur peut avoir son terme,
Mais la sagesse est toujours ferme,
Et les destins toujours légers.

Si ce ne sont là de belles & bonnes Sentences, je n'y connois plus rien.

L'Ode à M. Dussé est pleine encore de moralités.

Les Odes adressées à l'Empereur, au Roi d'Angleterre, au Prince Eugene, &c.

renferment des ſermons d'une beauté qui n'a rien aſſurément d'ennuyeux.

En un mot, j'oſe avancer qu'il n'y a pas une ſeule Ode Pindarique de Rouſſeau, dans laquelle il n'entre beaucoup de morale, & où ſon Apollon ne s'érige en Docteur.

Quelle différence y a-t'il donc entre M. Rouſſeau & M. de la Motte ?

C'eſt que l'un moraliſe en Poëte & l'autre en Philoſophe ; c'eſt que l'un eſt ſublime dans ſes Sentences, & l'autre n'eſt qu'ingénieux ; l'un en éclairant échauffe & tranſporte, l'autre en inſtruiſant ſe contente d'amuſer.

Il eſt donc permis dans le Lyrique d'étaler de belles & ſolides Maximes, pourvû qu'elles ſoient revêtues des brillantes couleurs qui conviennent à ce genre de Poëſie ; ainſi le vrai défaut de M. de la Motte n'eſt pas de dogmatiſer, c'eſt de n'être pas aſſez animé, & ce défaut ſe retrouve dans ſes deſcriptions & dans ſes peintures qui ſont froides & mortes en comparaiſon de celles de M. Rouſſeau.

Ce même M. de la Motte dans ſon diſcours ſur l'Ode, fait une réflexion fort ſenſée. J'emprunterai ſes propres paroles, comme les plus capables de bien exprimer ce qu'il a voulu dire.

„ On devroit avoir soin d'arranger telle-
„ ment ses pensées dans chaque Strophe,
„ qu'il y ait une gradation de sens, & qu'el-
„ les finissent toujours par ce qu'il y a de
„ plus vif & de plus ingénieux. . . . . .
„ En négligeant cette méthode, on perd
„ un des plus sûrs moyens de plaire. Une
„ bonne chose ne se paroît presque pas
„ après une meilleure, au lieu qu'en chan-
„ geant d'ordre, elles font l'une & l'au-
„ tre leur impression, & l'esprit parvenu
„ ainsi par degrés à un sens complet & di-
„ gne de son attention, se repose natu-
„ rellement avant que de passer à un au-
„ tre.

Il est vrai que cette méthode, lorsqu'elle se trouve pratiquée sans étude & sans aucun art aparent, produit un fort bon effet; mais si les Pièces lyriques s'avisoient d'échaffauder méchaniquement leurs pensées, pour les arranger suivant cette gradation artificielle, outre l'inconvénient des pointes qui s'ensuivroit presque infailliblement, (comme M. de la Motte lui-même l'a remarqué), ne seroit-il pas encore à craindre que cette contrainte ne les empêchât de se livrer aux mouvemens du Génie, qui seul

peut produire du beau dans le genre lyrique ?

L'Ode admet toutes ſortes de Vers ; mais toutes les Strophes doivent être égales entre elles, & la premiere fixe la meſure de toutes les autres.

CHAPITRE VI.

Du Poëme Paſtoral.

Oui, j'aime à demeurer dans ces paiſibles *lieux* ;
On n'y découvre rien qui n'enchante les yeux,
Et de tous nos Palais la ſçavante ſtructure
Cede aux ſimples beautés qu'y forme la Nature ;
Ces arbres, ces rochers, cette eau, ces gazons frais
Ont pour moi des appas à ne laſſer jamais.

Quoiqu'il ſoit aujourd'hui du bel air de mépriſer la campagne & tout ce qui peut y avoir rapport, j'oſe avoir aſſez bonne opinion du goût de mon ſiécle, pour croire que toutes les perſonnes ſenſées penſent encore au fond comme la Princeſſe d'Elide, & préfereroient volontiers la douce liberté & les plaiſirs inno-

cens de ce séjour tranquille au tumultueux esclavage des bruyantes Cités, si des engagemens souvent invincibles ne les empêchoient de suivre leur inclination naturelle.

Que l'homme étoit heureux dans ces premiers tems, où sans autre asile que les bois & les montagnes, & sans autre guide que la Nature, il bornoit toute sa gloire & tous ses soins à cultiver en paix une terre fertile, qui par un agréable retour, fournissoit abondamment à tous ses besoins, & à ceux de ses troupeaux, alors son unique richesse! La folle ambition ne troubloit point son cœur simple & vertueux; il ignoroit l'intérêt, il ignoroit tous les maux. Il ne s'enyvroit point de la barbare gloire de dominer injustement des hommes libres, ni de souiller ses mains du sang de son frere; il sçavoit être Roi sans avoir d'esclaves, puissant sans opprimer les foibles, heureux sans faire d'infortunés.

L'amitié n'étoit point alors un nom chimérique; elle ne consistoit point dans de trompeuses démonstrations, ni dans de perfides embrassemens; ce n'étoit pas non plus un commerce d'impiété ou de libertinage: elle étoit sincere, puisqu'elle étoit désintéressée; vive & tendre, puisqu'elle

régnoit ſur des cœurs livrés à la douceur du ſentiment ; fidelle, puiſque la trahiſon & la perfidie étoient des fléaux ignorés.

L'amour n'étoit pas non plus, comme aujourd'hui, un coupable badinage, un jeu de galanterie artificielle & machinale, également pratiqué par le plus indifférent & par le plus paſſionné ; c'étoit une vraie paſſion ; mais une paſſion délicate, vertueuſe, agréable ; toujours guidée par la ſageſſe & par le devoir, exempte par conſéquent de tous ces noirs ſoupçons, de ces coupables tranſports, de ces aveugles fureurs, de ces égaremens, de ces caprices, de ces affreuſes jalouſies, qui d'un plaiſir & d'une vertu ſont un vice & un tourment ; elle avoit toute la douceur de l'amitié avec encore plus de délicateſſe & de vivacité : tout contribuoit à l'inſpirer ; tous les objets dont on étoit environné à la campagne, la liberté, la paix dont on y jouiſſoit, la Nature qui conſervoit encore la pureté de ſa premiere origine, tout étoit fait pour porter à une innocente tendreſſe ; quel charme en effet de s'aimer, & de s'aimer légitimement dans les plus beaux lieux du monde ! c'eſt un plaiſir digne des Dieux, mais indigne des hommes tels qu'ils ſont faits aujourd'hui. N'y pen-

ſons donc plus ; ne regrettons point des biens qui ne ſont pas faits pour nous. La Société dont les liens ont été formés d'abord pour le bonheur & l'agrément de la vie, eſt devenue pour bien des gens un malheureux commerce de contrainte volontaire, & une néceſſité de s'ennuyer, de s'importuner, de ſe fatiguer & de ſe déplaire mutuellement, le tout par politeſſe & par bienſéance ; l'amour parmi la jeuneſſe libertine a dégénéré en une froide galanterie, ou en une infâme débauche ; les ſentimens bernés & honnis par les beaux eſprits ont fait place au précieux & ridicule rafinement, & la triſte amitié dont on n'a conſervé que le nom, s'eſt enfuie au Royaume de Monomotapa où la Fontaine la place, & d'où il ne paroît pas que nous nous empreſſions de la rappeller.

Encore un coup, épargnons-nous d'inutiles regrets ſur cette décadence, & ſur tout gardons nous bien de ſonger à la réparer. Le mal eſt trop invétéré, il y a trop long-tems que le monde eſt dans l'état où nous le voyons. Entreprendre de le rendre heureux en le rendant ſage, ce ſeroit le comble de la folie.

Un grand génie eſt frappé des innombrables abus qu'il y apperçoit, un Poëte les

fronde, mais un Philoſophe en rit & ſe tait.

Les Satyres de Boileau, les Comédies de Moliere ont amuſé, ont éclairé, ſi l'on veut, mais elles ont attiré mille ennemis à leurs Auteurs, & n'ont point corrigé les mœurs qu'elles ont ridiculiſés avec tant d'art. Les maux du cœur & de l'eſprit humain *ſont incurables* aux ſeuls efforts de la raiſon. L'Univers a pris ſon pli, & ſi par hazard il change encore, il n'y a pas d'apparence que ce ſoit en bien.

Quoi qu'il en ſoit, cette innocence primitive, cette étonnante ſimplicité, ſi célébrée par les Poëtes & par les Hiſtoriens, ſe conſerva long-tems pure & ſans tache chez pluſieurs peuples, entr'autres chez les Iſraelites, & dans diverſes contrées de la Grece.

La continence & le déſintéreſſement des premiers Héros Romains égaloient leur prudence & leur valeur.

On ſçait que le fameux Curius Dentatus, logé dans une eſpéce de chaumiere, étoit auprès d'un pauvre petit foyer, occupé à préparer quelques racines pour ſon dîner, lorſqu'il reçût une ſuperbe ambaſſade des Samnites qu'il avoit vaincus, & qui venoient lui offrir des ſommes conſidérables.

„ J'aime mieux, leur répondit-il, faire
„ la loi à ceux qui possedent l'or, que de
„ le posseder moi même.

On sçait aussi que dans les dangers pressans de la République, on alloit chercher au fond d'une campagne un Guerrier occupé à mener lui-même sa charrue, on l'élevoit pour un tems aux honneurs suprêmes, on remettoit entre ses mains le sort de sa Patrie; il s'armoit, il repoussoit la tempête, & quand il avoit rendu le calme à ses Citoyens, il déposoit avec joie les ornemens de sa dignité, & préférant le titre de Laboureur à celui de Général d'Armée, il revoloit vers les campagnes de ses Peres, & reprenoit cette chere charrue qu'il avoit été contraint d'abandonner.

Plus nous remonterons vers l'Antiquité, & plus nous appercevrons de traces de cette vie obscure, tranquille & réglée seulement par la vertu; cela est fort aisé à comprendre.

Otez l'intérêt de la Terre,
Vous en exilerez la Guerre,
L'honneur rentrera dans ses droits;
Et plus justes que nous ne sommes,

Nous

Nous verrons regner chez les hommes
Les mœurs à la place des loix.

Or cet intérêt, ſource de tous nos maux, n'étoit point encore connu dans l'enfance du monde.

La Nature peut céder au préjugé & à la Coutume, mais elle ne peut être entierement étouffée : il ſemble qu'encore aujourd'hui, malgré la corruption qui regne dans l'Univers, un je ne ſçais quel ſentiment nous rappelle vers les thréſors que nous avons perdus. Nous aimons qu'on nous retrace l'idée de notre premiere innocence & de cette tranquillité à laquelle nous avons renoncé pour des plaiſirs plus tumultueux: toutes les images champêtres pour peu qu'elles ſoient fidelles, ſont en poſſeſſion de nous plaire, la deſcription d'un ruiſſeau, d'un bocage, d'une belle prairie, nous flatte beaucoup plus que celle des plus ſuperbes Edifices; nous ſommes toujours portés à préférer les ouvrages de la ſimple Nature, aux chefs-d'œuvre même de nos mains.

J'avoue cependant que ſi le beau monde qui donne le ton à tout, continue, (comme il a fort bien commencé) à ſe faire une loi de détruire tout ſentiment naturel, & de

n'eſtimer que ce qui eſt raffiné & alambiqué, on pourra parvenir un jour à mépriſer ſouverainement tous les plaiſirs de la campagne, comme on en mépriſe les Habitans.

Alors la gracieuſe Idylle, qui eſt peut-être de tous les Poëmes le plus agréable & le plus doux, paroîtra fade & ennuyeux.

En attendant que ce malheur arrive, qui peut-être n'arrivera jamais, je vais tirer des meilleurs Bucoliſtes des exemples de cet aimable genre de Poeſie.

Preſque tous les grands génies, touchés des charmes de la vie paſtorale, en ont fait le ſujet de leurs chants.

„ Les Dieux, dit Virgile, ont habité
„ les forêts; le beau Paris fils d'un des plus
„ grands Monarques de l'Aſie, a été Ber-
„ ger; le charmant Adonis menoit ſes
„ moutons ſur le bord des fleuves conſa-
„ crés à Venus; Apollon lui-même n'a
„ point dédaigné de garder les troupeaux
„ du Roi Admete ſur les rives du Pénée;
„ que Minerve ſe plaiſe dans les Cités bâ-
„ ties par ſes puiſſantes mains, mais que
„ pour nous le ſéjour des bois, ſoit le ſé-
„ jour des Dieux mêmes.

O rivages chéris ! (*s'écrie M. Rouſſeau*) vallons
aimés des Cieux ,
D'où jamais n'approcha la triſteſſe importune ;
Et dont le laboureur tranquille & glorieux
Ne rougit point de ſa fortune !

Trop heureux qui du champ par ſes peres laiſſé
Peut parcourir au loin les limites antiques !
Sans redouter les cris de l'orphelin chaſſé
Du ſein de ſes Dieux domeſtiques.

Sous des lambris dorés l'injuſte raviſſeur
Entretient le Vautour dont il eſt la victime ;
Combien peu de mortels connoiſſent la douceur
D'un plaiſir pur & légitime !

. . . .
. . . .

La Ville eſt le ſéjour des profanes humains ,
Les Dieux regnent dans les campagnes.

C'eſt là que l'homme apprend leurs myſteres ſecrets ,
Et que contre le ſort muniſſant ſa foibleſſe ,
Il jouit de lui-même , & s'abbreuve à longs traits
Dans les ſources de la ſageſſe.

. . . .
. . . .

Des objets ſi charmans, un ſéjour ſi tranquille,
La verdure, les fleurs, les ruiſſeaux, les beaux jours,
Tout invite le ſage à chercher un azile
Contre le tumulte des Cours.

. . . .

. . . .

O doux amuſemens! ô charme inconcevable
A ceux que du grand monde éblouit le cahos!
Solitaires vallons! retraite inviolable
De l'innocence & du repos!

M. de Fenelon qui a orné ſon Télémaque des plus brillantes deſcriptions, triomphe ſur tout lorſqu'il peint les doux plaiſirs de la campagne & les tranquilles occupations de ſes heureux habitans.

Homere eſt plein d'images champêtres; il ſe conformoit en cela au goût de ſon ſiécle & de ſon pays.

Horace, Ovide & tous ces Poëtes célébres de la Cour d'Auguſte, où le luxe étoit porté auſſi loin qu'il l'eſt aujourd'hui dans les plus brillantes Cours de l'Europe, ont oſé retracer dans leurs écrits, en plus d'un lieu, cette ſimplicité de mœurs, dont il ne reſtoit plus ailleurs de traces, & qui ne laiſſoit pas de plaire encore, quoiqu'en peinture.

Le mot de *Bucoliques* dont on ſe ſert pour ſignifier des Eglogues & des Idylles, ſembleroit ſignifier que les principaux perſonnages du Poëme Paſtoral ſont des Bouviers & autres gens de cette eſpéce ; il eſt certain qu'en général tous les Habitans de la campagne ſont des Acteurs propres à ce genre de Poëſie, il vaut mieux cependant n'y admettre que des Bergers.

Il ſeroit aſſez difficile de rendre raiſon de cette différence, en conſidérant les choſes dans l'état où elles ſont aujourd'hui ; nous attachons aſſurément un mépris égal à la profeſſion de Berger & à celle de Bouvier ; cependant le mot de Bouvier par lui-même eſt bas, & nous révolteroit dans notre Poëſie, celui de Berger au contraire n'a rien que d'honnête, & lorſque nous le rencontrons dans un Poeme, je ne ſçais quel inſtinct naturel nous fait oublier l'idée actuelle que nous avons de leur profeſſion, pour nous rappeller le ſouvenir de ces premiers Paſteurs qui ne connoiſſoient point d'état ni de rang au-deſſus du leur, & dont tous les momens étoient partagés entre des occupations agréables & les doux plaiſirs de l'amour, paſſion qui fournit beaucoup à l'Eglogue, & qui en fait un des principaux ornemens.

Faiſons maintenant paſſer en revûe quelques-uns des principaux Auteurs qui ſe ſont exercé dans ce genre.

„ Je vois bien, dit M. de Fontenelle, „ que toute la ſaveur des Sçavans eſt pour „ Théocrite, & qu'ils ont réſolu qu'il ſe- „ roit le Prince des Poëtes Bucoliques.

Pour lui, il n'eſt pas tout-à-fait de cet avis, & moi je ſuis un peu du ſien.

Voici quelques morceaux tirés d'une Idylle où ce Poëte Grec fait *l'éloge funébre* de Bion autre Poëte Paſtoral.

„ O Muſes de Sicile! pleurez avec moi „ le malheur qui vient de tomber ſur nous.

„ Ce Berger ſi cher à nos troupeaux & „ à qui nos troupeaux étoient ſi chers, l'ai- „ mable Bion n'eſt plus, nous n'entendrons „ plus, ſous ces chênes ſolitaires, ſa douce „ voix & ſes agréables chanſons. Deſcen- „ du dans le Royaume de Pluton, il pré- „ ſide aux funebres concerts de ce Monar- „ que des Ombres. Cependant un morne „ ſilence regne ſur toutes nos montagnes; „ nos taureaux errans, nos géniſſes éper-

„ dues ſe livrent à la douleur & refuſent
„ la pâture.

„ O Muſes de Sicile ! pleurez avec moi
„ le malheur qui vient de tomber ſur nous.

„ O Bion ! ô mon cher Bion ! Apollon
„ lui-même a donné des larmes à votre
„ trépas ; les Satyres, les Faunes, les Syl-
„ vains couverts de longs habits de deuil,
„ diſent en gémiſſant : hélas ! nous n'enten-
„ drons plus ces ſons enchanteurs qui nous
„ ont charmé tant de fois. Dans nos ſombres
„ bocages on voit pleurer les Nymphes
„ échevelées & les ondes de nos fontaines
„ ſont groſſies de leurs pleurs* ; Echo gé-
„ mit & ſe plaint au fond de ſes rochers
„ de ne plus répondre aux accens de vo-
„ tre voix. Tout ici ſe ſent de votre per-
„ te ; nos arbres ont été dépouillés tout
„ d'un coup de leurs feuilles & de leurs
„ fruits ; toutes nos fleurs ſe ſont fanées ;
„ les ruches de nos Abeilles ſont ſans miel ;
„ Eh qu'avons-nous encore beſoin de dou-
„ ceur, après avoir perdu tout ce que la

* Il y a dans le texte : *les eaux de nos Fontaines ſont devenues des pleurs* ; j'ai crû que cette idée ne ſeroit pas de notre goût.

„ Nature avoit de plus doux.

„ O Muſes de Sicile ! pleurez avec moi
„ le malheur qui vient de tomber ſur nous.

„ Jamais les Dauphins n'ont tant dé-
„ ploré le trépas d'aucun mortel ; jamais
„ Philoméle & ſa ſœur n'ont fait entendre
„ de ſi lugubres accens. Jamais Alcyon
„ n'a pleuré ſi amérement la perte de Ceyx.
„ Les oiſeaux qui voltigent autour du
„ tombeau de Memnon dans les vallées de
„ l'Orient, n'ont jamais donné tant de
„ larmes au Deſtin de ce malheureux fils
„ de l'Aurore, qu'*ils en donnent* au triſte
„ Deſtin de Bion.

„ O Muſes de Sicile ! pleurez avec moi
„ le malheur qui vient de tomber ſur nous.

„ Qui oſera *déſormais enfler* vos cha-
„ lumeaux, illuſtre Orphée de notre ſié-
„ cle ? quel téméraire oſera porter des
„ lévres profanes ſur cette flûte immor-
„ telle, qui ſemble vouloir encore répéter
„ d'elle-même ces airs ſi tendres & ſi tou-
„ chans, que vous ſeul ſçaviez en tirer.
„ Je vais la remettre au Dieu Pan cette
„ flûte précieuſe, peut-être lui-même n'o-
„ ſera-t'il la mettre en œuvre, de peur

„ d'en tirer des ſons moins agréables & „ moins doux que les vôtres.

Cet échantillon ſuffit pour faire connoître le caractere de la Muſe de Théocrite.

Voici une petite Idylle de ce fameux Bion, célébré par *Théocrite* & fort eſtimé de M. de Fontenelle même.

„ Un petit enfant s'amuſant à faire une „ innocente guerre aux oiſeaux, au bord „ d'un bois écarté, apperçût l'Amour en„ dormi ſur la branche d'un arbre. Trom„ pé par ſes aîles, il le prit pour quelque „ gros oiſeau, il s'applaudiſſoit déja de la „ bonne capture qu'il alloit faire; il raſſem„ ble tous ſes gluaux & prend bien ſes „ meſures pour ne pas laiſſer échapper une „ ſi belle proye. L'Amour s'éveille, & „ voyant le projet de cet enfant, il briſe „ ſes gluaux & ſe rit de tous ſes vains efforts. „ L'enfant tout affligé va conter ſon déſaſ„ tre à un vieux Berger qui avoit été ſon „ Maître dans l'oiſellerie. Mon Papa, lui „ dit il, vous ne m'aviez pas dit qu'il y eût „ d'oiſeau ſi difficile à prendre. Où eſt-il „ cet oiſeau? Là, ſur cette branche; ne le „ voyez-vous pas? Le vieillard l'ayant

„ apperçu, se mit à branler la tête, & „ dit en soûriant à son éleve ; mon enfant, „ cet oiseau n'est point pour votre cage ; „ c'est un animal d'une espéce bien dange- „ reuse. Loin de vous faire fête de le „ prendre, estimez-vous bienheureux tant „ que vous pourrez l'éviter ; encore quel- „ ques années, & vous n'aurez pas be- „ soin de gluaux pour le faire venir à vous, „ il y viendra plus que vous ne voudrez.

Voici une Idylle de Moschus, autre Poëte Grec, que M. de Fontenelle semble préférer à Théocrite, aussi bien que Bion.

„ Pan brûloit pour l'Echo sa voisine, „ Echo étoit éprise d'un Satyre & le Sa- „ tyre l'étoit des charmes de la Nymphe „ Lyda ; autant l'Echo faisoit essuyer de „ mépris au Dieu Pan, autant elle en es- „ suyoit du Satyre, autant le Satyre en es- „ suyoit de Lyda. L'Amour se plaisoit „ dans ce commerce alternatif de flammes „ méprisées ; tout étoit égal de part & d'au- „ tre ; car autant que chacun de ces amans „ haïssoit l'objet dont il étoit aimé, autant „ il étoit haï de l'objet auquel il désiroit „ de plaire. Profitez de cet exemple, ô „ vous, beautés séveres, qui refusez de

„ vous enflammer. Si quelque Amant fi-
„ delle ſoûpire pour vous, faites-vous un
„ devoir de répondre à ſa tendreſſe; n'at-
„ tendez pas que le perfide Amour vous
„ faſſe aimer malgré vous, quelque objet
„ dont vous ſerez haïes.

Ces deux Poëtes ſont beaucoup plus galans que Théocrite. C'eſt en cela qu'au jugement de M. de Fontenelle, ils méritent la préférence.

Je vais cueillir de côté & d'autre dans les Bucoliques de Virgile, les fleurs qui me paroitront les plus agréables.

Eglogue I.

Un Berger obligé de quitter les campagnes de ſes Peres, livrées par le droit de la guerre à la fureur du barbare ſoldat, apoſtrophe ainſi tendrement ſon cher troupeau.

„ Adieu tendres chevres, adieu chers
„ troupeaux qu'autrefois j'ai tâché de ren-
„ dre heureux de tout mon pouvoir. Je
„ quitte pour jamais cette grotte agréable,
„ où couché nonchalamment à l'ombre,
„ j'avois le plaiſir de vous voir de loin

„ brouter l'herbe naiſſante ſur le penchant
„ des collines : vous n'entendrez plus déſor-
„ mais les accens de ma voix ; je ne vous
„ menerai plus dans ces gras pâturages
„ où fleurit le Citiſe & où croiſſent les
„ ſaules dont les branches vous nourriſſoient.

Eglogue II.

„ Aimable & cruelle Bergere ! vous ne
„ faites aucun cas de mes chanſons, vous
„ n'avez point pitié des tourmens que j'en-
„ dure ; vos rigueurs me donneront la
„ mort. *Maintenant le Soleil en ſon midi,*
„ lançant ſur la terre les feux les plus ar-
„ dens, oblige tous les hommes & tous
„ les animaux de chercher la fraîcheur
„ & l'ombre : moi ſeul en ce moment
„ j'erre dans les détours de ce bocage,
„ courant après une ingrate qui me fuit . . .
„ . . . .
„ Nymphe charmante, ne vous enorgueil-
„ liſſez point de votre beauté, ni de la blan-
„ cheur de votre teint ; on laiſſe tomber le
„ troëſne éclatant, on s'empreſſe de cueil-
„ lir la noire violette. . . .
„ . . . .
„ Ah ! ne mépriſez point les ruſtiques at-
„ traits de ces lieux. Venez habiter avec

„ moi cette paiſible chaumiere ; nous „ percerons de nos flêches les hôtes de ces „ bois. Venez ; nous imiterons le Dieu „ Pan dans nos forêts ; nous ferons com- „ me lui retentir les échos de nos chants. „ Ne dédaignez point d'appliquer vos lé- „ vres vermeilles ſur ce tendre chalumeau : „ que ne faiſoit point la jeune Amynthe, „ pour obtenir de moi cette faveur ! j'ai „ une belle flûte à ſept tuyaux, dont Da- „ metas me fit autrefois préſent. Hélas ! je „ m'en ſouviens encore, ce Berger en ex- „ pirant, me dit ; *mon cher Corydon, vous* „ *en êtes le ſecond poſſeſſeur.* Ce gage de „ la tendreſſe d'un ami m'eſt bien précieux ; „ mais, ma chere Nymphe, je veux vous „ le donner pour vous prouver la mienne ; „ aurez-vous la cruauté de le refuſer ?

Eglogue I X.

„ Venez dans ce ſéjour charmant, ô ma „ chere Galathée ! vous y verrez regner „ un printems éternel ; les rivages de ce „ fleuve ſont émaillés de mille fleurs ; voyez „ comme ce beau peuplier étend ſes ra- „ meaux, pour couvrir cette grotte obſ- „ cure d'un ombrage épais, & comme cette „ vigne qui s'éleve lentement, forme tout

„ autour mille agréables feftons.

On ne peut nier que toutes ces images naïves ne foient pleines de douceur & d'agrément.

Il n'y a prefque rien de nouveau dans les Eglogues de Virgile ; elles ne font, pour ainfi dire, qu'une traduction, même affez *fidele, des Idylles de Théocrite.*

Il y a grande apparence, & c'eft le fentiment de tous les Commentateurs, que les Eglogues de Virgile renferment toutes un fens allégorique, dont l'application aifée à faire dans le tems *qu'elles ont été compofées,* leur donnoit alors un mérite qu'elles perdent avec nous. Car enfin quels font les objets de ces allégories? voilà ce que perfonne aujourd'hui ne peut fçavoir certainement. *Seulement les Sçavans fe creufent* bien le cerveau à *conjecturer, & lorfqu'ils* ont faifi quelque rapport fouvent chimérique, ils deviennent amoureux de leurs conjectures, jufqu'à les propofer enfuite comme des démonftrations. Tel eft l'ufage conftamment établi parmi eux.

Je pourrois tirer encore plufieurs chofes agréables en ce genre, de divers Auteurs Latins, particulierement de Nemefien, de Calpurnius, de Sannazar, & de ce fameux

Petrarque dont les chanſons & la tendreſſe pour la fidelle Laure, ont immortaliſé la Fontaine de Vaucluſe, dont ils habitoient les bords.

Mais je me hâte de paſſer à nos illuſtres Poëtes François.

Je ne dirai rien des Idylles Gothiques du fameux Ronſard ; elles n'ont pu être bonnes que dans un tems où l'on n'avoit point encore d'idée du bon ni du beau.

Racan & Segrais ſont beaucoup plus eſtimés & avec juſtice. Il me ſemble cependant que ce qu'ils ont de beau, n'eſt point à eux & appartient irrévocablement à Théocrite & à *Virgile*. Ce qu'ils ont mêlé du leur eſt ordinairement hériſſé de mauvaiſes pointes & de puériles anthitèſes.

Racan paſſera-t'il pour modéle, lorſqu'il dit au ſujet d'une Bergere qui ſe promene dans un bois ?

Quel miracle de voir dans ce lieu triſte & ſombre,
Une Déeſſe en terre & le Soleil à l'ombre !

Ou Segrais lorſqu'il dit, en parlant d'un Berger livré à un amour malheureux ?

Enfin gelé de crainte & brûlé de déſirs,
Il voulut exprimer ſa douleur infinie.

. . . .

. . . .

Certes, de moins de ſruits nous enrichit l'Automne,
L'Eté de moins d'épics nos campagnes couronne ;
L'Hiver a moins de vents, le Printems moins de fleurs,
Qu'il ne ſentit alors de mortelles douleurs.

Ces penſées, & mille autres de cette nature, qu'on rencontre à tout moment dans les Poëſies de Racan & de Segrais, ſont-elles naturelles, & méritent-elles qu'on ſe donne la peine de les imiter ?

Ce ſtyle figuré dont ils ſont vanité,
Sort du bon caractere & de la vérité.

Eût dit le Miſantrope de Moliere.

M. Greſſet a pourtant fait l'honneur à ces deux Poëtes de dire :

Que quand le paiſible Eliſée
Poſſéda Racan & Segrais,
Lorſque leur flûte fut briſée,
L'Idylle perdit ſes attraits.
A peine la Muſe fleurie
D'un nouveau Berger de Neuſtrie ;
En ſauva-t'elle quelques traits.

Bientôt

Bientôt Flore vit disparoître
Cette heureuse naïveté,
Qui de son Empire champêtre,
Faisoit la premiere beauté.
N'entendant plus aucun Tytire,
N'ayant rien d'aimable à redire,
L'Echo se tut épouvanté.

❦

La Bergere outrant sa parure,
N'eût plus que de faux agrémens;
Le Berger quittant la Nature,
N'eût plus que de faux sentimens;
Et ce qu'on appella l'Eglogue,
Ne fut plus qu'un froid Dialogue
D'Acteurs dérobés aux Romans.

Ces Vers sont charmans, & sur le véritable ton de *l'Idylle*. Mais je ne voudrois pas être garant de l'équité du jugement qu'ils contiennent.

Quelques-uns ont prétendu que M. de Fontenelle désigné par ce Vers,

Un nouveau Berger de Neustrie

avoit donné à tous ses Bergers un esprit si galant & si délicat, une finesse de sen-

timent si fort au-dessus de la simplicité ordinaire des Habitans de la campagne, qu'à moins de se faire illusion, on ne pouvoit se persuader que ce fussent là de véritables Bergers; ce sont plutôt, disent-ils, d'agréables Courtisans qui fatigués du tumulte des Cours & de l'embarras des affaires, se sont retirés à la campagne, pour y goûter les charmes d'une vie paisible & douce; le soin de leurs amours est le seul qui les occupe; ils mettent toute leur gloire à être tendres & fidelles (c'est peut-être la seule différence qu'il y ait entre des Courtisans & eux) couronnés de fleurs, couchés sur des lits de roses à l'ombre d'un myrthe ou d'un hêtre, ils fredonnent toujours quelque chanson amoureuse; ils ne connoissent, ils ne chantent que les faveurs du Dieu qui fait aimer; les dons de Bacchus, les présens de Cerès ne les touchent guéres; ceux-même de Flore & de Pomone ne leur sont précieux qu'autant qu'ils peuvent servir à leur rendre favorable une Bergere inhumaine; ils méprisent ces occupations & ces plaisirs rustiques dont les Bergers de Théocrite & de Virgile font le sujet de tous leurs entretiens.

Vous jugez bien que des Bergers différens de ceux de Théocrite, &, qui pis est,

galans & ingénieux n'ont pû manquer de déplaire aux Sçavans. Ce nouveau genre d'Idylle a excité leur zéle satyrique, ils se sont fâchés très-sérieusement, ils ont dit qu'ils ne reconnoissoient point l'air, le ton & la naïve simplicité des Bergers dans ceux de M. de Fontenelle : mais de bonne foi, leur semble-t'il que Virgile n'ait pas donné à ses Bergers *plus d'esprit* & de délicatesse de sentiment, que n'en ont d'ordinaire de misérables Pâtres ?

Tout Peintre doit imiter la Nature, mais lui est-il deffendu de l'embellir & de la perfectionner ?

Dans l'Epopée on peint les Héros tels qu'il seroit à souhaiter qu'ils fussent, de même aussi dans l'Idylle on peint les Bergers, non pas tels qu'ils sont aujourd'hui ; mais tels qu'ils devroient être, tels qu'on suppose *qu'ils étoient dans ce siécle d'or*, si célébré par les Poëtes.

C'est sur ce principe qu'il faut juger du mérite de l'Eglogue moderne. N'aurons-nous jamais assez bonne opinion de notre goût, pour être persuadés que des ouvrages qui nous plaisent & qui nous charment, ne peuvent être que fort bons ?

Tout ce qu'on pourroit trouver d'un peu répréhensible dans le systême de M. de

Fontenelle, c'eſt la ſévérité avec laquelle il ſemble proſcrire le détail des occupations & des peintures champêtres. Pourquoi ôter au Poëme Paſtoral un ornement qui lui eſt ſi naturel ? pourquoi ſevrer notre eſprit d'une multitude d'idées agréables que lui fournit l'expreſſion fidele des beautés ſimples de la campagne ?

Un adverſaire bien digne de M. de Fontenelle, l'illuſtre Rouſſeau, pour venger l'Antiquité qu'il trouvoit un peu déprimée dans le nouveau ſyſtême, a compoſé une Idylle charmante dans le goût de Virgile, où il a raſſemblé toutes les Graces & toutes les beautés dont le Poëme Paſtoral eſt ſuſceptible. Je prendrai la liberté de la tranſcrire toute entiere.

Comme ce ſont les Idylles de M. de Fontenelle qui ont donné lieu à ſa naiſſance, l'ordre demande que je préſente d'abord à mes Lecteurs une de ces Idylles ſi agréables.

Je choiſis celle qui me paroît la plus ingénieuſe & la plus brillante.

La comparaiſon de deux excellentes Pieces d'un goût ſi oppoſé, aura ſon agrément & ſon utilité.

Sur la fin d'un beau jour, au bord d'une fontaine,

Corylas sans témoins entretenoit Ismene ;
Elle aimoit en secret, & souvent Corylas,
Se plaignoit des rigueurs qu'on ne lui marquoit pas.
Soyez content de moi, lui disoit la Bergere ;
Tout ce qui vient de vous est en droit de me plaire ;
J'aime avec passion les airs que vous chantez,
J'aime à garder les fleurs que vous me présentez :
Si vous avez gravé mon nom sur quelque hêtre,
Aux traits de votre main j'aime à vous reconnoître ;
Pourriez-vous bien encor ne vous pas croire heureux ?

Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.

Je veux bien vous promettre une amitié plus tendre,
Que ne seroit l'amour où vous pourriez prétendre:
Nous passerons les jours dans nos doux entretiens,
Vos troupeaux me seront aussi chers que les miens :
Si de vos fruits pour moi vous cueillez les prémices,
Vous aurez de ces fleurs dont je fais mes délices ;
Notre amitié peut-être aura l'air amoureux ;
Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.

Dieux! disoit le Berger, quelle est ma récompense?
Vous ne me marquerez aucune préférence
Avec cette amitié dont vous flattez mes maux;
Vous vous plairez encore aux chants de mes rivaux;
Je ne connois que trop votre humeur complaisante;
Vous aurez avec eux la grace qui m'enchante,
Et ces vifs agrémens, & ces soûris flatteurs
Que devroient ignorer tous les autres Pasteurs.
Ah! plutôt mille fois..... Non, non, répondit-elle,
Ismene à vos yeux seuls voudra paroître belle,
Ces légers agrémens que vous m'avez trouvés,
Ces obligeans soûris vous seront réservés.
Je n'écouterai point sans contrainte & sans peine
Les chants de vos Rivaux, fussent-ils pleins d'Ismene;
Vous serez satisfait de mes rigueurs pour eux;

Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.

Eh bien! reprenoit-il, ce sera mon partage
D'avoir sur mes rivaux quelque foible avantage;
Vous sçavez que leurs cœurs vous sont moins assûrés,
Moins acquis que le mien, & vous me préférez;
Tout autre l'auroit fait. Mais enfin dans l'absence

Vous n'aurez de me voir aucune impatience ;
Tout vous pourra fournir un assez doux emploi,
Et vous trouverez bien la fin des jours sans moi.

Vous me connoissez mal, ou vous feignez peut-être,
Dit-elle tendrement, de ne me pas connoître ;
Croyez moi Corilas, je n'ai point le bonheur
De regretter si peu ce qui flattoit mon cœur.
Vous partites d'ici quand la moisson fut faite ;
Et qui ne s'apperçut que j'étois inquiéte ?
La jalouse Doris pour me le reprocher,
Parmi trente Pasteurs vint exprès me chercher ;
Que j'en conçûs contre elle une vive colere !
On vous l'a raconté, n'en faites pas mystere ;
Je sçais combien l'absence est un tems rigoureux ;

Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.

Qu'auroit dit davantage une Bergere amante ?
Le mot d'amour manquoit, Ismene étoit contente ;
A peine le Berger en esperoit-il tant.
Mais sans le mot d'amour, il n'étoit pas content.
Enfin pour obtenir ce mot qu'on lui refuse,
Il songe à se servir d'une innocente ruse ;
Il faut vous obéir, Ismene. & dès ce jour,
Dit-il en soupirant, ne parler plus d'amour.

Puisqu'à votre repos l'amitié ne peut nuire ;
A la simple amitié mon cœur va se réduire.
Mais la jeune Doris, vous n'en sçauriez douter ;
Si j'étois son amant, voudroit bien m'écouter.
Ses yeux m'ont dit cent fois, Corylas, quitte Ismene !
Viens ici, Corylas, qu'un doux espoir t'amene.
Mais les yeux les plus beaux m'appelloient vainement ;
J'aimois Ismene alors comme un fidele amant.
Maintenant cet amour que votre cœur rejette,
Ces soins trop empressés, cette ardeur inquiete,
Je les porte à Doris, & je garde pour vous,
Tout ce que l'amitié peut avoir de plus doux, ...
Vous ne répondez rien. Ismene à ce langage
Demeuroit interdite & changeoit de visage.
Pour cacher sa rougeur, elle voulut en vain
Se servir avec art d'un voile ou de sa main ;
Elle n'empêcha point son trouble de paroître :
Et quels charmes alors le Berger vit-il naître !

Corylas, lui dit-elle, en détournant les yeux ;
Nous devions fuir l'amour, & c'eût été le mieux.
Mais puisque l'amitié vous paroît trop paisible,
Qu'à moins que d'être amant, vous êtes insensible,
Que la fidélité n'est chez vous qu'à ce prix,
Je m'expose à l'Amour, & n'aimez point Doris.

Que

Que tout cela eſt délicat & galant ! que l'artifice du Berger eſt adroit & ingénieuſement imaginé ! le Courtiſan le plus fin & le plus ruſé, pourroit dire comme La Fontaine.

Et plût à Dieu qu'en ſemblable rencontre
D'un pareil tour je me fuſſe aviſé.

Donnons maintenant l'Eglogue de M. Rouſſeau dont nous avons parlé.

PALEMON, DAPHNIS.

PALEMON.

Quels lieux t'ont retenu caché depuis deux jours,
Daphnis ? nous avons crû te perdre pour toujours;
Chacun fuit, diſions-nous, ces champêtres aziles ;
Nos hameaux ſont déſerts & nos champs inutiles.

DAPHNIS.

O mon cher Palémon ! ne t'en étonne pas.
Ces lieux pour nos Bergers ont perdu leurs appas ;
La Ville a tout ſéduit, & ſa magnificence
Nous fait de jour en jour haïr notre innocence.
Je l'ai vûe à la fin cette grande Cité ;
Quel éclat ! mais hélas ! quelle captivité !

Cependant nous courons, fuyant la ſolitude,
Dans ſes murs chaque jour briguer la ſervitude,
Sous de riches lambris qui ne ſont point à nous,
Devant ſes habitans nous ployons les genoux.
J'ai vû même près d'eux nos Bergers, nos Bergeres,
Affecter, je l'ai vû, leurs modes étrangeres,
Contrefaire leur geſte, imiter leurs chanſons,
Et de nos vieux Paſteurs mépriſer les leçons.
Qui l'eût cru? de nos champs l'agréable peinture,
Ces fertiles côteaux où ſe plaît la Nature,
Le frais de ces gazons, l'ombre de ces ormeaux,
Nos ruſtiques débats, nos tendres chalumeaux,
Les troupeaux, les forêts, les prés, les pâturages,
Sont pour eux déſormais de trop viles images:
Ils ſçavent ſeulement chanter ſur leurs hautbois
Je ne ſçais quel amour inconnu dans nos bois,
Tiſſu de mots brillans où leur eſprit ſe joue,
Badinage affecté que le cœur déſavoue;
Enfin te le dirai-je? ô mon cher Palémon!
Nos Bergers n'ont plus rien de Berger que le nom.

PALEMON.

Et pourquoi retenir encor ce nom champêtre?
S'ils ne ſont plus Bergers, pourquoi veulent-ils l'être?
Le Lion n'eſt point fait pour tracer les ſillons,

Ni l'Aigle pour voler dans les humbles vallons.
Voit-on le Paon ſuperbe oubliant ſon plumage,
De la ſimple Fauvette affecter le ramage,
L'Amarante emprunter la couleur du gazon,
Et le Loup des Brebis revêtir la toiſon ?

DAPHNIS.

Oh ! ſi jamais le Ciel à nos vœux plus facile,
Faiſoit revivre ici ce Berger de Sicile *
Qui le premier chantant les bois & les vergers,
Au combat de la flûte inſtruiſit les Bergers ;
Ou celui * qui ſauva des fureurs de Bellone
Ses troupeaux trop voiſins de la triſte Crémone,
Tous deux pleins de douceur, admirables tous deux,
Soit que de deux Paſteurs ils décrivent les jeux,
Soit que de Theſtylis l'amoureuſe folie
Reſſuſcite en leurs vers l'art de la Theſſalie.
Quel Dieu ſur leurs doux ſons formera notre voix ?
Ne reverrons-nous plus paroître dans nos bois
Les Faunes, les Sylvains, les Nymphes, les Dryades,
Les Silenes tardifs, les humides Nayades,
Et le Dieu Pan lui-même, au bruit de nos chanſons,
Danſer au milieu d'eux, à l'ombre des buiſſons ?

---

* Théocrite.
* Virgile.

PALEMON.

Que ſaire, cher Daphnis ? nos regrets ni nos plaintes,
Ne rendront point la vie à leurs cendres éteintes.
Mais toi, diſciple heureux de ces Maîtres vantés,
J'ai vû que de tes ſons nous étions enchantés,
Quand ſous tes *doigts légers l'air trouvant un paſſage*,
Exprimoit les accens dont ils traçoient l'image.
Les Muſes t'avouoient, & de leurs favoris,
Ménalque eût oſé ſeul te diſputer le prix.

DAPHNIS.

Il l'auroit diſputé contre Apollon lui-même.
Mais le ſoin de ſa voix fait ſon plaiſir ſuprême.
Quant à moi, qui me borne à de moindres ſuccès,
Quelque gloire *pourtant* a *ſuivi* mes eſſais;
Et même nos Paſteurs, (*mais je ſuis peu crédule*)
M'*ont* quelquefois à lui préféré ſans ſcrupule.

PALEMON.

J'aime ces Vers qu'un ſoir tu me dis à l'écart;
Ce n'eſt qu'une chanſon ſimple & preſque ſans art:
Mais les timides fleurs qui ſe cachent ſous l'herbe
Ont leur prix auſſi *bien* que le pavot ſuperbe.
De grace, cher Daphnis, tâche à t'en ſouvenir.

DAPHNIS.

Je m'en ſouviens. Elle eſt aiſée à retenir.
» *L'ardente Canicule a tari nos fontaines,*
» *L'Aurore de ſes pleurs n'arroſe plus nos plaines :*
» *On voit l'herbe mourir dans tous les champs voi-*
» *ſins ;*
» *Le roſier eſt ſans fleurs, le pampre ſans raiſins.*
» *Qui rend ainſi la Terre aride & languiſſante ?*
» *Faut-il le demander ? Celimene eſt abſente.*

PALEMON.

Et ceux que tu chantois, je m'en ſuis ſouvenu,
Quand nous vîmes paſſer ce Berger inconnu.
» *J'ai conduit mon troupeau dans les plus gras her-*
» *bages.*
» *Cependant il languit parmi les pâturages.*
» *J'ai trop bravé l'Amour. L'Amour pour ſe ven-*
» *ger,*
» *Fait périr à la fois & Moutons & Berger.*

DAPHNIS.

La ſuite vaut bien mieux & ne fut pas perdue ;
Notre importun s'enfuit, dès qu'il l'eût entendue,
L'Amour eſt dangereux. Mais ce n'eſt point l'Amour
Qui fait que mon troupeau ſe détruit chaque jour ;
» *C'eſt ce berger malin dont l'œil ſombre m'allarme,*
» *Qui, ſans doute ſur nous a jetté quelque charme.*

PALEMON.

Tu m'en fais souvenir. Oh! qu'il fut étonné !
Je crois que de long-tems il ne t'a pardonné.
Mais si j'osois encor te faire une priere :
Te souvient-il du jour que dans cette bruyere ,
Tu chantois en goûtant la fraicheur du matin ,
Ces beaux Vers imités du grand Pasteur latin ?
» *Revenez , revenez , aimable Galatée ! &c.*
Jamais chanson ne fut à l'air mieux ajustée.
Dieux ! comme en l'écoutant tout mon cœur fut frappé !
J'ai retenu le chant , les Vers m'ont échappé.

DAPHNIS.

Voyons. Depuis ce tems je ne l'ai point chantée :
» *Revenez , revenez , aimable Galatée!*
» *Déja d'un verd naissant nos arbres sont parés.*
» *Les fleurs de leur émail enrichissent nos prés.*
» *Qui peut vous retenir loin de ces doux rivages ?*
» *Avez-vous oublié nos jardins , nos bocages ?*
» *Ah ! ne dédaignez point leurs champêtres attraits;*
» *Revenez. Les Dieux même ont aimé les forêts.*
» *Le timide Belier se plaît dans les campagnes ,*
» *Le Chevreuil dans les bois , l'Ourse dans les mon-*
» *tagnes.*
» *Pour moi , de notre instinct nous suivons tous les*
» *loix ,*
» *Je me plais seulement aux lieux où je vous vois.*

PALEMON.

Eſt-ce tout ? je me trompe, ou tu m'en fis entendre
D'autres que même alors tu promis de m'apprendre.

DAPHNIS.

Il eſt vrai. Mais, Berger, chaque choſe à ſon cours.
Autrefois à chanter j'aurois paſſé les jours.
Tout change. Maintenant les guerrieres trompettes
Font taire les hautbois & les humbles muſettes.
Quelle oreille endurcie à leur bruit éclatant,
Voudroit à nos chanſons accorder un inſtant ?
Les accens les plus doux des Cygnes du Méandre
A peine trouveroient quelqu'un pour les entendre.
Finiſſons, auſſi bien le Soleil s'obſcurcit :
Du côté du midi le nuage groſſit,
Et des jeunes tilleuls qui bordent ces fontaines,
Le vent ſemble agiter les ombres incertaines.
Adieu. Les moiſſonneurs regagnent le hameau,
Et Lycas a déja ramené ſon troupeau.

Les penſées, les images, les ſentimens, tout me paroît ici ſur le véritable ton de

l'Idylle ; Virgile eſt embelli par tout où il eſt imité & ſurpaſſé par tout ailleurs. La Nature brille de ſa propre beauté dans ces entretiens ſi ſimples & ſi naïfs ; les regrets de Daphnis & de Palémon ſur la déſertion de leurs campagnes, & ſur la perte irréparable des illuſtres Paſteurs de Sicile & d'Auſonie, ſont exprimés *avec toute la douceur & toute l'élégance poſſibles.*

M. de Voltaire ſemble avoir penſé comme M. Rouſſeau au ſujet des images champêtres ; bien loin de favoriſer l'opinion de ceux qui *veulent les proſcrire de l'Eglogue, il entreprend de prouver par un magnifique* exemple, qu'il n'y en a point de ſi baſſe ni de ſi groſſiere, à laquelle un vrai Poëte ne puiſſe prêter des charmes, en l'exprimant d'après nature.

Pour s'en convaincre, il ſuffit de lire ces beaux Vers.

Vois-tu dans ce vallon ces Eſclaves champêtres
Qui creuſent ces rochers, qui vont fendre ces hêtres,
Qui détournent ces eaux, qui la bêche à la main,
Fertiliſent la terre en déchirant ſon ſein ?

. . . .
. . . .
. . . .

C'eſt Pierrot, c'eſt Colin dont le bras vigoureux
Soutient un char tremblant dans un foſſé bourbeux.
Perette au point du jour eſt aux champs la premiere;
Je les vois tous courbés & couverts de pouſſiere,
Bravant dans des travaux chaque jour répétés,
Et le froid des *Hivers* & *les* feux des *Etés*.
Ils chantent cependant, leur voix fauſſe & ruſtique,
Gaîment de Pellegrin détonne un vieux Cantique.
La paix, le doux ſommeil, la force, la ſanté
Sont le fruit de leur peine & de leur pauvreté.

Voici encore des images vraiment paſtorales dans une autre Idylle de M. Rouſſeau.

Echappé du tumulte & du bruit de la Ville,
Muſe, je te retrouve en ce champêtre azile,
Où dans la liberté que tu m'y fais choiſir,
Tu viens me demander compte de mon loiſir.
. . . . Dans ces plaines fleuries
J'entretiens quelquefois mes douces rêveries.
. . . .
. . . .
J'y vois de toutes parts prodigue en ſes largeſſes,
Cybele à pleines mains répandre ſes richeſſes;

De ses bienfaits nouveaux ces arbres sont parés,
D'une herbe verdoyante elle couvre nos prés.
Cerès suit son exemple, & de ses dons propices
Sous la même couleur déguise les prémices;
Et Bacchus cultivant ses thyrses reverdis,
N'ose encore à nos yeux étaler ses rubis.
L'émail riche & brillant que nos champs font éclorre,
N'est encor réservé qu'au triomphe de Flore;
. . . .
. . . .
C'est à ces doux objets que mes yeux sont ouverts,
Ici l'airain bruyant n'ébranle point les airs;
De la sœur de Progné, la voix flatteuse & tendre,
Dans ces paisibles lieux, seule se fait entendre.
Heureux, si bien souvent ses accords enchanteurs
Ne réveilloient l'amour assoupi dans les cœurs.

Voici des vers admirables dans le Prologue de la premiere Eglogue de M. de Fontenelle.

J'irois vous habiter agréables contrées,
Où je croirois que les esprits
Et de Celadon & d'Astrée
Iroient encore errans, des mêmes feux épris,
Où le charme secret produit par leur présence

Feroit ſentir à tous les cœurs
Le mépris des vaines grandeurs ;
Et les plaiſirs de l'innocence.
O Rives du Lignon ! ô Plaines de Forez !
Lieux conſacrés aux amours les plus tendres ;
Mont-briſon, Marcilly, noms toujours pleins d'attraits,
Que n'êtes-vous peuplés d'Hilas & de Sylvandres ?

Un Auteur qui, à mon gré, a ſurpaſſé tous les Bucoliſtes anciens & modernes, c'eſt l'inimitable Des-houlieres, dont les tendres Chanſons & les charmantes Paſtorales ſemblent dictées par les Amours & par les Graces. Quel autre Poëte a jamais peint les objets champêtres avec plus de nobleſſe & de douceur ? Quel autre a jamais ſçû ſi bien allier l'eſprit au ſentiment, la délicateſſe à la ſimplicité, le langage tendre & paſſionné aux réflexions les plus ingénieuſes, c'eſt dommage qu'elle ait quelfois répandu dans ſes Idylles des principes que la ſaine morale déſavouera toujours.

On en pourra juger par l'Idylle ſuivante, intitulée *les Oiſeaux*.

L'air n'eſt plus obſcurci par des brouillards épais ;
Les prés font éclater les couleurs les plus vives,

Et dans leurs humides Palais,
L'Hiver ne retient plus les Nayades captives.
Les Bergers accordant leur musette à leur voix,
D'un pied léger foulent l'herbe naissante :
Les troupeaux ne sont plus sous leurs rustiques toits.
Mille & mille Oiseaux à la fois
Ranimant leur voix languissante,
Réveillent les *Echos endormis dans ces bois.*
Où brilloient les glaçons, on voit naitre les roses.
Quel Dieu chasse l'horreur qui regnoit dans ces lieux?
Quel Dieu les embellit? le plus petit des Dieux
Fait seul tant de Métamorphoses,
Il fournit au printems tout ce qu'il a d'appas;
Si l'Amour ne s'en mêloit pas,
On verroit périr toutes choses.
Il est l'ame de l'Univers,
Comme il triomphe des Hivers,
Qui désolent nos champs par une rude guerre,
D'un cœur indifférent il bannit les froideurs.
L'indifférence est pour les cœurs,
Ce que l'Hiver est pour la terre

. . . .

. . . .

Que votre sort est différent du notre,
Petits Oiseaux qui me charmez!
Voulez-vous aimer? vous aimez.
Un lieu vous déplait-il? vous passez dans un autre.

. . . .

Vous paroiſſez toujours ſous le même plumage ;
Et jamais dans les bois on n'a vû les Corbeaux,
Des Roſſignols emprunter le ramage :
Il n'eſt de ſincere langage,
Il n'eſt de liberté que chez les animaux.
L'uſage, le devoir, l'auſtere bienſéance,
Tout exige de nous des droits dont je me plains ;
Et tout enfin du cœur des perfides humains,
Ne laiſſe voir que l'apparence.
Contre nos trahiſons la Nature en courroux
Ne nous donne plus rien ſans peine.
Nous cultivons les Vergers & la plaine,
Tandis, petits Oiſeaux, qu'elle fait tout pour vous.
Les filets qu'on vous tend ſont la ſeule infortune,
Que vous avez à redouter :
Cette crainte nous eſt commune.
Sur notre liberté chacun veut attenter :
Par des dehors trompeurs on tâche à nous ſurprendre.
Hélas ! pauvres petits Oiſeaux,
Des ruſes du Chaſſeur ſongez à vous deffendre ;
Vivre dans la contrainte eſt le plus grand des maux.

Peut-on philoſopher avec plus de grace & de douceur !

Je ne fais aſſurément aucun tort à tous

nos Auteurs d'Eglogues, quand je dis qu'ils ne nous ont rien donné de si agréable. Est-il étonnant qu'une Dame l'emporte sur eux dans des Ouvrages de pur agrément ?

Quelles images, quels vers & quels sentimens dans la charmante description que Madame Deshoulieres nous fait de la Fontaine de Vaucluse ! *toutes les Poësies du* tendre Pétrarque, font bien moins d'honneur à cette fameuse Fontaine que cet admirable morceau.

Si je vous parle de Vaucluse,
Mon cœur tout seul en parlera.

ꙮ

Je laisserai conter de sa source inconnue,
Ce qu'elle a de prodigieux,
Sa fuite, son retour, & la vaste étendue
Qu'arrose son cours furieux.
Je suivrai le penchant de mon ame enflammée ;
Je ne vous ferai voir dans ces aimables lieux
Que Laure tendrement aimée,
Et Pétrarque victorieux.

ꙮ

Aussi bien de Vaucluse ils font encor la gloire ;
Le tems qui détruit tout, respecte leurs plaisirs ;

Les Ruiſſeaux, les Rochers, les Oiſeaux, les Zéphirs
Font tous les jours leur tendre hiſtoire;
Oüi, cette vive ſource en roulant ſur ces bords,
Semble nous raconter les tourmens, les tranſports
Que Pétrarque ſentoit pour ſa divine Laure.
Il exprima ſi bien ſa peine, ſon ardeur,
Que Laure malgré ſa rigueur,
L'écouta, plaignit ſa langueur,
. . . .

Dans cet antre profond, où ſans autres témoins
Que la Nayade & le Zéphire,
Laure ſçut par de tendres ſoins,
De l'amoureux Pétrarque adoucir le martyre:
Dans cet antre où l'Amour tant de fois ſut vainqueur,
Quelque fierté dont on ſe pique,
On ſent élever dans ſon cœur
Ce trouble dangereux par qui l'Amour s'explique,
Quand il allarme la pudeur.

Ce n'eſt pas ſeulement dans cet antre écarté
Qu'il reſte de leurs feux une marque immortelle;
Ce fertile vallon dont on a tant vanté
La ſolitude & la beauté,

Voit mille fois le jour dans la ſaiſon nouvelle
Les Roſſignols, les Sereins, les Pinçons,
Répeter ſous ſon verd ombrage,
Je ne ſçais quel doux badinage,
Dont ces heureux amans leur donnoient des leçons.

Leurs noms ſur ces rochers peuvent encor ſe lire;
L'un avec l'autre eſt confondu,
Et l'ame à peine peut ſuffire
Aux tendres mouvemens que leur mêlange inſpire.
Quel charme eſt ici répandu?

. . . . .

. . . .

. . . . .

. . . .

Les reſtes précieux d'une flamme ſi belle,
Font de mon jeune cœur le ſeul amuſement.
Ah! qu'il m'entretient tendrement
Du bonheur de la belle Laure!
Et qu'à parler ſincerement,
Il ſeroit doux d'aimer ſi l'on trouvoit encore
Un cœur comme le cœur de ſon illuſtre amant!

Il

Il y a de grandes Pastorales qui sont de vrais Poëmes Dramatiques, divisés en Actes & en Scénes liées entr'elles par une intrigue, comme dans la Tragédie & dans la Comédie. Tel est le célébre *Amynthe* du Tasse; tel est l'Endymion de M. de Fontenelle.

Ces sortes de Poëmes doivent toujours conserver le caractere de Poësie qui convient à l'Idylle. En tout le reste, ils sont assujettis aux regles générales du Poëme Dramatique.

Le but de l'intrigue de l'Amynthe est de prouver cette maxime que Quinault a si bien exprimée dans ces Vers.

La beauté la plus févere
Prend pitié d'un long tourment;
Et l'amant qui persévere,
Devient un heureux amant.

Amynthe est un Berger fidéle, épris des charmes de la jeune Sylvie, beauté fiere & farouche, uniquement occupée des plaisirs de la chasse, & qui paye des plus cruels dédains la tendresse de son amant.

Amynthe ne se rebute pas, il continue de rendre à l'ingrate plusieurs services importans; il la délivre d'un Satyre insolent qui

vouloit lui faire violence ; mais plus il fait d'efforts pour la fléchir, plus elle s'obstine à être inflexible.

Enfin réduit au désespoir & succombant à la douleur, ce malheureux amant, pour finir ses déplorables jours, se précipite du haut d'un rocher.

Sylvie apprend cette *nouvelle*. Touchée de cette derniere & funeste preuve de constance, elle déteste sa cruauté ; elle court toute en larmes vers le lieu où est tombé le malheureux Amynthe, elle embrasse avec transport son corps sanglant & presque inanimé : ses caresses redoublées le rappellent à la vie ; enfin le fidelle Amynthe miraculeusement sauvé du trépas & guéri de ses blessures, épouse Sylvie qui rachete par la plus vive tendresse, les momens qu'elle avoit passez sans aimer.

La Fable & la Pastorale d'Endymion sont connues de tout le monde.

Fin du second Livre.

LIVRE TROISIE'ME.

Des Petits Poëmes.

JE les appelle Petits à cauſe de leur briéveté qui les aſſujettit à bien moins de regles que les grands Poëmes, mais qui n'en rend pas la compoſition plus facile à ceux qui n'ont point le talent particulier qu'exige chaque genre de Poëſie différente.

Cette briéveté eſt préciſément ce qui trompe la plûpart des Verſificateurs ; ils penſent avec raiſon qu'il n'y a qu'un très-grand génie qui puiſſe réuſſir dans un Poëme Dramatique ; mais ils ſe perſuadent qu'il eſt très-aiſé de réuſſir dans un petit Madrigal, dans un Sonnet, &c. & voilà l'erreur. Un Poëme de longue haleine demande, il eſt vrai, un génie hardi, ferme & vigoureux, qui ne s'effraye point des obſtacles & qui ſoit en état de ſe ſoûtenir noblement juſqu'au bout; mais enſin on y tolere quelques inégalités, quelques imperfections ; au contraire dans une petite Piéce de Vers,point de miſéricorde au plus léger défaut ; un mot impropre ou déplacé

gâte tout ; il faut qu'elle soit parfaite : elle est mauvaise, si elle peut être meilleure. Voilà la difficulté.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Apologue.

L'APOLOGUE répond au Poëme Epique. Son but est d'instruire de quelque vérité utile ingénieusement déguisée sous l'allégorie d'une petite histoire quelquefois vraie, mais presque toujours *fabuleuse*, racontée en peu de mots avec simplicité, avec grace, sans Episode & sans action.

Esope est le premier Auteur de Fables un peu connu ; ce n'est pas que quelques Sçavans n'en fassent remonter plus haut l'origine. C'est leur affaire ; nous n'entrons point dans ces importantes discussions.

L'Apologue est un don qui vient des Immortels.

Dit la Fontaine.

Ou si c'est un présent des hommes ;
Quiconque nous l'a fait mérite des Autels.

Nous ne voulons point en sçavoir davantage.

Nous ne nous arrêterons pas même sur les Fables d'Esope. Cet Auteur a une maniere de raconter, si nue, si séche, & si dénuée d'ornemens, qu'elle produiroit infailliblement de l'ennui sans son excessive briéveté.

Phedre est beaucoup plus éloquent & plus fleuri; mais il a été tellement effacé par notre illustre & ingénieux La Fontaine, qu'il est inutile aujourd'hui de citer pour modéles les Fables de l'elégant Affranchi d'Auguste.

Le mérite des Fables de La Fontaine est généralement reconnu. Dans toutes les Maisons où l'on a le bonheur de compter pour quelque chose l'éducation des enfans, cet excellent Livre est le premier qui s'empare de leur mémoire, & peut-on les nourrir d'un lait plus sain & plus exquis? peut-on leur inspirer de trop bonne heure le goût de ce beau naturel, de cette charmante & ingénieuse naïveté qui brille d'un éclat si simple & si pur dans ces Fables que tout le monde admire, qu'on a voulu cent fois imiter, mais dont personne n'a jamais atteint & n'atteindra peut-être jamais la perfection? Quelle délicatesse! que d'esprit voilé sous cette simplicité apparente! quel

uſage du monde ! quelle connoiſſance des travers du cœur & de l'eſprit humain ! quelle pureté dans la morale ! quelle ſolidité dans les réflexions ! quelle juſteſſe dans leur application ! Cet ouvrage eſt peut-être le ſeul dont le mérite ne ſoit ni balancé ni contredit.

Voici une de ces Fables qui fera voir comment on peut quelquefois allier la majeſté du ſtyle ſublime avec la plus charmante naïveté.

Les deux Coqs.

Deux Coqs vivoient en paix ; une Poule ſurvint ;
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troye ! & c'eſt de toi que vint,
Cette querelle envenimée,
Où du ſang des Dieux même on vit le Xanthe teint.
Long-tems entre nos Coqs le combat ſe maintint,
Le bruit s'en répandit par tout le voiſinage.
La gent qui porte crête au ſpectacle accourut.
Plus d'une Hélene au beau plumage
Fut le prix du Vainqueur ; le Vaincu diſparut :
Il alla ſe cacher au fond de ſa retraite,
Pleura ſa gloire & ſes amours,
Ses amours, qu'un Rival tout fier de ſa défaite

Poſſedoit à ſes yeux. Il voyoit tous les jours
Cet objet rallumer ſa haine & ſon courage ;
Il aiguiſoit ſon bec, battoit l'air & ſes flancs,
Et s'exerçant contre les vents,
S'armoit d'une jalouſe rage.
Il n'en eût pas beſoin. Son vainqueur ſur les toîts
S'alla percher & chanter ſa victoire.
Un Vautour entendit ſa voix :
Adieu les Amours & la gloire.
Tout cet orgueil périt ſous l'ongle du Vautour.
Enfin par un fatal retour,
Son rival autour de la Poule
S'en revint faire le coquet :
Je laiſſe à penſer quel caquet ;
Car il eût des femmes en foule.
La Fortune ſe plaît à faire de ces coups :
Tout Vainqueur inſolent, à ſa perte travaille.
Défions-nous du ſort, & prenons garde à nous
Après le gain d'une bataille.

Le but que doit ſe propoſer tout Auteur de Fables, eſt d'annoncer quelque vérité morale & utile pour la conduite des hommes, mais de l'annoncer d'une maniere qui ne rebute point l'amour propre, toujours rebelle aux préceptes directs, mais toujours favorable à ces déguiſemens heureux qui inſtruiſent en amuſant.

Peut-être pour mieux flatter cet amour

propre, suffiroit-il de raconter simplement une petite histoire symbolique, & de se reposer sur les Lecteurs du soin d'en tirer le sens moral; ils auroient lieu d'être satisfaits sans doute de cette idée avantageuse qu'on leur témoigneroit avoir de leur pénétration; mais aussi ce ménagement pourroit être nuisible au plus grand nombre, qui souvent n'ayant pas assez de sagacité pour appercevoir à travers le voile allégorique, les vérités qu'on voudroit leur enseigner, perdroient ainsi tout le fruit de la Fable. Je pense donc que puisque les Fables s'adressent à tous les hommes & encore plus aux simples & aux ignorans qu'aux *éclairés* & aux Sçavans, & qu'enfin il n'est pas possible de se proportionner tout à la fois à tous, il vaut mieux indiquer la moralité qu'elles renferment, que de la laisser deviner. Par ce moyen elle n'échappera à *personne*, & les gens habiles qui la découvriront d'eux-mêmes, s'applaudiront de s'être rencontré avec l'Auteur.

Mais quelquefois la moralité est annoncée dès le commencement, comme dans la Fable de *l'Alouette & ses Petits avec le Maître d'un champ.*

Ne

Ne t'attends qu'à toi seul, c'est un commun Proverbe.
Voici comme Esope le mit
En crédit.
Les Aloüettes font leur nid, &c.

Dans la Fable de l'Ane & du petit Chien.

Ne forçons point notre talent ;
Nous ne ferions rien avec grace.
Jamais un lourdaut, quoiqu'il fasse
Ne sçauroit passer pour galant.
Peu de gens que le Ciel chérit & gratifie,
Ont le don d'agréer infus avec la vie.
C'est un point qu'il leur faut laisser,
Et ne pas ressembler à l'Ane, &c.

Dans une autre Fable de l'Ane & du Chien.

Il se faut entr'aider, c'est la loi de Nature.
L'Ane un jour pourtant s'en moqua.

M. de la Motte regardoit ces sortes de Fables comme vicieuses, parce que la maxime étant d'abord développée, émousse le plaisir de l'allégorie.

Mais cet homme délicat comptoit-il donc pour rien le plaisir de juger si une vérité morale est bien établie dans l'exem-

ple que le Fabuliſte apporte pour la prouver ?

Ce même M. de la Motte a fait cent Fables dont les ſujets imaginés par lui-même, ſont extrêmement ingénieux & ingénieuſement traités. Une délicateſſe infinie dans les moralités, un tour de narration amuſant & fécond en traits, à la vérité plus fins que naïfs, les rendent agréables aux Lecteurs, à proportion de ce qu'ils ont d'eſprit.

Je vais citer une de ces Fables où l'on verra la plus utile moralité exprimée avec une fineſſe qui n'appartient qu'à M. de la Motte.

On n'eſt pas bien dès qu'on veut être mieux.
Mécontent de ſon ſort, ſur les autres fortunes
Un homme promenoit ſes déſirs & ſes yeux,
Et de cent plaintes importunes
Tous les jours fatiguoit les Dieux.
Par un beau jour Jupiter le tranſporte
Dans les céleſtes magaſins,
Où dans autant de ſacs, ſcellés par les Deſtins,
Sont par ordre rangés tous les états que porte
La condition des humains.
Tiens, lui dit Jupiter, ton ſort eſt dans tes mains.
Contentons un Mortel une fois en la vie ;
Tu n'en es pas trop digne, & ton murmure impie

Méritoit mon courroux plûtôt que mes bienfaits ;
Je n'y veux pas ici regarder de si près.
Voilà toutes les Destinées :
Pése & choisis ; mais pour régler ton choix ;
Sçache que les plus fortunées
Pésent le moins ; les maux seuls font le poids :
Grace au Seigneur Jupin, puisque je suis à même,
Dit notre homme, soyons heureux.
Il prend le premier sac, le sac du rang suprême,
Cachant les soins cruels sous un éclat pompeux.
Oh ! oh ! dit-il, bien vigoureux,
Qui peut porter si lourde masse !
Ce n'est mon fait. Il en pése un second ;
Le sac des Grands, des gens en place.
Là gisent le travail & le penser profond ;
L'ardeur de s'élever, la peur de la disgrace,
Même les bons conseils que le hazard confond.
Malheur à ceux que ce poids-ci regarde !
Cria notre homme, & que le Ciel m'en garde !
A d'autres. Il poursuit, prend & pése toujours,
Et mille & mille sacs trouvés toujours trop lourds ;
Ceux-ci par les égards & la triste contrainte ;
Ceux-là par les vastes désirs ;
D'autres par l'envie ou la crainte ;
Quelques-uns seulement par l'ennui des plaisirs.
O Ciel ! n'est-il donc point de fortune légere,

Disoit déja le chercheur mécontent ?
Mais quoi ! me plains-je à tort ? j'ai, je crois, mon
affaire.
Celle-ci ne pése pas tant.
Elle péseroit moins encore,
Lui dit alors le Dieu qui lui donnoit le choix ;
Mais tel en joüit qui l'ignore,
Cette ignorance en fait le poids.
Je ne suis pas si sot ; souffrez que je m'y tienne,
Dit l'homme. Soit ; aussi-bien c'est la tienne,
Dit Jupiter. Adieu. Mais là-dessus,
Apprens à ne te plaindre plus.

Je ne crois pas qu'on trouve dans tous les Fabulistes anciens & modernes beaucoup d'allégories aussi ingénieuses que celle-ci.

On a dû remarquer avec quel art la narration est presque par tout égayée par des traits originaux & spirituels qui expriment des vérités importantes, ce qui fait un des plus grands agrémens des Fables, comme M. de la Motte a eu soin de le dire lui-même au commencement de celle-ci, dont apparemment il n'étoit pas mécontent.

La Fable, à mon avis, est un morceau d'élite,
Quand outre la moralité
Que d'obligation elle mene à sa suite,
Elle renferme encor mainte autre vérité ;

Le tout, bien entendu, ſans bleſſer l'unité.
Aller au but par un ſentier fertile,
Cueillir, chemin faiſant, les fruits avec les fleurs,
C'eſt le fait d'une Muſe habile,
Et le chef-d'œuvre des conteurs.
Donnez en promettant. D'une plume élégante
Moraliſez juſqu'au récit :
Heureuſe la Fable abondante
Qui me dit quelque choſe avant qu'elle ait tout dit?
Loin ces contes glacés où le rimeur n'étale,
Qu'une aride fécondité!
L'ennui vient avant la morale;
Le Lecteur ne veut plus d'un fruit trop acheté:
Ce précepte eſt fort bon, ſoit dit ſans vanité,
L'ai-je toujours ſuivi? je ne m'en flatte guére:
On dit mieux que l'on ne ſçait faire.

Sans vanité M. de la Motte ſçavoit bien qu'il avoit fait comme il avoit dit.

M. Rouſſeau a fait auſſi quelques Fables plus poëtiques, mais moins naturelles que celles de la Fontaine.

En voici une entre autres.

Un Noble fut dans Veniſe eſtimé,
Qui Général de l'Etat proclamé,
Abandonnant & Gondole & Chaloupe,
En terre ferme alla joindre ſa troupe,

Et fiérement fur un cheval Danois,
Se fit grimper pour la premiere fois.
A peine aſſis fur le courſier ſublime,
Des éperons coup ſur coup il s'eſcrime,
Puis le voyant faillir un peu trop fort,
Retire à lui la bride avec effort.
Dans ce conflict, ſans rallentir ſon zéle,
Notre *Ecuyer voltigeoit ſur la ſelle*,
Faiſant ſervir à ſes vœux incertains,
Tantôt la botte & tantôt les deux mains.
Tant qu'à la fin l'affligé Bucéphale,
Qui ſaccadé par la bride fatale,
Se ſent encor diffamer les côtés
Par deux talons de pointes ergotés,
Las de porter un ſi rude Alexandre;
Et ne ſçachant des deux auquel entendre,
De l'éperon qui le preſſe d'aller,
Ou du bridon qui le fait reculer,
Prend ſon parti, ſaute, *bondit*, *s'anime*,
Se dreſſe, & jette à bas l'Illuſtriſſime;
Homme & Cheval roulant ſur les cailloux,
Cheval deſſus & Monſeigneur deſſous.
Ah! dit-il lors, mon malheur ſert d'école
A tout galand, qui né pour la gondole,
S'expoſe à mettre un pié dans l'étrier;
Chacun doit faire ici-bas ſon métier.

Nul genre de Poëſie n'eſt moins borné

pour le choix de ſes perſonnages que l'Apologue. Tous les êtres animés ou inanimés, réels ou chimériques, qui éxiſtent dans la Nature ou dans l'imagination du Poëte peuvent figurer dans la Fable ; ils y ſont tous admis & confondus ; ils fraterniſent enſemble comme s'ils étoient de même eſpéce ; ils ont tous la faculté raiſonnante & le talent heureux de donner d'une maniere ſimple & agréable les leçons les plus importantes ; ils concourent tous unanimement à rendre les hommes bons, ſages & vertueux.

La *Métamorphoſe* eſt une eſpéce de Fable où il n'y a communément * que les hommes qui ſoient admis.

Comme elle eſt plus bornée que l'apologue dans le choix de ſes perſonnages, elle l'eſt auſſi beaucoup plus dans ſon utilité ; mais elle a pluſieurs agrémens qui lui ſont propres : elle peut, quand elle veut, s'élever à la ſublimité de l'Epopée, & re-

* Cette régle reçoit plus d'une exception. Dans la Fable de Pyrame & Thisbé, le fruit d'un Meurier eſt changé de blanc en noir. Dans la Fable de Coronis & d'Apollon, un Corbeau babillard éprouve le même changement. Ainſi de pluſieurs autres.

descendre à la simplicité de la Fable ; les figures hardies, les descriptions brillantes ne lui sont point du tout étrangeres ; elle finit même toujours essentiellement par un tableau fidéle de toutes les circonstances d'un changement de nature.

Métamorphose, comme chacun sçait, signifie changement. Il s'y agit toujours d'un homme transformé en bête, en arbre, en fleuve, en montagne, en pierre, &c. en tout ce qu'il vous plaira.

Pour donner à la Métamorphose une partie au moins de l'utilité des Fables ordinaires, je crois qu'il faudroit mettre dans tous ces divers changemens un certain rapport d'équité, c'est-à-dire, que la transformation devroit toujours être pour les Métamorphosés, ou la récompense de leurs vertus, ou la punition de leurs crimes.

Je suis surpris que les Auteurs qui nous servent de modéles dans ces sortes de Poëmes, ayent si fort négligé cette régle si facile & si naturelle dont l'observation n'altéreroit en rien les agrémens de la Métamorphose, & lui procureroit au contraire par surcroît l'avantage d'instruire, & d'être utile à peu de frais.

Ovide l'a quelquefois pratiquée. On voit dans le premier Livre de ses Métamorpho-

ſes, un barbare Lycaon, Tyran d'Arcadie qui égorge inhumainement un malheureux dont il préſente les membres, partie bouillis, partie rôtis, à manger à Jupiter, pour éprouver ſa divinité. Le Roi des Dieux indigné de cet abominable attentat, transforme ce monſtre en loup, châtiment équitable de ſon horrible férocité.

Ce changement eſt tout-à-fait conforme au caractere cruel de ce Prince ſanguinaire.

Dans le huitiéme Livre, Jupiter & Mercure ſon Fils, parcourant le Monde, déguiſés ſous des habits de Voyageurs, arrivent dans un hameau de la Phrygie dont les Habitans impies & vicieux, refuſent de les recevoir chez eux. Chacun leur ferme ſa porte.

Deux bons Vieillards, Philémon & Baucis ſa femme, tous deux religieux envers les Dieux, & charitables envers les hommes, fidéles aux devoirs de l'hoſpitalité, rares modéles d'une pauvreté vertueuſe, reçoivent avec joie dans leur humble chaumiere ces deux étrangers; ils ne négligent rien pour les ſervir & les contenter; l'un allume du feu pour les réchauffer; l'autre décroche un morceau de porc qu'il apprête pour leur ſouper. Ce mêts ne leur ſem-

blant pas ſuffiſant pour raſſaſſier deux voyageurs affamés, il ne reſte en tout dans la maiſon qu'un oye utile à la ſureté de ces bonnes gens. N'importe. Ils ſe diſpoſent à le ſacrifier.

Les Dieux touchés de voir tant de générosité dans une condition ſi miſérable, & offenſés de la dureté des autres Habitans de ce Hameau, tranſportent leurs hôtes ſur le ſommet d'une montagne, & là ſe découvrant à leurs yeux, ils leur font voir tout le pays inondé & transformé en un étang du milieu duquel s'élevoit pompeuſement leur petite chaumiere nouvellement métamorphoſée en un ſuperbe Temple, dont ils furent auſſitôt établis Prêtre & Prêtreſſe. Ils demanderent aux Dieux pour grace ſinguliere de ne ſe pas ſurvivre l'un à l'autre. Ils furent exaucés. Après avoir vû couler en paix leurs deſtinées dans une longue & heureuſe vieilleſſe, ils furent changés tous deux en arbres dans le même moment, ſans avoir le tems de ſentir la douleur de cette ſéparation.

Ces deux exemples ſont des leçons parlantes qui enſeignent aux hommes à être bons, généreux & bienfaiſans, à aimer l'humanité, à déteſter tout ſentiment impie & barbare, & à reſpecter les Dieux

dont la justice ne laisse jamais la vertu sans récompense, ni le crime sans punition.

Mais pourquoi la déplorable Daphné, pour prix de sa chasteté & de sa pudeur, est-elle réduite à désirer que la terre s'entr'ouvre pour l'engloutir? pourquoi ne peut-elle échapper à la poursuite opiniâtre d'un jeune Dieu effréné, que par le changement de son corps en arbre?

Quel crime ont commis les Sœurs de Phaëton, pour être aussi changées en arbres à la vûe de leur mere désespérée, qui déchire leurs membres sanglans en voulant les arracher au tronc fatal où elles commençoient à être liées? ces malheureuses filles assemblées autour du tombeau de leur frere foudroyé, donnoient à son cruel destin les larmes que la Nature leur faisoit répandre; & telle fut la récompense de leur piété. Quelle récompense, helas! & quel spectacle pour leur triste mere, déja trop accablée du trépas de son fils!

Je pourrois alléguer mille autres exemples pour prouver qu'Ovide * n'a pas re-

---

* On me dira peut-être qu'Ovide n'est point l'inventeur de ces Fables, & qu'il n'a fait que suivre les opinions établies de son tems. En ce cas

gardé la morale comme essentielle aux Métamorphoses. Je crois cependant qu'il faut le moins que l'on peut, priver ce genre de Poësie d'un si solide ornement.

Je vais traduire un fragment des Métamorphoses d'Ovide qui servira de modéle pour le style & la maniere d'exprimer ces merveilleux changemens de Nature.

Je choisis *la Métamorphose* de Cadmus & d'Hermione son épouse en serpens.

On sçait qu'après l'enlevement d'Europe par Jupiter déguisé sous la forme d'un Taureau, Agenor Roi de Tyr, pere de cette Princesse, envoya Cadmus * *la chercher* par tout l'Univers, & *lui* deffendit de revenir dans ses Etats, s'il ne ramenoit Europe.

Toutes les recherches de Cadmus furent vaines. Un Dieu gardoit Europe. Un Mortel pouvoit-il l'arracher de ses mains?

Le Prince de Tyr étant arrivé dans la contrée à laquelle il donna le nom de Beotie, & où il bâtit la Ville de Thebes, tua un Dragon épouventable, qui lui-même

---

mon reproche tombe sur ceux qui ont imaginé des Fables dont on ne peut tirer aucune utilité.

* Fils d'Agenor & frere d'Europe.

avoit fait périr plusieurs des compagnons de Cadmus.

Ce Dragon étoit consacré au Dieu Mars ; ce Dieu vengea cruellement sa mort. Cadmus passa toute sa vie dans des troubles continuels, presque tous les Princes de son sang éprouverent un sort funeste, entr'autres l'infortuné Actéon, qui ayant été changé en Cerf par Diane, pour avoir vû cette Déesse se baigner dans une fontaine, fut malheureusement déchiré par ses propres chiens.

„ Cadmus & Hermione accablés du „ poids de leurs maux & de leurs années, „ s'entretenoient tristement de leurs infor- „ tunes & de la déplorable destinée de leur „ Maison.

„ Ce Serpent, dit Cadmus, que je per- „ çai autrefois de mon javelot, ce Dra- „ gon monstrueux dont les cruelles dents „ semées sur la terre en firent éclore des „ bataillons armés, n'auroit-il point été „ consacré à quelque Divinité ? Grands „ Dieux ! s'il est ainsi, si c'est votre bras „ vengeur qui s'appésantit sur moi, & qui „ m'accable de tant de calamités, faites „ que Cadmus cesse d'être homme & de- „ vienne lui-même Serpent.

„ Il dit, & sa fatale priere fut soudain

„ exaucée ; il ſent ſa peau ſe durcir & ſe
„ revêtir d'écailles ; ſon corps noir de-
„ vient horriblement émaillé de taches
„ bleuâtres & livides, il tombe ſur le ven-
„ tre, ſes deux jambes réünies s'allongent
„ & ſe retréciſſent ; il ne lui reſtoit plus
„ que ſes bras, il les tendit à la triſte Her-
„ mione, & tournant vers elle ſon viſage
„ inondé de pleurs qui conſervoit encore
„ quelque figure humaine. *Approche*, dit-
„ il, *chere & malheureuſe Epouſe ! viens*
„ *recevoir mes derniers embraſſemens.*

„ Il vouloit en dire davantage, ſa lan-
„ gue ſe fendit tout-à-coup en deux ; il
„ ne peut plus prononcer aucune parole ;
„ quand il s'efforce de ſe plaindre, il ne
„ fait entendre que d'affreux ſifflemens,
„ c'eſt la ſeule voix que la nature lui laiſſe
„ pour exprimer ſes regrets.

„ Cependant ſon Epouſe éperdue ſe
„ frappoit la poitrine & rempliſſoit l'air de
„ ſes cris : *Arrête, mon cher Cadmus ! ne*
„ *m'abandonne point ; dépouille-toi de cette*
„ *forme monſtrueuſe ; .... que vois-je ? ...*
„ *où ſuis-je ? .... Cadmus, où ſont tes*
„ *bras, tes mains ? qu'eſt devenue cette*
„ *bouche, ces yeux que j'adorois ? qu'eſt*
„ *devenu enfin mon cher Cadmus tout entier ?*
„ *ah ! Dieux cruels, Dieux impitoyables !*

„ *le serez-vous assez pour épargner encore la*
„ *malheureuse Hermione? ah! revêtez-moi*
„ *aussi de cette figure épouventable qui m'est*
„ *desormais plus chere que la mienne.*

„ Tous ceux qui étoient présens frémissoient d'horreur & de compassion, voyant cette fidelle Epouse presser de ses tendres & délicates mains, tantôt le col, tantôt la tête de cet horrible Dragon.

„ Bientôt au lieu d'un Serpent, ils en virent deux qui formant l'un sur l'autre mille replis amoureux se retiroient paisiblement sous l'ombre solitaire d'un bois voisin.

„ Maintenant même ils conservent toute la douceur qu'ils avoient dans leur premiere nature; ils ne font point de mal aux hommes, au contraire, ils se plaisent dans leur commerce, & se souviennent toujours de ce qu'ils ont été autrefois.



CHAPITRE II.

De l'Elegie.

COMME l'Apologue *ſe rapporte* au Poëme Epique, *dont il eſt* en quelque ſorte le diminutif, de même auſſi l'Elégie ſe rapporte à la Tragédie; elle en a le ſtyle tendre, plaintif & touchant; mais point d'action, point d'intrigue, point de cataſtrophe: *l'Elégie ne ſçait que ſe plaindre.*

Elle doit toujours le faire d'une maniere gracieuſe & intéreſſante; le ton qu'elle prend tient le milieu entre le ſublime & le naïf; beaucoup de *naturel* & de douceur, plus de ſentimens que de penſées, des expreſſions légéres & attendriſſantes, point trop délicates, encore moins hardies, (quelquefois cependant l'Elégie éleve ſa voix) des traits perçans & qui aillent droit au cœur, des images riantes ſans être gaies, ou triſtes ſans être funeſtes; voilà ce que nous trouverons dans les exemples que je vais citer, & auſquels il eſt à propos de ſe conformer.

Je

Je vais traduire d'abord une Elégie de Tibulle sur l'absence de son épouse.

„ Que me serviroit de fatiguer les Dieux „ de vœux intéressés, de faire fumer l'en- „ cens sur leurs autels, & d'implorer sans „ cesse leurs faveurs? Ah! ma chere Nééra, „ je ne demande point assurément d'habi- „ ter un superbe Palais, ni de voir mille „ taureaux sillonnant mes spacieuses & fer- „ tiles terres, me procurer d'abondantes „ moissons. L'unique objet de mes vœux, „ tu le sçais, c'est de goûter long-tems „ avec toi les doux plaisirs d'une vie in- „ nocente, & d'expirer délicieusement sur „ ton sein, quand la Parque infléxible „ viendra trancher le cours de mon heu- „ reuse vieillesse. Eh! que ferois-je sans „ toi des plus précieuses richesses? que „ ferois-je d'un Palais superbe, embelli & „ soutenu par des colomnes de Phrygie, „ & par des poûtres & des lambris dorés? „ ou de ces jardins magnifiquement ornés „ de bocages agréables, qui par l'épaisseur „ de leur ombre & par leur vaste étendue „ imitent les bois sacrés? Que ferois-je „ des plus eclatantes pourpres de Phéni- „ cie? que ferois-je en un mot de tous ces „ biens imaginaires qui attirent tant d'en-

„ vie à leurs poſſeſſeurs. Qu'ils ſoient ad-
„ mirés & ardemment ſouhaités du vul-
„ gaire imbécille qui ne connoît ni les vrais
„ biens ni les vrais maux. Les richeſſes ne
„ calment point les ſoucis dévorans dont
„ les hommes ſont tourmentés. L'aveugle
„ Fortune en diſpoſe à ſon gré ....
„ Ma chere Néera ! *je ſerois trop riche*, ſi
„ je te poſſédois ; *la* pauvreté avec toi me
„ ſeroit plus douce que l'opulence. Sans
„ toi les thréſors des Rois ne me ſont rien.
„ O jour charmant ! jour trois fois heu-
„ reux qui pourra te rendre à mes déſirs !
„ mais ſi *les Dieux impitoyables rejettent*
„ les vœux que je fais pour ton retour,
„ ſi les Deſtins cruels s'oppoſent à notre
„ réunion, qu'ils m'entraînent donc au plû-
„ tôt ſur ces rivages funébres & dans ce
„ marais ténébreux où *le morne* Phlégé-
„ ton roule ſourdement ſon onde mugiſ-
„ ſante.

Ovide dans l'Elégie que je vais citer, peint de la maniere la plus touchante, les triſtes circonſtances de ſon départ de Rome, *lorſqu'il* en fut exilé pour ſes intrigues galantes avec la Princeſſe Julie, fille de l'Empereur Auguſte.

Cette charmante Elégie a été admira-

blement traduite en Vers François par un excellent Poëte. Quand je trouve les traductions toutes faites & qu'elles sont dignes de l'original, je ne puis mieux faire, je crois, que d'en profiter.

Toi qui vis mes beaux jours s'éclipser dans tes ombres,
Toi qui couvris mes pleurs de tes nuages sombres;
O nuit, affreuse nuit, témoin de mes adieux,
Sans cesse ma douleur te retrace à mes yeux!
Bientôt du haut des airs l'Amante de Cephale
Alloit de mon départ fixer l'heure fatale.
L'usage de mes sens tout à coup suspendu,
Dérobe à mes apprêts le tems qui leur est dû.
Mon cœur ne peut gémir, ordonner ni résoudre;
Semblable à ce mortel qui voit tomber la foudre,
Et qui frappé du bruit, environné d'éclairs,
Doute encor de sa vie & croit voir les Enfers.
J'ouvre les yeux enfin; mon trouble diminue;
Deux amis seulement frappent alors ma vûë;
Tous les autres fuyoient un ami condamné;
Le sort des malheureux est d'être abandonné.
Dans ce cruel moment je sens couler mes larmes;
Mon Epouse éplorée augmente mes allarmes.
Ma fille loin de nous ignoroit mon malheur,
De ce spectacle affreux elle évita l'horreur.
Helas! tout nous offroit la douloureuse image

D'une famille en pleurs que la Parque ravage;
Si d'un ſimple Mortel le deſtin rigoureux,
Pouvoit ſe comparer à des revers fameux,
Tel fut le déſeſpoir des Habitans de Troye
Lorſque du fils d'Achille ils devinrent la proye:
Cependant la fraîcheur & le calme des airs
Répandoient le ſommeil ſur le vaſte Univers.
L'aſtre brillant des nuits pourſuivoit ſa carriere.
Je vois à la faveur de ſa douce lumiere
Ces colomnes, ces tours, ces portiques altiers,
Formidables voiſins de nos humbles foyers.
Lieux protégés du Ciel, ſéjour de notre Maître,
Et vous ..... Divinités qui me plaignez peut-
    être,
Fortunés Habitans de ce riche Palais,
Temple, Autels, que mes yeux ne reverront ja-
    mais,
Toi, Fleuve dont Ovide illuſtra les rivages,
Recevez mes adieux & mes derniers hommages!
Il n'eſt plus de remede aux maux que je reſſens.
J'offrirois à Céſar des regrets impuiſſans.
Mais vous, Dieux immortels! moderez ſa ven-
    geance;
Qu'il ne confonde point le crime & l'imprudence.
Vous le ſçavez, grands Dieux! ſi j'ai crû le trahir;
Qu'il me puniſſe, hélas! du moins ſans me haïr:
Mon épouſe à ces mots tombe à mes pieds mou-
    rante.

Elle remplit les airs de ſa voix gémiſſante.
De nos Lares ſacrés embraſſant les Autels,
Elle implore à la fois les Dieux & les Mortels.
Inutiles tranſports ! c'eſt en vain qu'elle eſpere
D'un Epoux malheureux adoucir la miſere.
Mais déja vers le Pôle où l'ont placé les Dieux ;
L'aſtre de Caliſto diſparoît à nos yeux.
Rome, il faut pour jamais renoncer à tes charmes !
C'eſt le dernier moment qu'on accorde à mes larmes.
L'Aube éclaire tes murs ; le ſilence a ceſſé ;
J'entends le Citoyen, l'étranger empreſſé.
» Où courez-vous, diſois-je, & quel ſoin vous » agite ?
» Arrêtez. Rome ſeule eſt digne qu'on l'habite.
Funeſte aveuglement ! je vois naître le jour,
Et crois pouvoir encor prolonger mon ſéjour.
Trois fois je veux partir, & trois fois ma foibleſſe,
Malgré moi de mes pas interrompt la vîteſſe.
Je ſuſpens, je finis, je reprens mes diſcours,
J'embraſſe, je m'éloigne, & je reviens toujours.
Eh pourquoi me hâter ? je vais dans la Scythie.
Sans eſpoir de retour je quitte ma Patrie.
» De mon cœur éperdu chere & tendre moitié !
» Et vous dont mes malheurs excitent la pitié,
» Seuls amis, que le Ciel ſouffre encor que j'em» braſſe !

» C'en est fait, je joüis de sa derniere grace.
» Je ne vous verrai plus. Vivez heureux. Je pars.
Cependant l'horison brille de toutes parts ;
L'Etoile du matin cede au flambeau du monde,
Et les premiers rayons sortent du sein de l'onde.
Je fuis en gémissant ; mais mon cœur déchiré
Revole vers les lieux dont il est séparé.
De mes tristes amis, de ma femme éperdue
Les cris & les sanglots percent mon ame émûe.
Je n'ose m'arrêter ; elle court sur mes pas,
Bientôt autour de moi je sens ses foibles bras.
» Non, cruel, non, ta perte entraînera la mienne ;
» Penses-tu loin de toi que Rome me retienne ?
» Compagne de tes pas, comme de tes mal-
» heurs,
» Au bout de l'Univers j'irai sécher tes pleurs.
» César t'a condamné, ton Epouse est proscrite :
» César veut ton éxil, & l'Amour veut ma fuite.
» Je te suis . . . . . mais hélas ! malgré tous ses ef-
» forts,
Un devoir rigoureux m'arrache à ses transports.
Désolé, l'œil en pleurs, & la vûe égarée,
Entre les bras des siens je la laisse éplorée ;
Elle tombe, & j'ai sçû qu'en ces affreux instans,
Les ombres de la Mort la couvrirent long tems.
Elle revoit le jour pour souffrir davantage.
Ses cheveux arrachés tombent sur son visage ;
Dans ses foyers déserts elle me cherche en vain ;

Elle accuſe les Dieux, Céſar & le Deſtin.
L'inſtant de mon trépas, ou ſa fille expirée,
D'un plus vif déſeſpoir ne l'eût pas pénétrée.
Sa douleur mille fois auroit tranché ſes jours.
L'eſpoir de m'être utile en prolongea le cours;
Dieux, qui nous ſéparez, prenez ſoin d'une vie
Qui conſerve la mienne au fond de la Scythie!
Je touche enfin la rive, & nous quittons le Port;
Sous l'aſpect orageux des *Etoiles du Nord.*
J'affronte malgré moi les horreurs du naufrage,
Et la néceſſité me tient lieu de courage.
Mais quel bruit effrayant ſort du gouffre des Mers?
Les Aquilons fougueux s'élancent dans les airs:
L'onde mugit, s'entr'ouvre, & les ſables bouillonnent,
Déja ſur le tillac les flots nous environnent.
Les cordages rompus, & les mâts chancelans
Deviennent le joüet des ondes & des vents;
Du Ciel rempli d'éclairs les voûtes allumées
Semblent fondre en éclats dans les mers enflammées.
Tremblant, déſeſpéré, le Chef des Matelots
Laiſſe le gouvernail à la merci des flots.
Telle une main trop foible abandonne l'Empire
D'un courſier indompté qu'elle ne peut conduire.
Le rapide Aquilon plus fort que mon devoir,
Nous ramene aux climats que je ne dois plus voir.
Loin des bords d'Illyrie, à travers les nuages,

L'Italie à nos yeux, découvre ses rivages.
Vents, ne combattez plus le Dieu qui me punit!
Eloignez-moi des lieux d'où César me bannit :
Je le veux & le crains . .... Quelle vague en furie
Dans ce gouffre profond va terminer ma vie ?
Je t'implore, ô Neptune ! & vous, Dieux de la Mer !
C'est assez contre moi des traits de Jupiter.
Souffrez que dans l'exil terminant ma carriere
Une tranquille mort me ferme la paupiere,
Du plus affreux trépas daignez me préserver,
S'il est tems aujourd'hui de vouloir me sauver.

Ode Elégiaque de M. Rousseau.

Pourquoi plaintive Philoméle,
Songer encore à vos malheurs,
Quand pour appaiser vos douleurs
Tout cherche à vous marquer son zéle ?
L'Univers à votre retour,
Semble renaître pour vous plaire.
Les Dryades à votre amour
Prêtent leur ombre solitaire.
Loin de vous l'Aquilon fougueux
Souffle sa piquante froidure.
La Terre reprend sa verdure,
Le Ciel brille des plus doux feux.

Pour

Pour vous l'Amante de Céphale
Enrichit Flore de ſes pleurs.
Le Zéphir cueille ſur les fleurs
Les parfums que la Terre exhale :
Pour entendre vos doux accens ,
Les oiſeaux ceſſent leur ramage,
Et le Chaſſeur le plus ſauvage
Reſpecte vos jours innocens.
Cependant votre ame attendrie
Par un douloureux ſouvenir ,
Des malheurs d'une ſœur chérie ;
Semble toujours s'entretenir.
Hélas ! que mes triſtes penſées
M'offrent des maux bien plus cuiſans !
Vous pleurez des peines paſſées ,
Je pleure des ennuis préſens :
Et quand la Nature attentive ,
Cherche à calmer vos déplaiſirs ,
Il faut même que je me prive
De la douceur de mes ſoupirs.

Une élégante & triſte douceur fait, comme on voit, le caractere de la Verſification de l'Elégie. Les mouvemens fougueux , les emportemens lyriques exprimant la colere & non pas la douleur , ne lui conviennent nullement.

CHAPITRE III.

De l'Epitre.

L'EPITRE est le genre de Poësie le *plus libre. Il n'est borné ni dans le* choix des styles, ni dans celui des objets, ni dans la mesure des Vers qu'il employe. Tout lui convient. Il tire parti de tout.

S'agit-il de décrire quelque expédition militaire, quelque exploit glorieux & mémorable? l'Epitre s'éleve jusqu'à la sublimité du Poëme Epique.

Quoi de plus brillant, de plus pompeux, de plus sublime que la fameuse description du passage du Rhin, dans la quatriéme Epitre de M. Boileau!

Ce morceau magnifique commence par ce Vers.

Au pié du Mont Adulle, entre mille roseaux, &c.

Entre les traits nobles & frappans dont il est semé, j'en remarque quelques-uns qui méritent particulierement l'admiration de tout le monde.

La Salle, Beringhen, Nogent, d'Ambre, Cavois,
Fendent les flots tremblans ſous un ſi noble poids.
Louis les animant du feu de ſon courage,
Se plaint de ſa grandeur qui l'attache au rivage.

. . . .

. . . .

De tant de coups affreux la tempête orageuſe,
Tient un tems ſur les eaux la Fortune douteuſe;
Mais Louis d'un regard ſçait bientôt la fixer,
Le Deſtin à ſes yeux n'oſeroit balancer.

Condé dont le ſeul nom fait tomber les murailles,
Force les *E*ſcadrons & gagne les Batailles.

Ce même Poëme Epiſtolaire à qui M. Boileau a fait prendre un eſſor ſi élevé ne dédaigne pas de deſcendre ſouvent juſqu'à la naïveté du ſtyle ſimple & familier, quelquefois même du ſtyle badin & burleſque, comme on voit dans cette jolie Epitre de M. Rouſſeau, où l'idée la plus originale eſt groteſquement revêtue des précieux haillons Marotiques.

Elle eſt adreſſée à M. le Comte de ***

En proſe & vers êtes paſſé Docteur,
Et recitez trop mieux qu'un Orateur.
Ce n'eſt le tout. Car en chant harmonique,

Non moins primez qu'en rime Poëtique ;
Et s'avez los de bon Poetiqueur ,
Auſſi l'avez de bon harmoniqueur.
Toujours chez vous abonde compagnie
D'eſprits divins , de ſuivans d'Uranie ,
Toujours y ſont Ciſtres mélodieux ,
Gentils Harpeurs & Meneſtrels joyeux.
Et de leur art bien ſçavez les *rubriques.*
Même on m'a dit qu'aux rives Séquaniques
N'a pas long-tems , ſonniez telle chanſon ,
Qu'Hôtes des Bois accoururent au ſon ;
Si qu'euſſiez vû ſauter jeunes Dryades ,
Et de leur lit ſortir blanches Nayades,
Et ſe diſoient : *ô qu'il chanſonne bien !*
Seroit-ce point Apollon Delphien ?
Venez , voyez , tant a beau le viſage ,
Doux le regard & noble le corſage.
C'eſt il ſans faute. Et Nymphes d'admirer ,
Et les Sylvains entr'eux de murmurer :
Cettui-ci vient pour nos Nymphes ſéduire ,
Se diſoient-ils , & les pourroit induire
A quelque mal , avec ſon chant mignon.
Fréres , jettons en l'eau le compagnon.
Lors le Dieu Pan remuant les narines ,
Cria tout haut des montagnes voiſines ,
De ſon ami voyant le mauvais pas ,
Ventre-de-bouc , qu'ai-je entendu là-bas ?
Rentrez Coquins. Les forêts en tremblerent,

Faunes cornus vers leurs troncs s'envolerent,
Où tout craintifs furent se retirer,
Et du depuis n'ont osé se montrer.

Mais il n'y a point de genre d'éloquence qui convienne si bien à l'Epitre, que le style tempéré, le style des fleurs, des sentimens, *de la délicatesse* & de l'harmonie. Tout ce que l'imagination peut fournir d'idées agréables, tout ce que le cœur a de sentimens tendres & touchans, tout ce que la Poésie a de couleurs riantes & d'expressions gracieuses, doit être déployé dans l'Epitre. Beaucoup de nombre surtout, beaucoup d'enchaînement & d'harmonie dans les Vers.

Ce sont toutes ces qualités réunies qui rendent les Epitres de M. Gresset si douces & si charmantes; avec quelle grace & quelle légereté il peint presque par tout la joie, les jeux, les plaisirs ingénus, les ris folâtres & les charmes innocens & naturels de la campagne, charmes qui se font toujours sentir d'une maniere particuliere aux grands Poëtes & à tous ceux qui se connoissent en félicité!

Qui ne seroit enchanté du tableau riant & animé que je vais présenter?

Sortez du ſein des violettes,
Croiſſez feuillages fortunés!
Couronnez ces belles retraites,
Ces détours, ces routes ſecretes
Aux plus doux accords deſtinés.
Ma Muſe par vous attendrie,
D'une charmante rêverie
Subit déja l'*aimable loi*.
Les Bois, les Vallons, les Montagnes,
Toute la ſcéne des campagnes
Prend une ame & s'orne pour moi.
Aux yeux de l'ignare Vulgaire
Tout eſt mort, tout eſt ſolitaire,
Un Bois n'eſt qu'un ſombre réduit,
Un Ruiſſeau n'eſt qu'une onde claire:
Les Oiſeaux ne font que du bruit.
Aux yeux que Calliope éclaire,
Tout brille, *tout penſe, tout vit*.
Ces ondes tendres & plaintives,
Ce ſont des Nymphes fugitives
Qui cherchent à ſe dégager
De Jupiter pour un Berger.
Ces fougeres ſont animées,
Ces fleurs qui les parent toujours,
Ce ſont des Belles transformées,
Ces Papillons ſont des Amours.

L'Epitre ſçait exprimer avec grace & d'une maniere intéreſſante les mouvemens

tendres, & touchans de l'Elégie.

Voici dans ce genre le plus beau morceau peut-être qui ſe puiſſe trouver. Ce ſont les regrets éloquens de M. Greſſet ſur la mort de ſon ami & de ſon Mécene, dans l'Epitre de ce Poëte au P. Brumoi.

Dieux ! *quelle nouvelle ſemée*
Subitement dans l'Univers,
Vient glacer mon ame allarmée ?
Et quelle main de feux armée
Lance la foudre ſur mes Vers ?
Sur un char funébre portée,
Des Graces en deuil eſcortée,
La Renommée en ce moment,
M'apprend que la Parque inhumaine,
Sur les triſtes bords de la Seine,
Vient de plonger au monument
Des Mortels le plus adorable,
L'ami de tout heureux talent
Et de tout ce qui vit d'aimable,
Le Dieu même du ſentiment,
Et l'Oracle de l'agrément.
O toi ! mon guide & mon modéle,
Durable objet de ma douleur,
Toi qui, malgré la mort cruelle,
Reſpires encor dans mon cœur;
Illuſtre Ariſte, Ombre immortelle !

Ah ! ſi du séjour de nos Dieux ;
Si de ces brillantes retraites,
Où tes Mânes ingénieux
Charment les Ombres ſatisfaites
Des Sévignez, des la Fayettes,
Des Vendômes & des Chaulieux,
Tu daignes, ſenſible à nos rimes,
Abbaiſſer tes regards ſublimes
Sur le deüil de ces triſtes lieux,
Et ſi de l'éternel ſilence
Traverſant le vaſte ſéjour,
Un Dieu te porte dans ce jour
La voix de ma reconnoiſſance ;
Pardonne au légitime effroi,
Au ſombre ennui qui fond ſur moi,
Si dans le Temple de Mémoire,
Je ne trace point à ta gloire
Des Vers immortels *comme toi ;*
Moi qui voudrois en traits de flamme
Graver aux yeux de l'avenir
Ma tendreſſe & ton ſouvenir,
Comme ils reſteront dans mon ame
Gravés juſqu'au dernier ſoûpir.
J'irois dans le Temple des Graces
Laiſſer d'ineffaçables traces
De cette ſenſible bonté,
L'amour, le charme de notre âge,
Ou pour en dire davantage,

L'éloge de l'humanité.
Mais à travers ces voiles ſombres,
Quand je te cherche dans les Ombres,
Dans le ſilence du tombeau,
Puis-je ſoûtenir le pinceau?
Que les Beaux-Arts, que le Portique,
Que tout l'Empire Poëtique
Où ſouvent tu dictas des loix,
Avec la Seine inconſolable,
Pleurent une ſeconde fois
La perte trop irréparable,
D'Ariſtippe, d'Anacréon,
D'Atticus & de Fénélon.
Pour moi, de ma douleur profonde
Trop occupé pour la chanter,
N'admirant plus rien en ce monde,
Où je ne puis plus t'écouter:
Sur l'Urne qui contient ta cendre,
Et que je viens baigner de pleurs,
Tous les printems je veux répandre
Le tribut des premieres fleurs;
Et puiſqu'enfin je perds le Maître
Qui du vrai beau m'eût fait connoître
Les myſteres les plus ſecrets,
Je vais à ces ſombres Cyprès
Suſpendre ma lyre, & peut-être
Pour ne la reprendre jamais.

Quelle douceur ! quelle tendresse ! quelle élégance ! quelle harmonie ! quelle vive expression de sentimens ! que le cœur d'un homme d'esprit est éloquent !

Heureusement M. Gresset n'a point laissé sa lyre éternellement suspendue, il l'a reprise & l'a remise en œuvre plus d'une fois & toujours d'une maniere agréable. Espérons qu'il continuera long-tems encore d'en tirer des sons enchanteurs qui seront pour lui la source d'une nouvelle gloire, pour nous d'un nouveau plaisir & d'une nouvelle admiration.

Les traits de son heureux pinceau
Plairont toujours, & de races en races,
Vivront gravés dans les Fastes des Graces ;
Et les Censeurs obstinés à ternir
Son art chéri par l'ennui pédantesque
D'un François fade ou d'un Latin tudesque,
Endormiront les siécles à venir.

Cet éloge convient encore mieux à M. Gresset lui-même qu'au P. du Cerceau auquel il est adressé, & dont la Poesie un peu prosaïque, n'a d'autre mérite qu'une ingénieuse, mais quelquefois trop négligente facilité.

Les *Héroïdes* d'Ovide sont pour la plû-

part écrites dans le ſtyle de l'Elégie. Ce ſont des Epitres ainſi nommées, parce que le Poëte y fait parler des Heros & des Héroïnes.

Je vais citer divers morceaux de l'Epitre de Phyllis à Demophoon, dont voici le ſujet.

Démophoon fils de Théſée Roi d'Athenes, au retour du Siége de Troye, ayant été jetté par la tempête ſur les Côtes de Thrace, y fut reçu favorablement par la Princeſſe Phillis, fille du Roi Lycurgue.

Phillis & Démophoon tous deux jeunes & tendres, ne tarderent point à s'aimer, ils firent plus, ils ſe donnerent la foi.

Démophoon obligé dans la ſuite de faire un voyage à Athenes & de quitter ſa chere Phillis, lui jura en partant que dans un mois il reviendroit la trouver; Phillis voyant ce tems écoulé & Démophoon toujours abſent, lui écrit à-peu-près ce que je vais traduire.

„ Démophoon! c'eſt Phillis qui t'écrit
„ & qui ſe plaint de ſouffrir ton abſence
„ au-delà du terme que tu lui avois preſcrit.
„ Compte le tems, ce tems que les amans
„ ſçavent ſi bien compter, & tu verras
„ que ma plainte n'eſt ni téméraire ni pré-

„ cipitée. J'ai attendu, j'ai eſpéré long-
„ tems, je ne pouvois me réſoudre à te
„ croire perfide, on ſe perſuade le plus
„ tard que l'on peut, ce qu'on voudroit ne
„ ſe perſuader jamais. Je me ſuis ſouvent
„ fait illuſion pour te juſtifier; j'ai attribué
„ ton retardement aux vents orageux. Je
„ me ſuis *plaint* de *Théſée*, *c'eſt lui*, di-
„ ſois-je, qui l'arrête. Hélas! je l'accuſois
„ peut-être à tort. Combien de fois crai-
„ gnant que ton vaiſſeau n'eût été englouti
„ dans les ondes, ai-je fatigué l'Olympe
„ de mes vœux? Que d'encens j'ai fait
„ fumer pour toi ſur *les Autels des Dieux*!
„ combien de fois voyant le Ciel ſerein
„ & les vents favorables, me ſuis-je dit:
„ Ah! ſi mon cher Démophoon vit, il
„ s'embarque à préſent pour me rejoindre;
„ tous les obſtacles qui peuvent arrêter un
„ cœur impatient de revoir ce qu'il aime ſe
„ ſont préſentés à mon eſprit, & mon
„ amour ingénieux à t'excuſer, a combat-
„ tu pour toi juſqu'au bout; cependant in-
„ grat, tu vis, tu es abſent, & ces Dieux
„ que tu as juré, ne te ramenent pas, l'a-
„ mour ne te rappelle point vers les bords
„ de la Thrace. Infidele! que t'ai-je donc
„ fait? quel crime ai-je commis que de te
„ trop aimer? ſans doute ſi je ſuis coupa-

„ ble, c'eſt de t'avoir accueilli avec tant
„ de bonté ſur ce rivage ; mais un tel crime
„ devroit être pour toi un motif de ten-
„ dreſſe & de reconnoiſſance. Cruel ! qu'as-
„ tu fait de la foi que tu m'avois jurée, de
„ la main que tu m'avois donnée, du reſ-
„ pect des Dieux atteſtés par toi, de tes
„ ſermens redoublés de ne m'abandonner
„ jamais, & de revenir paſſer avec moi
„ tous tes jours ? Malheureuſe que je ſuis !
„ je reſſens les coups que je me ſuis portés
„ moi-même. Ingrat ! j'ai radoubé tes na-
„ vires déchirés ; je t'ai donné des Pilotes,
„ des Matelots, des rames, & tout cela t'a
„ ſervi à me fuir pour jamais. Ah ! j'ai
„ trop cru ces paroles trompeuſes auſquel-
„ les tu ſçais ſi bien donner un air de vé-
„ rité, j'ai crû que le fils d'un Héros &
„ le petit-fils d'un Dieu reſpecteroit la foi
„ des ſermens ; j'ai vû couler tes larmes,
„ j'ai crû qu'elles étoient le langage de la
„ ſincérité. Mais quoi ! les larmes elles-
„ mêmes favoriſent donc le menſonge &
„ l'artifice. Je me ſuis fié aux Dieux, à ces
„ Dieux témoins & garants de tes promeſ-
„ ſes. Falloit-il tant de gages pour trom-
„ per une crédule amante, & ne ſuffiſoit-
„ il pas de mon aveugle amour ?

Phillis fait enſuite des imprécations contre ſon perfide époux, elle ſouhaite qu'il dégénere de la vertu de ſes ayeux, & qu'on voye un jour dans la Place publique d'Athenes, d'un côté la ſtatue de Théſée ornée de titres magnifiques, monumens glorieux de ſes victoires, & de l'autre côté la ſtatue de ſon fils avec cette Inſcription infamante :

Celui-ci borna ſa gloire à tromper ſon Amante & ſa Bienfaitrice.

Elle ajoute :

„ Ce moment où ta flotte s'éloigna de
„ mes bords, eſt toujours préſent à mon
„ eſprit. Ingrat ! que tu paroiſſois tendre !
„ ton amour ſembloit égaler le mien, nos
„ bras entrelaſſés formoient une chaîne
„ agréable que tu n'avois pas la force de
„ rompre ; tes larmes confondues avec les
„ miennes exprimoient les plus vifs regrets,
„ tu te plaignois des vents qui favoriſoient
„ ta fuite & notre ſéparation ; enfin m'em-
„ braſſant pour la derniere fois, & fon-
„ dant en pleurs : *Ma chere Phillis* ! me
„ dis-tu, *attendez votre Démophoon. Il ne*
„ *tardera pas.* Que je t'attende, parjure !
„ toi qui me quittois pour ne me revoir ja-

„ mais ! que j'attende ces navires qui ne re-
„ verront plus mes rivages ! je t'attends ce-
„ pendant .... reviens ingrat, mais cher
„ amant ! que je n'aye perdu que l'attente.
„ Viens mériter le pardon d'une si longue
„ absence ...... Mais que dis-je, mal-
„ heureuse ? ah ! maintenant peut-être le
„ perfide que j'aime est arrêté par les char-
„ mes d'un *nouvel objet*, il goute avec une
„ autre tous les plaisirs de l'amour, tandis
„ que je suis seule, accablée de tourmens.
„ Il a oublié l'ingrat, qu'il est au monde
„ une Phillis qui a tout fait pour lui, & qui
„ malgré sa lâche trahison, ne cessera ja-
„ mais de l'aimer . . . . . . Soit
„ que le flambeau du jour luise sur nôtre
„ hémisphere, soit qu'il cede la place aux
„ Astres de la nuit, je suis toûjours sur le
„ rivage de la mer, mes yeux sont sans
„ cesse tournés vers Athenes ; j'examine si
„ les vents favorisent ton retour, & lors-
„ que j'apperçois de loin quelque bâtiment
„ qui s'avance vers nos Côtes, mon cœur
„ tout transporté me dit : prens courage,
„ Phillis ! peut-être ce navire heureux ren-
„ ferme tes Dieux & tes amours ; alors je
„ suis prête à m'élancer dans les ondes pour
„ voler à sa rencontre ; mais à mesure qu'il
„ s'approche, mon espoir trompé se dissi-

„ pe & s'évanouit ; le voile de la Mort couvre mes yeux, je tombe pâmée entre les bras de mes Suivantes. Cent fois pour terminer mes cruels tourmens, j'ai voulu me précipiter dans les flots amers, & je le ferai enfin puiſque tu perſiſtes à me déſeſperer. J'eſpere que les flots porteront mon corps expiré ſur les rivages de ton Empire, & que mes Mânes privés de ſépulture, t'iront reprocher ta cruauté. Quand tu ferois plus dur que le fer, plus que les diamans, & pour dire encore davantage, quand tu ſerois plus dur que tu n'es, pourras-tu retenir tes larmes à cet aſpect ? pourras-tu t'empêcher de dire, en déplorant mon ſort : Ah ! Phillis ! ce n'étoit pas ainſi que vous deviez me ſuivre ?

„ Souvent je veux faire paſſer dans mes veines un poiſon mortel, ſouvent j'arme mes mains d'un ſpoignard pour percer mon triſte ſein. Quelquefois pour me punir d'avoir ſouffert tes perfides careſſes, je veux me donner une mort ignominieuſe. Mon parti eſt pris d'abandonner une vie que tu as tiſſue de chagrins & d'horreurs. Je ne ſuis plus embarraſſée que du choix de mon trépas.

Enfin

Enfin après avoir long-tems hésité entre tous ces divers genres de morts, elle fit le plus mauvais choix ; elle s'avisa d'aller se pendre à un amandier, & elle-même fut bientôt métamorphosée en un autre amandier.

Mais la pauvre Princesse avoit trop-tôt perdu patience. Voilà qu'après cette belle expédition, *Démophoon* arrive enfin dans les dispositions les plus favorables pour elle. Phillis sous sa nouvelle forme fit ce qu'elle pût pour lui témoigner sa joie. L'Amandier qui alors étoit tout desséché, reverdit en un moment & poussa des feuilles & des fruits en abondance.

Voici une jolie Epitre de M. Bernard sur l'Hiver. Elle plaît infiniment à tous les connoisseurs par son style coulant, vif & léger, joint à un genre de versification aussi agréable que difficile.

De l'urne céleste,
Le signe funeste
Domine sur nous,
Et sous lui commence
L'humide influence
De l'Ourse en courroux.

L'Onde ſuſpendue
Sur les Monts voiſins
Eſt dans nos baſſins
En vain attendue.

Ces Bois, ces Ruiſſeaux
N'ont rien qui m'amuſe :
La froide Aréthuſe
Fuit dans ſes Roſeaux :
C'eſt en vain qu'Alphée
Mêle avec ſes eaux
Son onde échauffée.

Telle eſt des Saiſons
La marche éternelle ;
Des fleurs, des moiſſons,
Des fruits, des glaçons.
Ce tribut fidéle
Qui ſe renouvelle
Avec nos déſirs,
En changeant nos plaines,
Fait tantôt nos peines,
Tantôt nos plaiſirs.

Cédant nos campagnes
Aux tyrans des airs,
Flore & ſes Compagnes
Ont fui ces déſerts ;
Si quelqu'une y reſte,

Son ſein outragé
Gémit ombragé
D'un voile funeſte,
Et la Nymphe en pleurs
Doit être modeſte
Juſqu'au tems des fleurs.

Quand d'un vol agile
L'Amour & les jeux
Paſſent dans la Ville,
J'y paſſe avec eux :
Sur ſa double Scéne,
Suivant Melpoméne
Et ſes jeux nouveaux,
J'irai voir la Guerre
Des Auteurs Rivaux
Qu'on juge au Parterre.

Là ſans affecter
Les dédains critiques,
Je laiſſe avorter
Les brigues publiques.
Du beau ſeul épris,
Envie ou mépris,
Jamais ne m'enflamme ;
Seulement dans l'ame
J'approuve ou je blâme,
Je bâille ou je ris.

Dans nos folles veilles
J'irai de mes airs
Frapper tes oreilles ;
Après nos concerts
L'yvresse au délire
Pourra succéder.
Sous un double Empire ;
Je sçais accorder
Le Thyrse & la Lyre.
J'y crois voir Témire
Le verre à la main,
Chanter son refrain,
Folâtrer & rire.

Quel *sort plus heureux ?*
Bûveur amoureux,
Sans soin, sans attente ;
Je n'ai qu'à saisir
Un riant loisir,
Pour l'heure *présente* ;
Toujours un plaisir,
Pour l'heure suivante
Toujours un désir.

Coulez mes journées
Par un nœud si beau,
Toujours enchaînées,
Toujours couronnées
D'un plaisir nouveau.

Qu'à son gré la Parque
Hâte mes instans,
Les compte & les marque
Aux fastes du tems.
Je l'attens sans crainte,
Par sa rude atteinte
Je serai vaincu.
Mais j'aurai vécu.

Sans datte ni titre;
Dormant à demi,
Ici ton ami
Finit son Epitre.
En rimant pour toi
Ce dernier Chapitre;
La table où je boi
Me sert de pupitre.
De tes vins divers
Je serai l'arbitre,
Sois-le de mes Vers.

Je te les adresse;
S'ils sont sans justesse,
Sans ordre & sans choix;
En de folles rimes
On lit quelquefois
De sages Maximes.

Les Epitres sur l'égalité des conditions,

ſur le bonheur, ſur la liberté, l'Epitre de M. Rouſſeau à M. Racine, contre les impies & les libertins, &c. & pluſieurs autres font voir que les idées les plus abſtraites, que les raiſonnemens les plus métaphyſiques ne ſont point au-deſſus de l'eſſor du ſtyle épiſtolaire.

Toutes les Epitres de M. Rouſſeau, celles de M. Greſſet, *la charmante Epitre* de M. l'Abbé de Bernis à ſes Dieux Penates, & quelques autres de cet ingénieux Académicien ſont des modéles que je crois devoir propoſer.

CHAPITRE IV.

Du Sonnet.

MONSIEUR Boileau prétend que ce fut pour pouſſer à bout tous les Rimeurs François, qu'Apollon inventa les rigoureuſes loix du Sonnet; mais auſſi lorſque ces loix ſont exactement obſervées, il en réſulte une beauté ſuprême.

Un Sonnet ſans défauts vaut ſeul un long Poëme.
Art Poët.

La conſidération des difficultés qu'il faut vaincre pour compoſer un bon Sonnet, eſt peut-être ce qui a empêché M. Boileau de nous donner des exemples de ce genre de Poëſie dont il a expoſé les régles avec autant d'élégance que de clarté.

Rouſſeau plus entreprenant a oſé traiter dans un Sonnet une matiere également reſpectable & *délicate*, une matiere qui donne lieu depuis bien long-tems à de violentes & opiniâtres conteſtations.

Sonnet ſur la Grace.

D'un Pere infortuné portant le châtiment,
Tout homme eſt aux Enfers ſoûmis dès ſa naiſſance,
Si la Grace ne vient terraſſer leur puiſſance
Unie aux ſaintes eaux du premier Sacrement.

L'arbitre franc & libre à pécher ſeulement,
Devient libre par elle à ſuivre l'innocence,
Et méritant pour nous, elle nous récompenſe
Du bien dont nos efforts ne ſont que l'inſtrument.

Mais ſi l'ame ſans elle à périr condamnée,
Ne ſçauroit mériter qu'elle lui ſoit donnée,
Dois-je donc m'endormir ou me déſeſpérer?

Non. Sans la mériter tous ont droit d'y prétendre ;
Elle eſt le prix du ſang qu'un Dieu voulut répandre,
Et c'eſt déja l'avoir que de la déſirer.

Le Sonnet, comme on voit, eſt composé de quatre ſtrophes.

Les deux premiéres contiennent quatre Vers chacune, les deux ſecondes en contiennent chacune trois.

Les deux Quatrains n'admettent que deux rimes, l'une maſculine & l'autre féminine. Le premier Vers doit rimer avec le quatriéme, les deux du milieu riment enſemble.

Les deux tercets ont plus de liberté, & ſont aſſujettis à moins de régles.

Le dernier doit toujours finir par une penſée un peu plus frappante ou délicate que les autres.

La meſure de tous les Vers du Sonnet, eſt déterminée par celle du premier.

Il n'eſt pas permis à un Vers foible d'entrer dans la compoſition du Sonnet, ni à un même mot, d'oſer y paroître deux fois. Ce petit Poëme demande une exactitude extrême.

M. Boileau aſſure qu'un Sonnet parfait eſt

eſt un Phœnix qui n'eſt point encore né ; il cite Gombaud , Malleville & Mainard , comme des Auteurs chez qui on en peut admirer deux ou trois entre mille ; mais je ſuis ſurpris qu'il ne diſe pas un ſeul mot de Voiture ſon héros , ni de Benſerade , dont les deux Sonnets , l'un de Voiture ſur Uranie , l'autre de Benſerade ſur une Paraphraſe du *Livre de Job* , partagerent la Cour & la Ville en deux Partis , les *Uraniens* & les *Jobelins* , & dont un grand Prince amant & favori des Muſes a dit ingénieuſement.

L'un eſt plus beau , plus achevé ; *
Mais je voudrois avoir fait l'autre.

Je vais tranſcrire ici ces deux célébres Piéces.

Il faut finir mes jours dans l'amour d'Uranie ,
L'abſence ni le tems ne me ſçauroient guérir ,
Et je ne vois plus rien qui me pût ſecourir ,
Ni qui pût rappeller ma liberté bannie.

Je connois dès long-tems ſa rigueur infinie ,
Mais penſant aux beautés pour qui je dois périr ,
Je bénis mon martyre , & content de mourir ,
Je n'oſe murmurer contre ſa tyrannie.

* Sonnet d'Uranie.

Quelquefois ma raiſon par de ſoibles diſcours ,
M'excite à la révolte , & me promet ſecours ;
Mais lorſqu'à mon beſoin je me veux ſervir d'elle;

Après beaucoup de peine & d'efforts impuiſſans ,
Elle dit qu'Uranie eſt ſeule aimable & belle ,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes ſens.

Sonnet ſur Job.

Job de mille tourmens atteint ,
Vous rendra ſa douleur connue ;
Et raiſonnablement il craint
Que vous n'en ſoyez point émue.

Vous verrez ſa miſere nue ;
Il s'eſt lui-même ici dépeint :
Accoutumez-vous à la vûe
D'un homme qui ſouffre & ſe plaint.

Bien qu'il eût d'extrêmes ſouffrances ,
On voit aller des patiences ,
Plus loin que la ſienne n'alla.

S'il ſouffrit des maux incroyables ;
Il s'en plaignit , il en parla ,
J'en connois de plus miſérables.

Quelqu'un ignore-t'il l'agréable Sonnet

de M. de Fontenelle ſur Apollon & Daphné ?

Je ſuis (diſoit jadis Apollon à Daphné,
Lorſque tout hors d'haleine il couroit après elle,
Et lui contoit pourtant la longue Kyrielle
Des rares qualités dont il étoit orné.)

Je ſuis le Dieu des Vers, je ſuis bel eſprit né:
Mais les Vers n'étoient point le charme de la belle:
Je ſçais jouer du luth ; arrêtez. Bagatelle.
Le luth ne pouvoit rien ſur ce cœur obſtiné.

Je connois la vertu de la moindre racine ;
Je ſuis par mon ſçavoir Dieu de la Médecine:
Daphné couroit plus vîte à ce mot ſi fatal.

Mais s'il eût dit : voyez quelle eſt votre conquête.
Je ſuis un jeune Dieu, beau, galant, liberal,
Daphné ſur ma parole auroit tourné la tête.

Ce petit Ouvrage, outre les beautés que tout le monde y apperçoit, renferme encore une ingénieuſe & délicate critique de la Fable d'Ovide où Apollon courant après Daphné, lui fait, comme dans ce Sonnet, une longue & inutile énumération de toutes

qualités qui n'étoient guéres propres à toucher une jeune Nymphe.

CHAPITRE V.

De l'Epigramme.

C'EST ici qu'il faut prodiguer l'esprit à pleines mains. Tous ces Auteurs si galans, si polis, si raffinés, si pleins de mignardise, si ingénieux à tort & à travers auroient dû borner leurs travaux à composer des Epigrammes.

Les Pointes nées, dit-on, en Italie, transportées de-là en France où elles furent d'abord reçues avidement & placées à l'avanture dans toute sorte d'ouvrages, s'éclipserent enfin au premier coup d'œil du bon sens, & le Dieu du goût les proscrivant sans miséricorde de tous les ouvrages un peu sérieux, leur laissa par grace l'Epigramme pour unique azile.

C'est aussi le seul qui leur convienne, elles sont là dans leur véritable séjour. Situées avantageusement, elles y paroissent avec toute la grace dont elles sont susceptibles.

C'eſt un grand défaut de génie que d'être trop ſpirituel. On a reproché à un Poëte célébre d'avoir mal-à-propos ſemé toutes ſes Odes d'Epigrammes ; au contraire Rouſſeau qui dans ſes Odes eſt ſi plein, ſi nerveux, ſi rapide, ſi ſublime, ſi raviſſant, a ſçû mettre dans ſes Epigrammes autant d'eſprit que *l'Auteur* dont je viens de parler en auroit pû mettre.

Qu'on en juge par ces exemples.

I.

Un vieil Abbé ſur certains droits de Fief,
Fut conſulter un Juge de Garonne.
Lequel lui dit : portez votre grief,
Chez quelque ſage & diſcréte perſonne.
Conſeillez-vous au Palais, en Sorbonne ;
Puis, quand vos cas ſeront bien décidez,
Accordez-vous ſi votre affaire eſt bonne,
Si votre cauſe eſt mauvaiſe, plaidez.

I I.

Un fat partant pour un voyage ;
Dit qu'il mettroit dix mille francs
A connoître un peu par uſage,
Le Monde avec ſes Habitans.
Ce projet peut vous être utile,
Reprit un Rieur ingénu ;

Mais mettez-en encor dix mille
Pour ne point en être connu.

Les meilleures Epigrammes, à mon gré, sont celles dont la pointe ne se laissant pas entrevoir avant de paroître tout-à-fait, frappe tout-à coup comme un éclair, & ajoute le *plaisir de la surprise au plaisir de voir* un trait ingénieux.

Telle est, par exemple, cette Epigramme du même Rousseau.

J'ai depuis peu vû ta femme nouvelle,
Qui m'a paru *si modeste en son air*,
Si bien en point, si discrete, si belle,
L'esprit si doux, le ton de voix si clair,
Bref, si parfaite & d'esprit & de chair,
Que si le Ciel m'en donnoit trois de même,
J'en rendrois deux au grand Diable d'Enfer
Pour l'engager à prendre la troisiéme.

Telle est encore cette jolie Epigramme contre les femmes, attribuée à M. de la Motte.

Veut-on que je prenne une femme?
J'y veux trouver ensemble & jeunesse & beauté;
L'esprit bien fait, une belle ame,

Délicateſſe avec ſimplicité ,
Cœur ſenſible ſans jalouſie ,
Vivacité ſans fantaiſie ,
Sageſſe , agrément & ſanté ;
Enfin pour la rendre parfaite ,
A toutes les vertus joignez tous les appas ,
Voilà celle que je ſouhaite ,
Trop heureux cependant de ne la trouver pas.

La pointe de l'Epigramme eſt bien plus agréable , lorſqu'elle conſiſte en une penſée ingénieuſe & inattendue , que lorſqu'elle roule ſeulement ſur un jeu de mots.

Ce n'eſt pas quelquefois qu'une Muſe un peu fine ,
Sur un mot en paſſant , ne joue & ne badine ,
Et d'un ſens détourné n'abuſe avec ſuccès.
Mais fuyez ſur ce point un ridicule excès ,
Et n'allez pas toujours d'une pointe frivole ,
Aiguiſer par la queue une Epigramme folle.

Un bon mot agréablement enchâſſé dans deux Rimes , ſuffit pour faire une Epigramme.

Telle eſt cette Epigramme de Boileau ſur une Tragédie du grand Corneille.

J'ai vû l'Agéſilas !
Hélas !

CHAPITRE VI.

Du Madrigal.

LE Madrigal reſſemble fort à l'Epigramme. Il a un peu moins de fineſſe; mais beaucoup plus de nobleſſe & de douceur, il reſpire la tendreſſe & les graces ; il ſert à exprimer le ſentiment avec délicateſſe ; il finit toujours par une penſée un peu plus brillante que les autres.

Madame Deshoulieres nous fournira tous les exemples dont nous avons beſoin.

I.

Ne pourrai-je donc point connoître
Quel eſt ce redoutable amour ,
Qui de mon jeune cœur un jour ,
A ce qu'on dit , ſera le Maitre ?
Ce Berger ſi galant , ſi beau ,
Qui ſous ces chênes verds tous les ſoirs vient m'attendre ,
Et qui connoît quelle herbe eſt propre à mon troupeau ,
Ne pourroit-il point me l'apprendre ?

II.

Le cœur tout déchiré par un secret martyre ;
Je ne demande point, Amour !
Que sous ton tyrannique empire,
L'insensible Tirsis s'engage quelque jour.
Pour punir son ame orgueilleuse,
De l'immortel affront qu'il fait à mes attraits ;
N'arme point contre lui ta main victorieuse.
Sa tendresse pour moi seroit plus dangereuse
Que tous les maux que tu m'as faits.

III.

Pourquoi me reprocher, Sylvandre ;
Que je vous promets tout pour ne vous rien tenir ?
Hélas ! c'est moins à moi qu'à vous qu'il s'en faut prendre.
Pour remplir vos désirs j'attens un moment tendre.
Que ne le faites-vous venir ?

Le style du Madrigal convient fort à la Chanson. Elle demande aussi beaucoup de légereté, de délicatesse, de douceur & d'agrémens.

En voici quelques-unes fort jolies.

I.

L'aimable Printems fait naitre
Autant d'amours que de fleurs.
Mais ce qu'il a de douceurs
Vous coûtera cher peut-être.
Tremblez, tremblez jeunes cœurs.
L'aimable Printems fait naitre
Autant d'amours que de fleurs.

Madame Deshoulieres.

I I.

Suivi des Roſſignols, des Zéphirs, des Amours,
Et couronné de fleurs nouvelles;
Le Printems ramene toujours
Les plaiſirs avec les beaux jours;
Mais hélas! ce n'eſt plus pour les Amans fidelles.

I I I.

Revenez, charmante verdure,
Faire régner l'ombrage & l'amour dans nos bois:
A quoi s'amuſe la Nature?
Tout eſt encor glacé dans le plus beau des mois;
Si je viens vous preſſer de couvrir ce bocage,
Ce n'eſt que pour cacher aux regards des jaloux,
Les pleurs que je répands pour un berger volage.
Ah! je n'aurai jamais d'autre beſoin de vous.

Quoi de plus galant & de plus agréable que cette Chanſon de M. Rouſſeau ſur le retour d'une Dame à la campagne.

Sortez de vos retraites,
Accourez, Dieux des Bois!
Au ſon de nos Muſettes
Accordez vos hautbois.
Chantez l'objet que j'aime,
Secondez mes déſirs,
Et rendez le Ciel même
Jaloux de mes plaiſirs.



Dans ce lieu ſolitaire,
Iris eſt de retour,
Déeſſe de Cithere,
Célébrez ce grand jour.
Rappellez ſur ces rives
Les Amours envolés,
Les Graces fugitives
Et les Ris éxilés.



Reprenez, belle Flore!
Vos plus vives couleurs:
Couronnez-vous encore
Des plus brillantes fleurs.

Joignez-vous à Pomone
Pour embellir nos champs,
Et prêtez à l'Automne
Les beaux jours du Printems.



Sous ces sombres feuillages,
Venez, petits oiseaux!
Accordez vos ramages
Au murmure des eaux.
Chantez l'objet que j'aime,
Secondez mes desirs;
Et rendez le Ciel même
Jaloux de mes plaisirs.

Il est aisé de voir par ces exemples que tout le monde n'est pas capable de réussir dans ce genre.

CHAPITRE VII.

Du Vaudeville.

QUELQUES Aristarques séveres s'indigneront peut-être de voir qu'on s'amuse ici à donner des préceptes & des

exemples sur un genre de Poësie qui leur paroit absolument frivole & misérable; mais dédaignant leur absurde dégoût, nous nous ferons un devoir d'estimer ce que le grand Boileau lui-même n'a pas jugé indigne de son estime.

Ce grand homme dans son Art Poëtique, a consacré plusieurs beaux Vers à rechercher *l'origine* & à exprimer le caractere libre, enjoüé & badin de ce petit Poëme, enfant de la joie & de la gaieté.

Si on l'en croit, le Vaudeville a été en quelque sorte démembré de la *Satyre* : c'est un trait mordant & *malin*, plaisamment enveloppé dans un certain nombre de petits vers coupés & irréguliers, pleins d'agrément & de vivacité. On en peut trouver quelques exemples dans Scarron.

Le Vaudeville ne s'abandonne pas toujours sans réserve à une joie bouffonne & licentieuse; il a quelquefois autant de délicatesse & de douceur qu'une Chanson tendre avec un peu plus de vivacité.

Exemple.

A la Cour
Aimer est un badinage,
Et l'amour

N'eſt dangereux qu'au Village ;
Un Berger
Si ſa Bergere n'eſt tendre,
Sçait ſe pendre,
Mais il ne ſçauroit changer ;
Et parmi nous quand les belles,
Sont légeres ou cruelles,
On en rit,
Et l'on *change auſſi-tôt qu'elles.*

CHAPITRE VIII.

De la Satyre.

JE n'ai point de régles à preſcrire ſur ce genre odieux, dans lequel il eſt encore plus dangereux de réuſſir, qu'il n'eſt honteux d'y échouer. Loin de favoriſer le funeſte penchant qu'ont les hommes à la médiſance & à la malignité, plût à Dieu pouvoir le réprimer ou même le détruire tout-à-fait ! la Poeſie eſt un art aimable & innocent, qui ne nous eſt accordé que pour plaire & pour nous rendre agréables. Pourquoi en intervertir l'uſage & l'employer à nous faire craindre & déteſter ? un Poete eſt une Abeille qui ne doit donner que du miel, & ne piquer jamais.

C'eſt un méchant métier que celui de médire ;
A l'Auteur qui l'embraſſe , il eſt toujours fatal ;
Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal.

Si pourtant on me demandoit ce qu'on peut lire de meilleur en ce genre , je donnerois pour exemple à admirer , mais non à imiter , les ingénieuſes Satyres de M. Boileau , quelques fragmens des Epitres & des Allégories de M. Rouſſeau , & les couleurs horriblement belles dont le plus grand Poëte de nos jours a chargé le portrait d'un fameux Proſateur ſatyrique , de qui la plume toujours délicate , ſouvent injuſte , a rendu beaucoup de bons & de mauvais ſervices à la République des Lettres.

Je n'ai pas non plus beaucoup de choſes à dire ſur les Enigmes & les Logogryphes , délices ordinaires de certaines belles de Province dont ils exercent agréablement l'eſprit précieux & borné.

L'Enigme eſt un petit Poëme myſtérieux où l'on déſigne une choſe ſans la nommer , par toutes ſes propriétés éloignées & prochaines.

Dans le Logogryphe on déſigne le nom de la choſe par le nombre de ſes lettres qu'on tourne & retourne en cent manieres.

Le mérite de ces ſortes d'Ouvrages eſt aſſez mince.

Sur le Parnasse nous tenons
Que tous ces renverseurs de noms;
Ont la cervelle renversée.

Cette pensée agréable d'un mauvais Poëte nommé Colletet, convient aussi fort bien à l'Acrostiche dont chaque Vers commence par une lettre du nom d'une personne dont on veut dire du bien ou du mal.

Les exemples d'Enigmes & de Logogryphes ne sont point rares; on en a tous les mois plus que l'on n'en veut.

CHAPITRE IX.

Du Rondeau.

LE Rondeau est un petit Poëme d'un caractere ingénu, badin & naïf. Il est composé de treize vers partagés en trois Strophes inégales sur deux rimes.

Les deux ou trois premiers mots du premier vers de la premiere Strophe servent de refrain & doivent se retrouver au bout des deux Strophes suivantes.

L'art consiste à donner aux vers de chaque Strophe un air original & naturel qui empêche

empêche qu'ils ne paroissent faits exprès pour le refrain, auquel ils doivent se rapporter comme par hazard.

Voici des exemples.

Taisez-vous tendres mouvemens!
Laissez-moi pour quelques momens:
Tout mon cœur ne sçauroit suffire
Aux transports que l'amour m'inspire
Pour le plus parfait des Amans.

A quoi servent ces sentimens?
Dans mes plus doux emportemens;
Ma raison vient toujours me dire:
Taisez-vous.

La cruelle depuis deux ans.......
Mais, hélas! quels redoublemens
Sens-je à mon amoureux martyre?
Mon Berger paroît, il soupire,
Le voici, vains raisonnemens
Taisez-vous.

La troisiéme Strophe doit être égale à la premiere, & pour le nombre des vers & pour la disposition des rimes.

La seconde Strophe inégale aux deux autres, ne contient jamais que trois vers & le refrain qui n'est point compté pour un vers.

Ce petit Poëme, à mon avis, a bien autant de difficulté que le Sonnet; on y eſt plus borné pour les rimes, on eſt de plus aſſujetti au joug du refrain; d'ailleurs cette naïveté qu'exige le Rondeau, n'eſt pas plus aiſée à attraper que le ſtyle noble & délicat du Sonnet.

Voici un Rondeau de la façon de Voiture. *Il eſt adreſſé par ce galant homme à une belle.*

L'Amour qui de tous ſens me prive
Fit ma raiſon votre captive,
Quand un ſoupçon pris par malheur,
Me combla l'eſprit de douleur
Et d'une triſteſſe exceſſive.

Une humeur jalouſe & craintive,
Se mit dans mon ame plaintive,
Et penſa chaſſer de mon cœur
L'amour.

Mais ſi jamais cela m'arrive;
Je conſens que l'on me pourſuive
Par toute ſorte de rigueurs.
Je ne veux plus vivre en langueurs;
Meure la jalouſie, & vive
L'Amour.

Il y a une autre eſpéce de Rondeau qu'on nomme Rondeau redoublé. Il eſt composé d'une certaine quantité de Strophes égales entr'elles, & qui dépendent du nombre de vers que contient la premiere Strophe. Ordinairement elle en contient quatre, & alors elle eſt ſuivie de cinq autres Strophes, dont les quatre premieres finiſſent chacune par un vers de la premiere Strophe, & lorſque par ce moyen cette Strophe eſt entiérement répétée, on en ajoute une derniere au bout de laquelle ſe trouvent par forme de refrain, les deux ou trois premiers mots du premier vers de tout le Rondeau.

Rondeau redoublé de Madame Deshoulieres à M. le Duc de Saint-Aignan, ſur la guériſon de ſa fiévre quarte.

Il eſt en ſtyle plaiſant & burleſque.

Sans dégaîner & ſans monter Moreau
Mettez à fin périlleuſe avanture :
Onc Chevalier ne fit exploit plus beau,
Contre vous-même en ferois la gageure.

Les quatre vers de cette premiere Stro-

phe vont terminer ſucceſſivement les quatre Strophes ſuivantes.

Quoi, de félonne & laide Créature;
Fiévre qui ſçait ouvrir l'huis du tombeau;
Sçavez en bref faire déconfiture
Sans degaîner & ſans monter Moreau!

Vaincre pour vous n'eſt pas un fait nouveau;
Ne gît, beau Sire, en ce point l'encloueure.
Dès votre Avril, comme Hercule au berceau,
Mettez à fin périlleuſe avanture.

Mais qu'en combat où rien ne ſert armure,
Où rien ne ſert qu'on ait féé la peau
Ayez dompté qui dompte la Nature!
Onc Chevalier ne fit exploit plus beau.

Cy vous verrons encor faire Rondeau,
Fendre Géants du chef à la ceinture,
Faire de vous plus d'un vivant tableau,
Contre vous même en ferois la gageure.

Voilà la premiere Strophe entierement répétée. Il s'agit maintenant d'en faire une encore au bout de laquelle ſoient ajoutés ces deux mots: *ſans dégaîner* qui commencent le premier vers de tout le Rondeau.

Voici cette Strophe.

Or de mes vœux ſi le Deſtin a cure,
Point n'entrerez dans le fatal batteau,
Qu'un ſiécle n'ait accompli ſa meſure;
Point ne ſerez ſans amour, ſans pipeau,
Sans dégainer.

Si la premiere Strophe avoit eû cinq vers, le Rondeau auroit eû ſept Strophes, parce qu'il en auroit fallu cinq pour répéter la premiere.

On conçoit aiſément que ce Rondeau a beaucoup plus de difficulté que l'autre.

Les vers de dix & de huit ſyllabes ſont preſque les ſeuls qui conviennent au Rondeau, & encore mieux ceux de dix que ceux de huit.

CHAPITRE X.

De la Ballade.

LA Ballade a trois ou quatre Couplets & l'Envoi où l'on fait entrer un peu moins de vers que dans les Couplets.

Chaque Couplet eſt ordinairement un

Huitain ou un Dixain, & finit toujours aussi bien que l'envoi par un même vers qui leur est commun à tous.

Il faut que les mêmes rimes regnent dans tous les Couplets, chacune à la place qui lui a été marquée dans le premier.

La Ballade, dit Boileau, est asservie à ses vieilles maximes, & on s'y sert ordinairement du vieux *style*.

En voici de jolis exemples dans les Poësies de Madame Deshoulieres.

A caution tous Amans sont sujets,
Cette maxime en ma tête est écrite:
Point n'ai de foi pour *leurs* tourmens secrets;
Point auprès d'eux n'ai besoin d'eau benite,
Dans cœur humain probité plus n'habite.
Trop bien encore a-t'on les mêmes dits
Qu'avant qu'Astuce au monde fut venue,
Mais pour d'effets, la mode en est perdue;
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Riches atours, tables, nombreux valets,
Font aujourd'hui les trois quarts du mérite:
Si des amans soûmis, constans, discrets,
Il est encor; la troupe en est petite.
Amour d'un mois est amour décrépite.
Amans brutaux sont les plus applaudis.
Soupirs & pleurs feroient passer pour grue:

Faveur eſt dite auſſi-tôt qu'obtenue.
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Jeunes beautés en vain tendent filets :
Les jouvenceaux , cette engeance maudite
Fait bande à part ; près des plus doux objets
D'être indolent chacun ſe félicite.
Nul en amour ne daigne être hipocrite ;
Ou ſi par fois un de ces étourdis
A quelques ſoins s'abbaiſſe & s'habitue ,
Don de merci ſeul il n'a pas en vûe ,
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Tous jeunes cœurs ſe trouvent ainſi faits ;
Telle denrée aux folles ſe débite.
Cœurs de barbons ſont un peu moins coquets.
Quand il fut vieux , le Diable fut hermite ;
Mais rien chez eux à tendreſſe n'invite ,
Par maints hivers déſirs ſont refroidis.
Par maux fréquens humeur devient bourrue ,
Quand une fois on a tête chenue ,
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Envoi.

Fils de Venus , ſonge à tes intérêts ;
Je vois changer l'encens en camouflets.
Tout eſt perdu ſi ce train continue.
Ramene-nous le ſiécle d'Amadis.

Il t'est honteux qu'en Cour d'attraits pourvue
Où politesse au comble est parvenue
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Réponse de M. le Duc de Saint-Aignan à la Ballade de Madame Deshoulieres sur les mêmes rimes.

A caution tous ne *sont pas sujets*,
Autre maxime en ma tête est écrite;
Et pour parler de mes tourmens secrets,
Oncques de Cour ne connus l'eau-bénite.
Si dans maint cœur probité plus n'habite,
Au mien les faits suivent toujours les dits.
Par moi l'Astuce au monde n'est venue,
D'amans loyaux si la mode est perdue,
Moi j'aime encor comme on aimoit jadis.

Nul riche atour, nul nombre de valets
Ne contribue à mon peu de mérite.
Toujours me tiens au rang des plus discrets;
Tant mieux pour moi si la troupe est petite.
Amour chez moi n'est jamais décrépite,
Et quand les sots sont les plus applaudis,
Dussai-je en tout passer pour une grue,
Faveur se cache aussi-tôt qu'obtenue,
Tant j'aime encor comme on aimoit jadis.

Jeunes beautés qui tendez vos filets,

Chassez

Chassez bien loin cette engeance maudite
De jouvenceaux, quand près des beaux objets
D'être indolent chacun se félicite.
Je sers l'Amour sans faire l'hipocrite,
Et le sers mieux qu'un de ces étourdis;
Et si pour vous aux soins je m'habitue
Don de merci j'aurai toujours en vûe;
Car j'aime encor comme on aimoit jadis.

Quand jeunes cœurs se trouvent ainsi faits
Présent meilleur à Dame on ne débite.
Cœurs de Barbons peuvent être coquets.
Le Diable eût tort quand il se fit hermite.
Si ma personne à tendresse n'invite,
Mes sens au moins ne sont point refroidis.
Par aucuns maux mon humeur n'est bourrue;
Et peu m'en chaut, si j'ai tête chenue;
Car j'aime encor comme on aimoit jadis,

Envoi.

Fils de Venus, songe à tes intérêts,
Reprens l'encens & rends les camouflets.
Accorde à tous que ce train continue,
Nous reverrons le siécle d'Amadis;
Et si jamais Dame d'attraits pourvûe,
A m'enflâmer se trouve parvenue,
Je l'aimerai comme on aimoit jadis.

La Ballade auſſi-bien que le Rondeau n'employe ordinairement que des vers de dix ou de huit ſyllabes. Il n'y a cependant aucun ſcrupule à ſe faire là-deſſus.

CHAPITRE XI.

Du Triolet.

LE Triolet eſt un genre de Poëſie ancien, conſacré autrefois aux plaiſanteries mordantes & ſatyriques ; aujourd'hui on ſçait tirer un meilleur parti de ſon caractere badin & enjoué.

C'eſt une eſpece de petit Rondeau composé de cinq vers ſous deux rimes, dont le premier ſe répete après le troiſiéme & les deux premiers après le cinquiéme.

En voici un exemple paſſablement joli.

Le premier jour du mois de Mai.
Fut le plus heureux de ma vie.
Le beau deſſein que je formai
Le premier jour du mois de Mai !
Je vous vis & je vous aimai,
Et ce deſſein vous plût, Sylvie.
Le premier jour du mois de Mai
Fut le plus heureux de ma vie.

CHAPITRE XII.

De l'Epithalame.

L'Epithalame eſt un Poëme plein de galanterie & d'enjouement, où l'Auteur s'érigeant en Prophète, après avoir félicité deux nouveaux Epoux ſur la douceur des liens qu'ils viennent de former, leur promet pour l'avenir un bonheur durable, dont les exemples ne ſont pas cependant fort communs ; auſſi les Poëtes les plus ſenſés ſe contentent de ſouhaiter & ne promettent rien.

La reſſource uſée des Fabricateurs d'Epithalames eſt de concilier l'Amour avec l'Himen.

Je vais citer quelques fragmens d'une petite Piéce de M. Rouſſeau, où l'on verra avec quel art ce grand Poëte a ſçû rajeunir cette vieille idée.

De votre fête ; Himen, voici le jour.
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.

Quand Jupiter, pour complaire à Cybele,

Eut pris congé du joyeux célibat,
Il épousa, malgré la parentelle,
Sa sœur Junon par maxime d'Etat.
Nôces jamais ne firent tel éclat,
Jamais Himen ne se fit tant de fête.
Mais au milieu du céleste apparat,
Venus, dit-on, crioit à pleine tête :

De votre fête, Himen, voici le jour.
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.

Venus parloit en Déesse sensée,
Himen agit en Dieu très-imprudent.
L'Enfant aîlé sortit de sa pensée,
Dont contre lui l'Amour eût une dent.
Et de-là vint que de colere ardent,
Le petit Dieu lui fit toujours la guerre,
L'angariant, le véxant, l'excédant
En cent façons, & chassant sur sa terre,

De votre fête, Himen, voici le jour;
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.

Malheur, dit-on, est bon à quelque chose,
Le blond Himen maudissoit son destin,
Mêmes Amour, qui jamais ne repose,
Lui déroba sa torche un beau matin :
Le pauvre Dieu pleura, fit le lutin.
Amour est tendre & n'a point de rancune,

Tiens, lui dit-il, ne sois plus si mutin,
Voila mon arc : va-t'en chercher fortune.

De votre fête, Himen, voici le jour,
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour,

Himen d'abord se met en sentinelle;
Ajuste l'arc ; & bientôt apperçoit
Venir à lui jeune & gente pucelle,
Et Bachelier propre à galant exploit.
Himen tira, mais si juste & si droit;
Que Cupidon même ne s'en pût taire.
Ho ! ho ! dit-il, le compere est adroit ;
C'est bien visé. Je n'eusse pû mieux faire.

Amour, Himen, vous voilà bien remis :
Mais, s'il se peut, soyez long-tems amis.

Or voilà donc par les mains d'Himenée,
D'un trait d'amour deux jeunes cœurs blessés.
J'ai vû ce Dieu de fleurs la tête ornée :
Les brodequins de perles rehaussés,
Le front modeste, & les regards baissés,
En robe blanche il marchoit à la fête,
Et conduisant ces Amans empressés,
Il étendoit son voile sur leur tête.

Amour, Himen, vous voilà bien remis :

Mais, s'il se peut, soyez long-tems amis.

Que faisoient lors les Enfans de Cithere ;
Ils soulageoient Himen en ses emplois.
L'un de flambeaux éclairoit le mystere,
L'autre du Dieu dictoit les chastes loix.
Ceux-ci faisoient resonner le haut-bois,
Ceux-là *dansoient pavanne façonnée* :
Et tous chantoient en chœur à haute voix.
Himen, Amour, Amour, ô Himenée.

Il n'y a point de régles particulieres pour la mesure, pour le nombre, pour les rimes, ni pour la disposition des vers de l'Epithalame.

CHAPITRE XIII.

De l'Epitaphe.

JE ne regarde point l'Epitaphe comme un genre particulier de Poesie. Sérieuse, elle se rapporte pour l'ordinaire à l'Elégie; plaisante, elle devient une espéce d'Epigramme.

Je me bornerai ici à citer un magnifique fragment de l'Eloge funebre du fameux

Cromwel, composé par un excellent Poëte Anglois nommé Waller, & traduit en notre langue par un excellent Poëte François.

Cromwel mourut le jour d'une tempête épouventable.

Il n'est plus : c'en est fait, soumettons-nous au
sort :
Le Ciel a signalé ce jour par des tempêtes,
Et la voix du tonnerre éclatant sur nos têtes,
Vient d'annoncer sa mort.
Par ses derniers soupirs il ébranle cette Isle,
Cette Isle que son bras fit trembler tant de fois
Quand dans le cours de ses exploits,
Il brisoit la tête des Rois,
Et soumettoit un peuple à son joug seul docile.
Mer, tu t'en es troublée ! ô Mer ! tes flots émûs
Semblent dire en grondant aux plus lointains rivages,
Que l'effroi de la Terre & ton Maître n'est plus.
Tel au Ciel autrefois s'envola Romulus,
Tel il quitta la Terre au milieu des orages,
Tel d'un peuple guerrier il reçut les hommages,
Obéi dans sa vie, à sa mort adoré,
Son Palais fut un Temple, &c.

On ne peut rien voir de plus beau ni de

plus ſublime dans ce triſte genre que ce morceau.

Il peut y avoir d'autres genres de Poëſie que ceux dont j'ai parlé ; mais je crois que ceux-là ſont les ſeuls qui méritent qu'on en parle & qu'on ſe donne la peine de les cultiver.

Fin du troiſiéme Livre.

LIVRE QUATRIE'ME.

De la maniere de traiter quelques-unes des principales Passions.

JE suis bien éloigné du dessein de donner un Traité complet des Passions. Beaucoup de gens s'en sont mêlé, qui n'en ont pas mieux fait; ceci soit dit sans offenser ni morts ni vivans. Je prétens seulement ici, pour ma satisfaction particuliere, & pour l'utilité de mes Lecteurs, leur faire remarquer certains traits de Maître, par lesquels nos excellens Poëtes ont peint les mouvemens & les foiblesses de notre cœur qu'ils connoissoient. Je serois fâché que quelques-uns de ces traits dans lesquels il entre un art infini, échappassent par leur extrême délicatesse à des Lecteurs peu pénétrans, dont ils pourront augmenter les lumieres & former le goût, lorsqu'ils leur seront développés.



CHAPITRE PREMIER.

Amour.

J'OUVRE notre illustre Racine, *je tombe* sur la Tragédie de Bajazet, vers cet endroit intéressant, où Roxane apprend par la lecture d'un fatal billet, adressé par Bajazet à Atalide & surpris par Zatime, que sa Rivale est aimée, & que ces deux Amans agissent de concert pour la tromper. Cette affreuse découverte remplit de trouble & de fureur le cœur de Roxane; elle s'écrie avec transport.

Ah ! de la trahison me voilà donc instruite.
Je reconnois l'appas dont ils m'avoient séduite.
Ainsi donc mon amour étoit récompensé,
Lâche, indigne du jour que je t'avois laissé !
Ah ! je respire enfin, & ma joie est extrême
Que le traître une fois se soit trahi lui-même.
Libre des soins cruels où j'allois m'engager,
Ma tranquille fureur n'a plus qu'à se venger :
Qu'il meure. Vengeons-nous. Courez. Qu'on le saisisse.
Que la main des Muets s'arme pour son supplice,

Qu'ils viennent préparer ces nœuds infortunés,
Par qui de ses pareils les jours sont terminés.
Cours, Zatime, sois prompte à servir ma colere;

Zatime qui a l'esprit libre de tous ces transports orageux, & qui envisage d'un œil reposé la situation des affaires de sa Maîtresse, prend la liberté de lui faire quelques répresentations.

Si sans trop vous déplaire,
Dans les justes transports, Madame, où je vous vois,
J'osois vous faire entendre une timide voix;
Bajazet, il est vrai, trop indigne de vivre,
Aux mains de ces cruels mérite qu'on le livre.
Mais tout ingrat qu'il est, croyez-vous qu'aujourd'hui
Amurat ne soit pas plus à craindre que lui?
Eh! qui sçait si déja quelque bouche infidelle
Ne l'a point averti de votre ardeur nouvelle?
Des cœurs comme le sien, vous le sçavez assez,
Ne se regagnent plus quand ils sont offensés.
Et la plus prompte mort dans ce moment sévere,
Devient de leur amour la marque la plus chere.

L'effet de la passion, lorsqu'elle est parvenue à un certain dégré est d'occuper tel-

lement un eſprit de ſon objet, qu'il devient incapable d'en enviſager aucun autre, & de ſe prêter à aucune réflexion. Roxane outrée de dépit, ne peut ni écouter ſa confidente, ni répondre aux propoſitions raiſonnables qu'elle lui fait. Livrée à ſes déſeſpérantes idées, elle s'emporte en *plaintes* ameres *contre ſa Rivale & ſon perfide* Amant, & ne daigne pas dire un mot à Zatime.

Avec quelle inſolence & quelle cruauté
Ils ſe jouoient tous deux de ma *crédulité!*
Quel penchant, *quel plaiſir je ſentois à les croi-*
re!
Tu ne remportois pas une grande victoire,
Perfide! en abuſant ce cœur préoccupé,
Qui lui-même craignoit de ſe voir détrompé.

Il y a dans cette inattention de Roxane aux remontrances de Zatime un art infini, apperçû & admiré par tous les gens de goût. Malheur à quiconque ne le ſent pas.



CHAPITRE II.

Amitié.

LE caractere de l'Amitié (je parle de cette amitié si célébrée par les Poëtes & si peu connue aujourd'hui dans le monde) est d'être généreuse, agissante & sincere, d'avoir le zéle de l'amour joint à un sentiment plus doux, plus délicat & plus désintéressé.

La Fable nous cite entr'autres modéles d'une amitié parfaite, Oreste, fils d'Agamemnon, & Pylade fils de Strophius. Oreste désespéré des mépris d'Hermione & du dessein que Pyrrhus paroit avoir formé d'épouser cette Princesse, prend la résolution de l'enlever. Pylade remplissant tous les devoirs d'un vertueux & véritable ami, lui représente tous les affreux inconvéniens d'une entreprise aussi extrême.

Oreste lui répond.

Et qu'importe, Pylade ?
Quand nos Etats vengés jouiront de mes soins ;
L'ingrate de mes pleurs jouira-t'elle moins ?

Et que me ſervira que la Gréce m'admire
Tandis que je ſerai la fable de l'Epire ?
Que veux-tu ? Mais s'il faut ne te rien déguiſer,
Mon innocence enfin commence à me péſer.
Je ne ſçais de tout tems quelle injuſte puiſſance
Laiſſe le crime en paix & pourſuit l'innocence.
De quelque part ſur moi que je tourne les yeux,
Je ne vois que malheurs qui condamnent les
 Dieux.
Méritons leur courroux, juſtifions leur haine,
Et que le fruit du crime en précede la peine.
Mais toi, par quelle erreur veux-tu toujours
 ſur toi
Détourner un courroux qui ne cherche que moi ?
Aſſez & trop long-tems mon amitié t'accable.
Evite un malheureux, abandonne un coupable.
Cher Pylade, croi-moi, ta pitié te ſéduit,
Laiſſe-moi des périls dont j'attens tout le fruit.
Porte aux Grecs cet enfant que Pyrrhus m'a-
 bandonne.
Va-t'en.

Oreſte par ce diſcours ſemble avoir attribué les ſages repréſentations de ſon ami à la répugnance qu'il auroit de le ſervir dans cette affaire délicate & périlleuſe. Pylade qui s'apperçoit avec douleur de ce ſoupçon injurieux à ſa tendreſſe, répond ſans balancer :

Allons, Seigneur, enlevons Hermione ;
Au travers des périls un grand cœur se fait jour ;
Que ne peut l'amitié conduite par l'amour ?

Voilà un de ces traits ravissans qui enchantent l'humanité.

CHAPITRE III.

Ambition.

QUOIQUE l'Ambition n'ait pas été la passion favorite de Racine, on peut dire qu'il a réussi à la peindre admirablement par mille traits du caractere d'Agrippine :

Par ceux-ci, par exemple.

Que m'importe après tout que Néron plus fidele,
D'une longue vertu laisse un jour le modéle ?
Ai-je mis dans sa main le timon de l'Etat
Pour le conduire au gré du Peuple & du Senat ?
Ah ! que de la Patrie il soit, s'il veut, le Pere,
Mais qu'il songe un peu plus qu'Agrippine est sa mere.

Les regrets de cette même Agrippine ſur la décadence de ſon crédit, deſignent bien une ame ambitieuſe.

Non, non, le tems n'eſt plus où Neron jeune encore
Me renvoyoit les vœux d'une Cour qui l'adore,
Lorſqu'il ſe repoſoit ſur moi de tout l'Etat,
Que mon ordre au Palais aſſembloit *le Sénat*,
Et que derriere un *voile inviſible* & préſente,
J'étois de ce grand Corps l'ame toute-puiſſante.
Des volontés de Rome encor mal aſſuré,
Neron de ſa grandeur n'étoit point enyvré.
Ce jour, ce triſte jour frappe encor ma mémoire
Où Neron fut lui-même ébloui de ſa gloire,
Quand les Ambaſſadeurs de tant de Rois divers,
Vinrent le reconnoître au nom de l'Univers.
Sur ſon thrône avec lui j'allois prendre ma place,
J'ignore quel conſeil prépara ma diſgrace;
Quoiqu'il en ſoit, Neron d'auſſi *loin qu'il* me vit,
Laiſſa ſur ſon viſage éclater ſon dépit.
Mon cœur même en conçût un malheureux augure.
L'ingrat, d'un faux reſpect colorant ſon injure,
Se leva par avance, & courant m'embraſſer,
Il m'écarta du thrône où j'allois me placer.
Depuis ce coup fatal, le pouvoir d'Agrippine
Vers ſa chûte, à grands pas, chaque jour s'achemine.

L'ombre

L'ombre ſeule m'en reſte, & je n'implore plus
Que le nom de Séneque & l'appui de Burrhus.

Mais rien ne prouve mieux l'ambition déméſurée d'Agrippine, & l'envie qu'elle avoit de ſe rendre néceſſaire dans le Gouvernement, que la protection qu'elle accorde, contre ſon propre fils, au jeune Britannicus, à ce même Britannicus qu'elle avoit fruſtré du thrône qui ſembloit lui appartenir légitimement, pour y placer Neron à ſon préjudice. C'eſt que les tems alors étoient changés ; Neron s'étoit émancipé ; il devenoit au gré de ſa mere trop ſouverain, trop deſpotique, il falloit balancer cette énorme puiſſance qui auroit pû l'écraſer elle-même & foudroyer ſon orgueil en la réduiſant au ſimple rang de premiere Sujette.

C'eſt ainſi qu'on a vû long-tems en France une Reine * plus marâtre que mere, régner ſucceſſivement ſous le nom de trois de ſes fils dont elle éterniſoit la minorité. Tantôt Catholique & tantôt Proteſtante,

* Catherine de Médicis, principal auteur de tous les maux qui ont déſolé la France ſous les Régnes malheureux des derniers Princes de la Branche de Valois.

ſuivant l'éxigence des cas, les deux Factions qui partageoient alors la Religion & l'Etat déſolé, étoient dans ſa main des inſtrumens dociles de ſa déteſtable politique, qui toujours balancés l'un par l'autre, s'entrechoquant & s'affoibliſſant tous les jours, cimentoient par leur ruine l'autorité tyrannique de cette femme ambitieuſe & ſanguinaire.

L'ambition d'Agrippine auroit produit d'auſſi cruels effets, ſi les circonſtances euſſent été les mêmes.

Du vivant de l'Empereur Claudius ſon époux, elle paroiſſoit borner tous ſes vœux à voir un jour ſon *fils ſur le Trône Impérial*, parce qu'elle ſe flattoit qu'accablé du poids de ſa grandeur, il ſe déchargeroit ſur elle de la meilleure partie de ce noble fardeau.

Un Devin lui ayant dit un jour que Neron ſeroit Empereur, mais qu'il la feroit périr. *Que je meure*, dit-elle, *pourvû qu'il regne.*

Cette affectation de tendreſſe déſintéreſſée pour ſon fils, étoit ſans doute un effet de ſa politique.



CHAPITRE IV.

Jalousie.

CETTE passion est la plus affreuse & la plus cruelle de toutes. C'est la source des plus douloureux tourmens. Son caractere est la noirceur, la fierté, l'irrésolution. L'amour méprisé se tourne en rage; il enfante mille projets chimériques qui s'évanouissent aussi-tôt qu'ils naissent; il flotte, il hésite, il chancelle, il passe mille fois en un moment de la haine à la tendresse, & de la révolte à la soumission. Aussi n'en exprime-t'on jamais mieux les mouvemens que par la dubitation, par des corrections fréquentes & par un grand nombre d'interruptions.

En voici des exemples.

Orosmane après avoir intercepté, comme Roxane, un billet qui semble lui apprendre qu'il a un rival aimé, & que Zaïre le trahit, entre dans les plus violentes fureurs.

Cours chez elle à l'inſtant. Va, vole, Coraſmin;
Montre-lui cet écrit, qu'elle tremble, & ſoudain,
De cent coups de poignard que l'infidele meure.
Mais avant de frapper.... Ah! cher ami, demeure;
Demeure. Il n'eſt pas tems. Je veux que ce Chrétien
Devant elle amené..... Non..... je ne veux plus rien.....
Je me meurs..... Je ſuccombe à l'excès de ma rage.

CORASMIN.

On ne reçut jamais un ſi ſanglant outrage.

OROSMANE.

Le voilà donc connu, ce ſecret plein d'horreur,
Ce ſecret qui peſoit à ſon infame cœur!
Sous le voile emprunté d'une crainte ingénue,
Elle veut quelque tems ſe ſouſtraire à ma vûe.
Je me fais cet effort, je la laiſſe ſortir,
Elle part en pleurant, & c'eſt pour me trahir.
Quoi! Zaïre! . . . .
. . . .
Une Eſclave Chrétienne! & que j'ai pû laiſſer
Dans les plus vils emplois languir, ſans l'abaiſſer:
Une Eſclave! elle ſçait ce que j'ai fait pour elle!

Ah! malheureux. . . . . .

. . . .

. . . .

Corafmin! ..... Ciel! Amour! ..... après tant de bienfaits .....
J'aurois d'un œil ferein, d'un front inaltérable
Contemplé de mon rang la chûte épouventable;
J'aurois fçû dans l'horreur de la captivité
Conferver mon courage & ma tranquillité;
Mais me voir à ce point trompé par ce que j'aime! .....

. . . .

. . . .

A ce coupable excès porter fa hardieffe!
Tu ne connoiffois pas mon cœur & ma tendreffe;
Combien je t'adorois! quels feux! ah! Corafmin
Un feul de fes regards auroit fait mon deftin.
Je ne pûs être heureux ni fouffrir que par elle.
Prens pitié de ma rage. Oui, cours ..... ah la cruelle!

Quel état! quel tourment! Phédre dans fes tranfports jaloux, eft un peu moins terrible, mais tout auffi agitée.

Ah! douleur non encore éprouvée!
A quel nouveau tourment je me fuis réfervée!
Tout ce que j'ai fouffert, mes craintes, mes tranfports,

La fureur de mes feux, l'horreur de mes remords,
Et d'un refus cruel l'insupportable injure,
N'étoient qu'un foible essai des tourmens que j'endure.
Ils s'aiment. Par quel charme ont-ils trompé mes yeux.
Comment se voyoient-ils ? depuis quand ? dans quels lieux ?
Tu le sçavois. Pourquoi me laissois-tu séduire ?
De leur furtive ardeur ne pouvois-tu m'instruire ?
Les a-t'on vûs souvent se parler ; se chercher ?
Dans le fond des forêts alloient-ils se cacher ?
Hélas ! ils se voyoient avec pleine licence.
Le Ciel de leurs soupirs approuvoit l'innocence ;
Ils suivoient sans remords leur penchant amoureux,
Tous les jours se levoient clairs & sereins pour eux.
Et moi triste rebut de la Nature entiere,
Je me cachois au jour, je fuyois la lumiere ;
La Mort est le seul Dieu que j'osois implorer,
J'attendois le moment où j'allois expirer.
Me nourrissant de fiel, de larmes abbreuvée ;
Encor dans mon malheur de trop près observée,
Je n'osois dans mes pleurs me baigner à loisir ;
Je goûtois en tremblant ce funeste plaisir,

Et ſous un front ſerein déguiſant mes allarmes,
Il falloit bien ſouvent me priver de mes larmes.

Œnone.

Quel fruit recevront-ils de leurs vaines amours?
Ils ne ſe verront plus.

Phedre.

Ils s'aimeront toujours.
Au moment que je parle, ah! mortelle penſée!
Ils bravent la fureur d'une Amante inſenſée.
Malgré ce même exil qui va les écarter,
Ils font mille ſermens de ne ſe point quitter.
Non, je ne puis ſouffrir un bonheur qui m'outrage,
Œnone, prens pitié de ma jalouſe rage.
Il faut perdre Aricie. Il faut de mon Epoux,
Contre un ſang odieux réveiller le courroux.
Qu'il ne ſe borne point à des peines légeres.
Le crime de la ſœur paſſe celui des freres.
Dans mes jaloux tranſports je le veux implorer.
Que fais-je? où ma raiſon ſe va-t'elle égarer?
Moi jalouſe! & Théſée eſt celui que j'implore!
Mon Epoux eſt vivant; & moi je brûle encore!
Pour qui? quel eſt le cœur où prétendent mes vœux?
Chaque mot ſur mon front fait dreſſer mes cheveux.

Des crimes désormais j'ai comblé la mesure ;
Je respire à la fois l'inceste & l'imposture.
Mes homicides mains promptes à me venger,
Dans le sang innocent brûlent de se plonger !
Malheureuse ! & je vis ! & je soûtiens la vûe
De ce sacré Soleil dont je suis descendue !
J'ai pour ayeul le Pere & le Maitre des Dieux;
Le Ciel, tout l'Univers est plein de mes ayeux.
Où me cacher ? *fuyons dans la nuit infernale !*
Mais que dis-je ? mon Pere y tient l'urne fatale.
Le sort, dit-on, l'a mise en ses séveres mains.
Minos juge aux Enfers tous les pâles Humains.
Ah ! combien frémira son ombre épouvantée,
Quand il verra sa fille à ses *yeux* présentée,
Contrainte d'avoüer tant de *forfaits divers*,
Et des crimes peut-être inconnus aux Enfers.
Que diras-tu, mon Pere, à ce spectacle horrible ?
Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible ;
Je crois te voir cherchant un supplice nouveau ;
Toi-même de ton sang devenir le bourreau.
Pardonne. Un Dieu cruel a perdu ta famille.
Reconnois sa vengeance aux fureurs de ta fille.
Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.
Jusqu'au dernier soupir de malheurs poursuivie
Je rends dans les tourmens une pénible vie.

Quel

Quel tableau plus magnifique & plus frappant des ſupplices & des remords dévorans dont l'affreuſe jalouſie eſt la mere !

CHAPITRE V.

Tendreſſe du ſang.

JE ne vois nulle part ce ſentiment ſi légitime & ſi doux, auſſi-bien exprimé que dans Andromaque, dans Merope & dans la Scéne de la Reconnoiſſance de Luſignan avec Zaïre.

Quoi de plus touchant que les regrets de Luſignan ſur la perte de ſes enfans !

Vous, généreux témoins de mon heure derniere,
S'il en eſt tems encor, écoutez ma priere,
Nereſtan, Châtillon, & vous ..... de qui les pleurs
Dans ces momens ſi chers, honorent mes malheurs,
Madame, ayez pitié du plus malheureux Pere,
Qui jamais ait du Ciel éprouvé la colere,
Qui répand devant vous des larmes que le tems
Ne peut tarir encor dans mes yeux expirans.
Une fille, trois fils, ma ſuperbe eſpérance,

Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance.
O mon cher Châtillon ! tu dois t'en souvenir.

CHATILLON.

De vos malheurs encor vous me voyez frémir.

LUSIGNAN.

Prisonnier avec moi dans Césarée en flâme ;
Tes yeux virent périr mes deux fils & ma femme.

CHATILLON.

Mon bras chargé de fers ne les put secourir.

LUSIGNAN.

Hélas ! & j'étois Pere , & je ne pus mourir !
Veillez du haut des Cieux , chers enfans que j'implore ,
Sur mes autres enfans , s'ils sont vivans encore.
Mon dernier fils , ma fille aux chaînes réservés ,
Par de barbares mains pour servir conservés ,
Loin d'un Pere accablé furent portés ensemble
Dans ce même Serrail où le Ciel nous rassemble.

Quelle douceur & quelle vivacité tout-à-la fois dans les sentimens d'Andromaque pour Astyanax !

Pyrrhus rencontrant cette Captive infortunée qu'il adoroit, lui dit tendrement.

Me cherchez-vous, Madame ?
Un espoir si charmant me seroit-il permis ?

Andromaque uniquement occupée de son cher enfant, lui répond :

Je passois jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils,
Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voye
Le seul bien qui me reste & d'Hector & de Troye ;
J'allois, Seigneur, pleurer un moment avec lui,
Je ne l'ai point encor embrassé d'aujourd'hui.

La Nature n'a point assurément de plus aimable langage. On peut remarquer en passant, qu'une pensée aussi simple & aussi naturelle que celle-ci :

Je ne l'ai point encor embrassé d'aujourd'hui.

ne tombera jamais dans l'esprit d'un Poëte médiocre. De pareilles beautés ne sont jamais saisies que par les plus illustres Maitres, que par ceux à qui le cœur humain est parfaitement connu, ajoûtons qu'elles ne sont jamais bien senties que par les véritables gens de goût.

La cruelle perpléxité où Andromaque eſt réduite, lorſqu'on lui laiſſe le triſte choix ou d'épouſer le fils du meurtrier d'Hector, ou de voir périr ſon cher Aſtyanax, ſemble donner encore une nouvelle vivacité à ſa tendreſſe pour ſon fils.

Quoi! Céphiſe, j'irai voir expirer encor
Ce fils, ma ſeule joie & l'image d'Hector,
Ce fils, que de ſa flamme il me laiſſa pour gage!
Hélas! il m'en ſouvient, le jour que ſon courage,
Lui fit chercher Achille ou plutôt le trépas,
Il demanda ſon fils & le prit dans ſes bras:
» Chere Epouſe, dit-il en eſſuyant mes larmes,
» J'ignore quel ſuccès le ſort garde à mes armes;
» Je te laiſſe mon fils pour gage de ma foi;
» S'il me perd, je prétens qu'il me retrouve en toi.
» Si d'un heureux Himen la mémoire t'eſt chere,
» Montre au fils à quel point tu chériſſois le pere.
Et je puis voir répandre un ſang ſi précieux!
Et je laiſſe avec lui périr tous ſes ayeux!
Roi barbare! faut-il que mon crime l'entraîne?
Si je te hais, eſt-il coupable de ma haine?
T'a-t'il de tous les ſiens reproché le trépas?
S'eſt-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne ſent pas?

Mais cependant, mon Fils, tu meurs ſi je n'arrête
Le fer que le Cruel tient levé ſur ta tête.
Je l'en puis détourner & je t'y vais offrir !
Non, tu ne mourras point, je ne le puis ſouffrir.

Il n'eſt gueres poſſible de peindre une paſſion par des mouvemens plus vifs & plus intéreſſans.

L'amour maternel de Mérope éclate à tout moment par les plus tendres tranſports; tandis que les dangers & l'horreur l'environnent de toutes parts, elle n'eſt ſenſible qu'au ſort de ſon fils, elle le fait chercher par tout, elle le redemande aux Dieux & aux hommes.

Me rendrez-vous mon fils, Dieux, témoins de mes larmes ?

Sa Confidente lui conſeille de travailler à rendre inutiles les coupables efforts que faiſoit le Tyran Poliphonte, pour lui ravir la Couronne; Mérope qui croit n'avoir plus de fils, s'écrie avec paſſion:

Si je n'ai plus de fils, que me ſert un Empire ?
Que m'importe ce jour, cet air que je reſpire ?

On lui amene un jeune homme inconnu qu'on accuſoit d'avoir commis un meurtre ; on ſoupçonnoit que le cruel Poliphonte pouvoit avoir apoſté des aſſaſſins pour maſſacrer Egyſthe. Ce ſoupçon trop bien fondé, cette accuſation, tout agitoit Mérope ; elle interroge ce jeune homme, *elle eſt troublée & enchantée par toutes ſes réponſes*, elle croit démêler ſur ſon viſage quelques traits de Creſphonte ſon époux. Ce tendre ſouvenir lui arrache des larmes, elle trouve un plaiſir ſingulier à s'entretenir avec ce jeune homme, elle lui demande quelle eſt ſa Patrie.

L'Elide, répond-il.

MEROPE.

L'Elide ! . . . . Ciel ! qu'entens-je ! . . . . en quel
trouble il me jette ! . . . .
L'Elide ! . . . . . répondez.

Charmée des diſcours d'Egyſthe, elle ajoute avec tendreſſe :

Chaque mot qu'il me dit eſt plein de nouveaux
charmes.

Il n'eſt point coupable, dit-elle encore :

J'en crois ſon ingénuité,
Le menſonge n'a point cette ſimplicité.

Ce jeune homme eſt reconnu dans la ſuite pour ſon fils, dans ce moment heureux quels épanchemens de cœur ! quelle effuſion de tendreſſe ! quels mouvemens de joie ! il faut diſſimuler cependant pour ne point donner d'ombrage au Tyran : mais un cœur bien paſſionné peut-il retenir ſes tranſports ? Egyſthe paroît devant Poliphonte auquel il parle avec toute la nobleſſe & la fermeté d'un deſcendant des Héraclides, le Tyran s'en indigne & paroît vouloir ſe porter à quelque excès violent.

Merope auroit dû être l'accuſatrice d'Egyſthe (il paroiſſoit devant Poliphonte à titre d'aſſaſſin d'Egyſthe même) Merope ne peut s'empêcher de le juſtifier.

Eh Seigneur ! excuſez ſa jeuneſſe imprudente !
Elevé loin des Cours & nourri dans les bois
Il ne ſçait point encor ce qu'on doit à des Rois.

Poliphonte étonné de ce diſcours & de voir les yeux de Merope tendrement fixés ſur ce jeune homme, commence à ſoupçonner la vérité. Pour achever de la décou-

vrir, il ordonne à des soldats d'égorger Egyste en sa présence.

Alors Mérope ne se connoît plus ; elle s'élance, elle vole entre Egysthe & les Bourreaux. Arrêtez, s'écrie-t'elle.

Barbare ! il est mon fils.

Clytemnestre dans *Iphigénie* exprime aussi fort bien sa tendresse pour sa fille, par les efforts qu'elle fait pour l'arracher au trépas.

Oui, je la deffendrai contre toute l'armée,
Lâches, vous trahissez votre Reine opprimée !
. . . .
. . . .
Qu'ils viennent donc sur moi prouver leur zéle impie,
Et m'arrachent ce peu qui me reste de vie ;
La mort seule, la mort pourra rompre les nœuds
Dont mes bras nous vont joindre & lier toutes deux.
Mon corps sera plutôt séparé de mon ame,
Que je souffre jamais . . . . . ah ma fille !

Des Gardes envoyés par Agamemnon entourent Iphigénie à la vûe de sa mere.

Clytemnestre.

Ah ! vous n'irez pas seuls, & je ne prétens pas . . . :
Mais l'on se jette en foule au devant de mes pas ;
Perfides, contentez votre soif sanguinaire.

. . . .

Hélas ! je me consume en impuissans efforts,
Et rentre au trouble affreux dont à peine je sors ;
Mourrai-je tant de fois sans sortir de la vie !

. . . .

Mais cependant, ô Ciel ! ô mere infortunée !
De festons odieux ma fille couronnée,
Tend la gorge aux couteaux par son pere apprêtés.
Calchas va dans son sang . . . . Barbares arrêtez !
C'est le pur sang du Dieu qui lance le tonnerre,
J'entens gronder la foudre, & sens trembler la
Terre ;
Un Dieu vengeur, un Dieu fait retentir ces coups.

Un Officier vient avertir Clytemnestre qu'Achille combat pour sa fille, & veut la remettre entre ses mains. Venez, dit-il à cette mere presque désespérée.

Lui-même il m'a chargé de conduire vos pas.
Ne craignez rien.

CLYTEMNESTRE.

Moi craindre ! ah ! courons, cher Arcas.
Le plus affreux péril n'a rien dont je pâlisse ;
J'irai par tout.

Au milieu de la noirceur & de la barbarie qui triomphent dans l'effrayante & sublime Tragédie d'Atrée & Thyeste, on rencontre des Scénes toutes de sentiment où la Nature se développe avec un art infini.

Telle est, par exemple, la Scéne où Plisthene & Thyeste (qui étoit son pere à l'insçu de tous deux) s'intéressent, s'attendrissent l'un pour l'autre & se livrent à des mouvemens passionnés qu'ils ne connoissent point.

THYESTE.

Prince, qu'un tendre soin dans mon sort intéresse,
Héros, dont les vertus charment toute la Gréce ;
Qu'il m'est doux de pouvoir embrasser aujourd'hui
De mes jours malheureux l'unique & sûr appui !

PLISTHENE.

Quel appui, juste Ciel ! quel cœur impitoyable
Ne seroit pas touché du sort qui vous accable ?

Ah! plût aux Dieux pouvoir aux dépens de mes jours
D'une si belle vie éterniser le cours !
Que je verrois couler tout mon sang avec joie ,
S'il terminoit les maux où vous êtes en proie !
Ce n'est point la pitié qui m'attendrit , Seigneur ,
Je sens des mouvemens inconnus à mon cœur.

THYESTE.

Seigneur , soit amitié , soit raison qui m'inspire ,
Tout m'est cher d'un Héros que l'Univers admire ,
Que ne puis-je exprimer ce que je sens pour vous !
Non , l'amitié n'a point de sentimens si doux.

PLISTHENE.

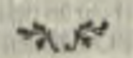
Ah ! si je vous suis cher , que mon respect extrême
M'acquitte bien, Seigneur de ce bonheur suprême !
On n'aima jamais plus , le Ciel m'en est témoin :
A peine la Nature iroit-elle aussi loin ,
Et ma tendre amitié par vos maux consacrée
A semblé redoubler par les rigueurs d'Atrée.
Vous m'aimez ; le Ciel sçait si je puis vous haïr ,
Ce qu'il m'en coûteroit s'il falloit obéir.

THYESTE.

Seigneur , que dites-vous ? qui fait couler vos larmes ?

Que tout ce que je vois fait renaître d'allarmes ?
Vous soupirez ; la mort est peinte dans vos yeux ;
Vos regards attendris se tournent vers les Cieux ;
Quel malheur si terrible a pû troubler Plisthene ?
Jusqu'au fond de mon cœur je ressens votre peine ;
Voulez-vous dérober ce secret à ma foi ?
Quand je suis tout à vous, n'êtes-vous point à moi ?
Cher Prince, ignorez-vous à quel point je vous aime ?
Ma fille ne m'est pas plus chere que vous-même.

Il y a peu de Scénes où le sentiment naturel soit ménagé avec autant de délicatesse qu'il l'est dans celle-ci. Cette passion douce & qui n'est pas aussi commune qu'elle devroit l'être (parce qu'elle n'est plus du bel air) s'exprime ordinairement par de tendres apostrophes & par de fréquens retours vers l'objet de sa tendresse.



CHAPITRE VI.

Terreur.

C'Est dans les Tragédies de M. de *Crebillon* qu'il faut chercher des exemples de cette passion. On y en trouvera de plus frappans que par tout ailleurs.

Oreste livré aux Furies vengeresses, se croit descendu aux Enfers où il voit mille objets qui l'épouvantent.

Que de gémissemens ! que de cris douloureux !
Oreste ! qui m'appelle en ce séjour affreux ?
Egysthe ! ah ! c'en est trop. Il faut qu'à ma colere .....
Que vois-je ? ..... dans ses mains la tête de ma mere ?
Quels regards ! où fuirai-je ? ah monstre furieux !
Quel spectacle oses-tu présenter à mes yeux ?
Je ne souffre que trop, monstre cruel, arrête !
A mes yeux effrayés dérobe cette tête.
Ah ! ma mere ! épargnez votre malheureux fils.
Ombre d'Agamemnon, sois sensible à mes cris;
J'implore ton secours, chere ombre de mon pere !
Viens deffendre ton fils des fureurs de sa mere.

Prens pitié de l'état où tu me vois réduit.
Quoi ! jusques dans tes bras la barbare me suit :
C'en est fait. Je succombe à cet affreux supplice.

Peut-on mieux peindre les effets de la Terreur, que l'a fait M. de Crebillon dans ces quatre vers que prononce Zénobie lorsqu'elle reconnoît le cruel Rhadamiste son époux !

Je frémis . . . . . . Je frissonne. . . . .
Où suis-je ? & quel objet ! la force m'abandonne.
Ah ! Seigneur, dissipez mon trouble & ma terreur,
Tout mon sang est glacé jusqu'au fond de mon cœur.

Et dans ceux que prononce Ericie, lorsque Pyrrhus son amant est prêt de se livrer lui-même entre les mains du cruel Neoptoleme pere d'Ericie, lequel avoit juré la mort de ce jeune Héros.

ERICIE.

Je ne sçais quelle horreur me saisit malgré moi !
Je sens à chaque instant redoubler mon effroi.
Je demande mon Pere, & mon ame éperdue,
N'a peut-être jamais tant redouté sa vûe ;

Enfin je l'apperçois. Soutenez-moi, grands
Dieux !

Ericie se jette aux pieds de Neoptoleme, pour lui demander la vie de Pyrrhus. L'inexorable Tyran la lui refuse avec dureté, & ne se laisse attendrir ni par ses prieres, ni par ses reproches, ni par ses larmes. Cependant Pyrrhus paroît, alors Ericie saisie de crainte redouble ses empressemens.

ERICIE.

Ah ! Seigneur ! par pitié laissez-moi près de vous;
Je ne vous quitte point.

NEOPTOLEME.

Quels transports !

ERICIE.

Ah mon Pere !
Si jamais votre fille a pû vous être chere,
Daignez à ma douleur accorder un moment.

NEOPTOLEME.

Fuyez, dérobez-vous à mon ressentiment,

Je me laſſe à la fin d'une douleur ſi vaine.

A ce cruel diſcours, Ericie demi-pâmée & ſuccombant à ſa crainte mortelle prononce d'une voix mourante ce triſte vers.

De ces funeſtes lieux, ôtez-moi, chere Iſmene.

En achevant ces *mots, elle ſort* déſeſpérée. Heureuſement elle en eſt quitte pour la peur.

L'interruption, la dubitation & la plûpart des figures qui expriment le trouble & la confuſion, conviennent fort bien à cette paſſion.

CHAPITRE VII.

Pitié.

POUR exciter la compaſſion, *il* faut ſentir & exprimer avec vivacité tout ce qu'une ſituation douloureuſe a de triſte & de touchant.

Quel cœur ne ſeroit attendri du diſcours pathétique d'Andromaque à Pyrrhus, lorſque le Roi d'Epire a prononcé ces cruelles paroles ! Allons

Allons aux Grecs livrer le fils d'Hector.

ANDROMAQUE.

Ah! Seigneur, arrêtez. Que voulez-vous donc faire?
Si vous livrez le fils, livrez-leur donc la mere.
Vos sermens m'ont tantôt juré tant d'amitié.
Dieux! ne pourrai-je au moins toucher votre pitié!
Sans espoir de pardon m'avez-vous condamnée?

Pyrrhus qui ne peut s'empêcher d'aimer Andromaque malgré ses rigueurs, lui reproche qu'elle n'a pas seulement daigné lui demander la vie de son fils.

ANDROMAQUE.

Ah! Seigneur! vous entendiez assez,
Des soupirs qui craignoient de se voir repoussés.
Pardonnez à l'éclat d'une illustre fortune,
Ce reste de fierté qui craint d'être importune.
Vous ne l'ignorez pas, Andromaque sans vous
N'auroit jamais d'un Maitre embrassé les genoux.

Pyrrhus paroît persister dans la cruelle résolution de livrer Astyanax aux Grecs. Andromaque se désespere. Sa confidente tâche de l'encourager.

ANDROMAQUE.

Et que veux-tu que je lui dise encore ?
Auteur de tous mes maux, crois-tu qu'il les ignore?
Seigneur, voyez l'état où vous me réduisez.
J'ai vû mon pere mort, & nos murs embrasés,
J'ai vû trancher les jours de ma famille entiere,
Et mon époux *sanglant traîné sur la poussiere*,
Son fils seul avec moi réservé pour les fers.
Mais que ne peut un fils ? je respire, je sers.
J'ai fait plus. Je me suis quelquefois consolée
Qu'ici plûtôt qu'ailleurs, le sort m'eût exilée.
Qu'heureux dans son *malheur*, le fils de tant de Rois
Puisqu'il devoit servir, fut tombé sous vos loix.
J'ai crû que sa prison deviendroit son azile.
Jadis Priam soumis fut respecté d'Achille.
J'attendois de son *fils* encor plus de bonté.
Pardonne, cher *Hector*, à ma crédulité !
Je n'ai pû soupçonner ton ennemi d'un crime ;
Malgré lui-même enfin je l'ai crû magnanime :
Ah ! s'il l'étoit assez pour nous laisser du moins
Au tombeau qu'à ta cendre ont élevé mes soins,
Et que finissant là sa haine & nos miseres,
Il ne séparât point des dépouilles si cheres !

Faut-il donc être amant, & ne suffit-il

pas d'être homme, pour se rendre à des transports si touchans?

Quoi de plus propre encore à exciter les tendres mouvemens de la compassion, que ce discours d'Electre à Oreste son frere déguisé sous le nom de Tydée?

J'aime Oreste, Seigneur, un malheureux amour
N'a pu de mon esprit le bannir un seul jour.
Rien n'égale l'ardeur qui pour lui m'intéresse.
Si vous sçaviez pour lui jusqu'où va ma tendresse;
Votre cœur frémiroit de l'état où je suis,
Et vous termineriez mes maux & mes ennuis.
Hélas! depuis vingt ans que j'ai perdu mon Pere,
N'ai-je donc pas assez éprouvé de misere?
Esclave dans les lieux d'où le plus grand des Rois
A l'Univers entier sembloit donner des loix.
Qu'a fait aux Dieux cruels sa malheureuse fille?
Quel crime contre Electre arme enfin sa famille?
Une mere en fureur la hait & la poursuit.
Ou son frere n'est plus, ou le cruel la fuit.
Ah! donnez-moi la mort, ou me rendez Oreste;
Rendez-moi par pitié le seul bien qui me reste.

Quelle vive peinture de l'infortune d'Electre & quelle expression de tendresse!

La pitié eſt de tous les mouvemens du cœur humain le plus doux & le plus agréable dans ſes effets. Rien ne fait tant d'honneur à l'humanité que cette généreuſe paſſion. Tout ce que l'éloquence poëtique a de plus tendre & de plus touchant doit être employé pour l'émouvoir.

Le peu de préceptes que j'ai donnés & les exemples dont je les ai appuyés, ſuffiſent, je crois, pour donner une juſte idée de la Poëſie & de tous ſes principaux genres. Malheur à ceux qui par un indigne uſage dégradant un Art ſi noble & ſi aimable, en font le vil inſtrument de leurs haines, de leurs vengeances & de leurs baſſes jalouſies, ou qui l'employent à parer le vice des couleurs de la Vertu.

Ces coupables abus ne doivent retomber que ſur leurs auteurs; le préjugé qui les attribue à la Poëſie même eſt injuſte & extravagant. Les défauts des Artiſtes rendent-ils leur art moins eſtimable?

F I N.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit portant pour titre : *Poëtique Françoiſe à l'uſage des Dames*, & j'ai crû que le Public la recevroit auſſi favorablement qu'il a déja reçu la Rhétorique auſſi à l'uſage des Dames, composée par le même Auteur. A Paris ce 20 Mars 1748.

DURESNEL.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé LOUIS-ESTIENNE GANEAU, Libraire à Paris, Adjoint de ſa Communauté ; Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages, qui ont pour titre : *Poëtique Françoiſe à l'uſage des Dames, les Oeuvres de Milton traduites de l'Anglois avec les Remarques de M. Addiſſon & les Lettres Critiques ſur le Paradis Perdu* : s'il

Nous plaifoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceffaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expofant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préfentes de faire imprimer lefdits Ouvrages en un ou plufieurs Volumes, & autant de fois que bon lui femblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *neuf* années confécutives, à compter du jour de la datte des Préfentes : Faifons défenfes à toutes perfonnes, de quelque qualité & condition qu'elles foient, d'en *introduire d'impreffion* étrangere dans aucun lieu de notre obéiffance ; comme auffi à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lefdits Ouvrages, ni d'en faire aucun Extrait fous quelque prétexte que ce foit, d'augmentation, correction, changement ou autres, *fans la permiffion expreffe & par* écrit dudit Expofant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confifcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expofant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Préfentes feront enregiftrées tout au long fur le Regiftre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impreffion defdits Ouvrages fera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele fous le contre-fcel defdites Préfentes ; que l'Impétrant fe conformera en tout aux Réglemens de la Li-

brairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. qu'avant de l'expoſer en vente, les Manuſcrit & imprimé qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Préſentes: Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenue pour dûement ſignifiée & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés, féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original: Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le vingt-ſixiéme jour du mois d'Avril l'an de grace mil ſept cent quarante-huit & de notre Regne le trente-troiſiéme Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, SAINSON.

Je reconnois avoir aſſocié Meſſieurs Le Clerc

pere, Huart, d'Espilly, Nyon fils, Le Clerc jeune, Barrois, Savoye, Brocas, chacun pour un neuviéme dans la Poëtique Françoise à l'usage des Dames. A Paris ce premier Mai mil sept cens quarante-huit.

Signé GANEAU.

Registré sur le Registre 11 *de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N.* 936. *fol.* 827. *conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du* 28 *Fevrier* 1723. *A Paris le* 30 *Avril* 1748.

De l'Imprimerie de C. F. SIMON, Fils, Imprimeur de la Reine & de Monseigneur l'Archevêque, 1749.



